LA VIE SPIRITUELLE
N° 391 Janvier 1954

## SOMMAIRE

### LE MYSTÈRE DE L'ÉPIPHANIE

F.-M. BRAUN, O. P. JEAN-BAPTISTE, PRÉCURSEUR, BAPTISEUR, AMI DE L'ÉPOUX ..... 5

*« Saint Jean-Baptiste, chantre de la joie parfaite » ? Les Synoptiques nous montrent le pénitent, le disciple bien-aimé nous révèle l'Ami. Si le Précurseur a ouvert la voie, si le Baptiseur a permis la manifestation de la divinité de Jésus, l'Ami s'efface devant l'Époux : c'est sa joie parfaite, non point humilité qui abaisse, mais amour qui transforme. Le Baptiste a tellement identifié sa destinée à celle du Christ que sa disparition et sa mort sont pour lui la consommation de son amour.*

J.-A. ROBILLIARD, O. P. LE VIN MANQUA ..... 28

*De quel vin s'agit-il ? Le banquet de l'Ancien Testament va finir, et déjà Marie demande le vin du nouveau repas, le vin qui prend sa force du sang qu'il signifie. Mais ce vin nouveau des effusions de la vie divine est réservé à l'Heure que seul Jésus connaît.*

### NOTRE SANCTIFICATION

LOUIS LOCHET DIEU NOUS AIME ..... 46

*Il faudra bien nous en rendre compte un jour : notre vie n'a été qu'une épreuve de foi dans l'amour de Dieu. Aux jours heureux, cet acte de foi est facile, mais, viennent les jours de détresse, il nous faut réaliser que Dieu nous a aimés le premier et que son Amour demeure, profond, fidèle et tendre. Comment le chercherions-nous encore dans les ténèbres, si un rayon de sa clarté ne nous touchait pas déjà ? Mais cet Amour infini et miséricordieux appelle notre don, un « oui », un « amen » foncier qui lui consacre notre cœur.*

S. Les symboles de l'Amour de Dieu au Sahara ..... 69

*Le chrétien trouvera toujours de nouveaux symboles de la charité divine, car elle remplit l'univers. En voici d'inédits, à côté des figures les plus essentielles à la Nouvelle Alliance : l'Eucharistie, l'Église, que nous n'aurons jamais fini de dévisager dans le Saint-Esprit.*

APOSTOLUS Laisserons-nous profaner les images ? ..... 80

*Il existe un sacrilège caché, secret, inconscient, inavoué : celui de l'image de Dieu gravée dans l'âme de nos frères. Laisserons-nous profaner ce visage de Dieu ?*

## CONNAITRE LES SAINTS

Jeanne la sainte ..... 84

*Voici une nouvelle rubrique. Elle offre un moyen pratique de rejoindre le vrai visage des saints par des bibliographies choisies, de brefs articles inédits. Nous ne voulons pour Jeanne d'autre qualificatif que celui de Fille de Dieu. Une littérature tendancieuse a trop exploité la sainte au profit de toutes sortes de propagandes.*

## LES LIVRES

Voir en page 3 de couverture la liste des livres recensés p. 99.

# JEAN-BAPTISTE
## PRÉCURSEUR, BAPTISEUR, AMI DE L'ÉPOUX

Parut un homme envoyé de Dieu.
Son nom était Jean.
Il vint comme témoin,
pour rendre témoignage à la lumière,
afin que tous crussent par lui.
Il n'était pas la lumière,
mais le témoin de la lumière[1] (Jn, 1, 7-8).

En écrivant ces lignes au prologue de son Évangile, saint Jean donnait à entendre quelle place revenait au Baptiste dans le plan du salut : il n'était pas lui-même la lumière, mais le témoin de la lumière. Sa réflexion touchant le rôle confié au Précurseur de Jésus, tous les chrétiens pouvaient la comprendre. Jean-Baptiste est un des personnages les plus considérables des deux Testaments. On connaissait sa vie, de sa naissance miraculeuse à son martyre. Les circonstances de sa mort avaient rendu sa gloire plus éclatante.

Dans le quatrième Évangile, l'évocation du premier héros des temps chrétiens est toutefois mise en un relief assez spécial. Suivant le principe dont il s'inspire habituellement,

1. La traduction des textes scripturaires est, à quelques exceptions près, empruntée à la *Bible de Jérusalem*.

l'Apôtre n'entendait pas revenir sur ce qu'avaient écrit ses devanciers. Il avait son dessein. S'il lui arrive de confronter ses souvenirs avec les traditions déjà fixées par l'Écriture, c'était en général pour les préciser ou les compléter. Disons-le tout de suite, l'opposition apparente que nous relevons entre les récits concernant Jean-Baptiste, d'après les Synoptiques d'une part et le quatrième Évangile de l'autre, vient de la différence des temps auxquels ils se rapportent. Alors que les trois premiers évangélistes considèrent le Précurseur avant le baptême de Jésus, Jean le met en scène après cet événement. Faute d'avoir observé ce changement de chronologie, les critiques se sont donné beaucoup de mal, soit pour les harmoniser, soit pour rejeter les données johanniques comme dépourvues de valeur historique. Elles ne méritent pas ce traitement. Il importe seulement de les considérer du point de vue de l'auteur.

Avant d'en tirer les notions générales qui nous aideront à le mieux comprendre, nous devrons cependant commencer par dresser l'inventaire des passages du quatrième Évangile où il est question de Jean. Ce sera la meilleure façon d'éviter les erreurs d'interprétation qui ont déformé la physionomie réelle du Précurseur. Ces passages sont les suivants : 1° dans le prologue, les versets 6-8 et 15; 2° dans l'introduction proprement dite, le groupe 1, 19-36; 3° dans le corps de l'Évangile, la section 3, 22-36; 4° puis, par manière de réflexions rétrospectives, les deux courts passages 5, 33-36, et 10, 46-47.

## I

## INVENTAIRE DES TEXTES

Le premier texte, tiré du prologue, est celui que nous venons de reproduire; le second revient presque mot pour mot au cours de l'Évangile. Nous pouvons les négliger pour passer immédiatement à la section 1, 19-36, laquelle contient trois témoignages du Baptiste.

## A. Trois témoignages de Jean

Ils sont introduits par l'histoire de la mission envoyée de Jérusalem, pour enquêter au sujet du prédicateur extraordinaire qui attirait les foules et les baptisait.

1. — *Témoignage rendu devant les envoyés de Jérusalem* (1, 19-28). — Ces émissaires viennent trouver Jean et lui demandent :

— *Qui es-tu?*

Jean comprend, au delà des mots, le but de leur question. A parler net, on voudrait savoir si, oui ou non, il se donne pour le Messie. Il réplique d'emblée :

— *Je ne suis pas le Christ.*

Les enquêteurs insistent :

— *Es-tu Élie?*

Qu'Élie dût revenir à la fin des temps, c'était une croyance populaire. Elle se fondait sur le passage de Malachie :

> Voici que je vais vous envoyer Élie le prophète, avant que n'arrive mon Jour, grand et formidable. Il ramènera le cœur des pères vers leurs fils et le cœur des fils vers leurs pères, de peur que je ne vienne frapper le pays d'interdit (3, 23-24).

A dire le vrai, le prophète anonyme désigné par Malachie était identifié à Élie, parce qu'en lui se manifesterait l'Esprit dont avait été animé le Thesbite. On en avait conclu qu'Élie lui-même ressusciterait d'entre les morts. En ce sens, non, Jean n'était pas Élie. Il proteste énergiquement :

— *Je ne le suis pas.*

Serait-il d'aventure le prophète annoncé dans le Deutéronome? (18, 15) La réponse se fait plus sèche encore :

— *Non.*

Dans ce cas, insistent les enquêteurs :

— *Que dis-tu de toi-même, que nous donnions une réponse à ceux qui nous ont envoyés?*

Ce que Jean disait de lui-même? Puisqu'on le somme

de s'en expliquer, il en profitera pour ramener sa mission à ses exactes dimensions.

— *Moi*, dit-il, *je suis une voix qui crie dans le désert; aplanissez le chemin du Seigneur* (Is., 40, 3).

Les envoyés de Jérusalem avaient allégué Malachie. Il leur rétorque Isaïe. Celui-ci visait le retour des captifs. Le voyant avait imaginé une voix criant du haut du ciel : *Frayez dans le désert le chemin de Yahvé. Aplanissez dans la steppe une route pour notre Dieu.* Jean-Baptiste avait transposé ces paroles. Il les appliquait à la venue du Messie. Car le Messie, lui aussi, il fallait lui préparer un chemin, en disposant les cœurs à le recevoir. Or Jean était chargé de ce ministère. Il n'était qu'une voix. Depuis des semaines, peut-être des mois, elle criait à qui voulait l'entendre : *Faites pénitence, repentez-vous; lorsqu'il viendra, que le Messie vous trouve prêts à l'accueillir* (Mt., 3, 7-10; Lc, 3, 7-9). Ainsi entendue, la mission de Jean ne présentait rien d'inquiétant. Il n'était pas le seul à avoir fait entendre des appels de ce genre. Un premier point était acquis : Jean ne se donnait ni pour le Messie, ni pour Élie, ni même pour le prophète. Bon. Il n'était que d'en faire rapport au Sanhédrin. Mais alors les pharisiens interviennent à leur tour. Plus pointilleux que les autres, ils posent une dernière question :

— *Si tu n'es ni le Christ, ni Élie, ni le prophète, pourquoi baptises-tu?*

Le baptême de Jean n'était pas un sacrement, pas même un rite, mais une manière de se déclarer coupable, de répudier ses fautes, de faire conversion. Il est des attitudes extérieures qui traduisent en gestes sensibles ce que de simples paroles seraient impuissantes à signifier. En invitant le peuple à faire pénitence, Jean lui offrait le moyen d'exprimer ses aveux. On parlait du Baptiste dans les villages où se colportaient les nouvelles. De Judée, de plus loin encore, déferlaient des groupes de pèlerins, qui à sa voix descendaient dans le fleuve. Des soldats, des pharisiens se laissaient entraîner. Il leur reprochait durement les péchés dont ils s'étaient rendus coupables (Mt., 3, 7; Lc, 3, 14). Son

baptême ne faisait qu'un avec sa prédication. Ceux que sa parole avait touchés, il les lavait. Au cours du baptême, les pénitents se confessaient; leurs péchés étaient étalés aux yeux de tous. De quel droit déclencher un tel mouvement? Que voulaient dire ces purifications étrangères à la Loi? Par les vêtements dont il s'affublait, par l'austérité qu'il affichait (Mt., 3, 4; Mc, 1, 6), par l'autorité avec laquelle il s'adressait à tous sans distinction, c'est en prophète que Jean se comportait. Mais des prophètes, le temps était révolu. La parole maintenant était aux docteurs. Au fait, qui était-il pour agir ainsi? On revenait toujours au même point. Mais à présent, c'était son baptême qui était mis en cause. Encore un coup, Jean saisit l'occasion pour rendre témoignage.

— *Moi*, fait-il, *je baptise dans l'eau.* La belle affaire. *Mais au milieu de vous se tient Quelqu'un que vous ne connaissez pas.* Voilà ce qui compte. Et vous n'en avez pas la moindre idée. *Or, Celui-là qui vient après moi, je ne suis pas digne de dénouer sa courroie de sandale.*

Tout ce qu'il est, tout ce qu'il fait, Jean paraît le barrer d'un trait. Il s'abaisse, il se renonce. Non, non il n'est rien. Voyez-le plutôt, semblable aux « pauvres de la terre », occupé à son service d'esclave, agenouillé devant l'Inconnu, courbé à ses pieds, hésitant à toucher sa courroie de sandale. Est-ce de quoi mettre en branle le Conseil de la Nation? Une fois encore, celui qui compte, c'est l'Autre; lui dont il se sent indigne d'être le serviteur.

2. — *Témoignage devant les pèlerins* (1, 31-34). — Le lendemain du jour où avait eu lieu l'ambassade, Jean, comme de coutume, exhortait les pèlerins. Soudain, il s'arrête. Jésus s'avançait vers lui. Peut-être descendait-il de la montagne de la tentation. Jean l'avait aussitôt reconnu. Il s'approchait du Jourdain, sans que rien extérieurement ne le désignât à son attention. Cet homme qui venait à lui, c'était Celui dont il témoignait du matin au soir. Il l'avait annoncé comme un Juge terrible. C'est à lui qu'il pensait, lorsqu'il avait dit à un groupe de pharisiens :

*Engeance de vipères, qui vous a suggéré de vous soustraire à la Colère prochaine? Produisez donc un fruit qui réponde au repentir... Déjà la cognée se trouve à la racine des arbres; tout arbre qui ne produit pas de bon fruit va être coupé et jeté au feu* (Mt., 3, 7-10; Lc, 3, 7-9). Et, s'adressant au peuple, il avait ajouté : *Lui vous baptisera dans l'Esprit-Saint et dans le feu. Il tient en main la pelle à vanner et va nettoyer son aire : il recueillera son blé dans le grenier; quant aux balles, il les consumera au feu qui ne s'éteint pas* (Mt., 3, 11-12; Lc, 3, 16-17).

A présent qu'il le regardait venir, son cœur paraissait s'amollir comme de la cire. Une tendresse immense le prenait aux entrailles. Au lieu du Juge, de la cognée, du feu, il ne voyait plus qu'un Agneau prêt à être immolé. Et de sa bouche, qui avait proféré tant de menaces terrifiantes, coulaient ces simples mots : *Voici l'Agneau qui ôte le péché du monde.*

Que s'était-il passé depuis les jours où Jean se donnait en prophète de pénitence? Comment, abandonnant le thème usuel de sa prédication, en était-il arrivé à désigner le Messie sous ces traits nouveaux? Jean lui-même va nous l'apprendre. Au début, avant que Jésus ne se fît baptiser, il ne le connaissait pas. Entendons bien. Sans doute connaissait-il Jésus de Nazareth et savait-il qu'il était le Messie. Sinon, pourquoi aurait-il protesté lorsque Jésus voulut se faire baptiser par lui (Mt., 3, 14)? Mais il se représentait le rôle messianique du Sauveur suivant la conception ordinaire des Juifs de son temps. Comme ceux-ci bloquaient son premier et son second avènement, ils étaient surtout sensibles à l'idée du Jugement. C'est elle, bien sûr, qui est exprimée dans l'allusion au baptême de feu.

L'annonce du feu était un des thèmes classiques de la prédication prophétique. *Il sera comme le fondeur*, avait proclamé Malachie (3, 2). Et Isaïe : *Voici que Yahvé arrive avec le feu; son char est comme un ouragan, pour solder sa colère en embrasement et ses menaces en flammes de feu. Car Yahvé va juger par le feu et par le glaive toute chair* (66, 15-16). Sans doute, le Messie devait-il être aussi l'auteur

d'une effusion extraordinaire de l'Esprit. Ce don, réservé aux temps messianiques, soulevait d'espérance les bons et fidèles Israélites, tels les vénérables vieillards (Zacharie, Élisabeth, Anne, Siméon) que Luc dresse autour du portail de l'histoire évangélique. Tels aussi les disciples de Jean-Baptiste que Jésus appellera à sa suite. Les uns et les autres tendaient leur âme vers l'avenir qui verrait l'aube du salut se lever sur le monde et le fleuve d'eaux vives sortir de Jérusalem. Mais à l'idée du Jugement, tous éprouvaient un certain tremblement. Jean avait annoncé le baptême dans l'Esprit et le baptême de feu comme s'ils ne faisaient qu'un. On avait l'impression qu'ils se confondaient.

L'image de l'Agneau est autrement orientée. Elle rappelait l'agneau de l'Exode, la pâque qu'il fallait manger, famille par famille, en signe de salut. Du moment où il était désigné comme l'Agneau, et qui plus est comme l'Agneau chargé d'ôter le péché du monde, le Juge terrible de la première prédication du Baptiste se muait en victime. Telle était l'idée du Messie qu'Isaïe avait exposée en un texte célèbre (53), généralement négligé par les Juifs, à propos du mystérieux Serviteur de Yahvé en qui la tradition chrétienne n'a jamais hésité à reconnaître le Sauveur.

Jean-Baptiste paraît familiarisé avec les oracles du prophète. La douloureuse figure du Serviteur ne lui était certes pas inconnue. Mais quand, à quelle occasion, comprit-il que le Messie-Juge serait, avant tout, ce Messie souffrant et humilié pour les péchés de son peuple ? Il nous dit expressément que ce fut au moment et à l'occasion du baptême de Jésus. Auparavant, souligne-t-il énergiquement, il ne le connaissait pas. Car ce n'était pas le connaître que de s'arrêter à un seul aspect de son mystère. Mais lorsque Jésus descendit dans le Jourdain, Jean eut une vision, à la suite de laquelle nous le trouvons transformé. *J'ai vu*, déclare-t-il, *l'Esprit, tel une colombe, descendre du ciel et demeurer sur lui. Et Celui qui m'avait envoyé baptiser me dit : Sur qui tu verras l'Esprit descendre et demeurer, le voilà Celui qui baptise dans l'Esprit-Saint. Eh bien ! j'ai vu et j'atteste qu'il est l'Élu de Dieu.*

Le signe donné à Jean, c'était l'Esprit, mais l'Esprit demeurant au-dessus de Jésus. Or ce signe, non seulement désignait Jésus comme Messie, mais il le manifestait *tel* qu'il l'était. Lorsque Jean vit l'Esprit descendre et demeurer au-dessus de Jésus, il dut se rappeler tout d'abord la prophétie d'Isaïe, 11 :

> Un rameau sortira de la tige de Jessé,
> un rejeton poussera de ses racines.
> Sur lui reposera l'Esprit de Yahvé :
> Esprit de sagesse et d'intelligence,
> Esprit de conseil et de force,
> Esprit de connaissance et de crainte de Yahvé.

Ainsi était représenté le Roi-Messie, à la fois Prince et Juge, dans un texte classique que tout Juif eût pu réciter de mémoire. Mais l'Esprit, c'est par lui également que devait être consacré et désigné le Messie souffrant. Nous lisons à ce propos en Isaïe, 42, 1 : *Voici mon Serviteur que je soutiens, mon Élu en qui mon âme se complaît. J'ai mis sur lui mon Esprit.* Et en Isaïe, 61, 1-3, dans le passage que Jésus s'appropriera lors de sa première prédication dans la synagogue de Nazareth (Lc., 4, 18) :

> L'Esprit de Yahvé est sur moi :
> car Yahvé m'a consacré par l'onction
> pour évangéliser les pauvres.
> Il m'a envoyé annoncer aux captifs la délivrance,
> et aux aveugles, le retour à la vue,
> libérer les opprimés
> et proclamer une année bénie de la part du Seigneur.

L'Esprit qui planait au-dessus de Jésus, sous la forme d'une colombe, le représentait donc, suivant la diversité de ses traits complémentaires. Jean unissait maintenant dans un même regard le Roi et le Juge, dont il avait parlé précédemment, au Serviteur doux et humilié, livré pour les péchés du monde. Ou plutôt, éclairé d'En-Haut, il passait de l'un à l'autre : du Messie glorieux au Messie souffrant; du Justicier redoutable à l'innocente Victime vouée au

sacrifice. Depuis le baptême du Sauveur, on dirait que Jean ne détourne plus son regard de sa dernière vision. Pour l'exprimer, il recourt à des images entièrement nouvelles : d'abord, celle de l'Agneau, sans doute inspirée de la description du Serviteur, représenté par Isaïe comme un agneau mené à l'abattoir; celle de l'Époux, ensuite, sur laquelle nous reviendrons plus loin.

3. — *Témoignage rendu devant deux disciples* (1, 35-39). — Un jour encore vient de s'écouler. Et Jean est toujours au même endroit, en compagnie, cette fois, de deux disciples : André et très probablement Jean de Zébédée. Jésus n'a pas quitté le territoire. Soudain, Jean l'aperçoit, passant, cette fois, simplement dans son horizon. Les deux disciples sont seuls présents. C'est à eux qu'il s'adresse comme pour les engager à suivre l'Autre. *Voici*, leur dit-il de nouveau, voici *l'Agneau de Dieu*. Les deux disciples obéissent. Les sentant marcher sur ses pas, Jésus leur dit gentiment :

— *Que cherchez-vous?*

— *Rabbi*, répondent-ils, *où demeures-tu?*

Où Jésus demeurait-il? Certes pas dans un palais, semblable à Machéronte, près des sources chaudes de Kalliroé, où le Précurseur passera ses derniers jours, prisonnier d'Hérode. Tout au plus, une cabane de roseaux.

— *Venez voir*, leur dit-il, sans doute en souriant.

Ils allèrent et restèrent auprès de lui ce jour-là. C'était environ la dixième heure. Nous les retrouvons le lendemain matin, déjà conquis par leur nouveau Maître, brûlants de ce qu'ils viennent d'entendre, ravis de ce qu'ils ont appris. Les voici aussitôt à la recherche de Simon, frère d'André. A peine l'ont-ils rejoint qu'André annonce : *Nous avons trouvé le Messie*. Dès ce moment, le témoignage de Jean-Baptiste se répercute dans leurs âmes, comme un écho. Après Simon, il atteignit Philippe et Nathanaël. C'étaient tous des jeunes gens ardents. Ils étaient venus de loin : de Cana, de Capharnaüm, de Bethsaïde de Julie en Galilée, pour se mettre à l'école du prophète. Son zèle, ses indigna-

tions, ses espérances les avaient enflammés. Dès que Jésus passe devant eux, ils le suivent, sans un regard en arrière. Loin de les retenir jalousement, Jean les donne à Jésus. C'est sa gloire de lui avoir fourni ses premières recrues. A l'heure où sa mission de Précurseur touche à sa fin, il sait qu'ils le continueront : lui, le dernier des prophètes, eux, les premiers apôtres.

## B. Dernières déclarations de Jean au sujet de Jésus (3, 22-30)

Plusieurs semaines se passèrent, pendant lesquelles Jean semble rentrer dans l'ombre. Tout ce que nous savons à son sujet est qu'il s'était déplacé à quelque cent cinquante kilomètres au nord, à un endroit nommé Aenon, près de Salim, où jaillissaient des sources abondantes.

Entre temps, Jésus avait amené ses disciples encore peu dégrossis. Ensemble, ils s'étaient rendus à Cana, le village de Nathanaël (21, 2), pour assister à des noces. La Mère de Jésus était venue de son côté. Jésus y avait opéré son premier miracle. Vint ensuite le pèlerinage à Jérusalem, motivé par la fête de Pâques. Parvenu dans la Ville sainte, Jésus s'était rendu au Temple. Il en avait chassé les marchands. L'autorité qui émanait de sa personne en imposait à tous. Plus d'un commençait à croire, mais d'une foi si imparfaite que Jésus ne se fiait pas à eux. Il eut un entretien nocturne avec un membre du Sanhédrin, nommé Nicodème. Il y fut question du Royaume de Dieu, de la vie nouvelle, de la nécessité d'une seconde naissance par l'eau et par l'Esprit.

Quand les jours de la fête furent terminés, tandis que les pèlerins regagnaient leurs provinces, Jésus se rendit au Jourdain. A son tour, il y baptisait (3, 22). A tout le moins, ses disciples baptisaient en son nom (4, 2). Et l'on venait à lui de partout, comme autrefois à Jean, dont il paraissait avoir pris la place. Tous cependant n'admettaient

pas cette substitution. Se mettre à la suite de Jésus, n'était-ce pas trahir le Baptiste? Le cœur amer, la plainte à la bouche, ils se rendent auprès de leur maître :

— *Rabbi*, lui disent-ils, *celui qui était avec toi de l'autre côté du Jourdain, et à qui tu as rendu témoignage, voilà qu'il baptise à présent, et tous vont à lui.*

Jean se remit à protester :

— *Vous m'êtes témoins que j'ai dit : Je ne suis pas le Messie; je suis simplement envoyé devant lui. Personne ne peut prendre que ce qui lui est donné du ciel.*

C'était répéter que sa mission avait des limites : elles ne pouvaient être transgressées. Ses désirs, toutefois, étaient comblés. Il ne lui restait plus qu'à chanter son *Nunc dimittis*. Jésus était l'Époux. Quant à lui, Jean, qu'était-il, sinon l'ami de l'Époux, le « paranymphe »? Il lui suffisait de demeurer à ses côtés et de l'écouter en silence :

— *L'ami de l'Époux*, conclut-il, *qui se tient près de lui et qui l'écoute, est ravi de joie à la voix de l'Époux; cette joie est mienne et elle est parfaite.* Puis, après une pause : *Il faut qu'il grandisse et que je décroisse.*

## C. Témoignages rendus a Jean-Baptiste par Jésus et par ses disciples (5, 33-35; 10, 40-41)

Nous apprenons ensuite, en lisant entre les lignes (3, 24; 4, 1), que Jean fut jeté en prison peu de temps plus tard. Lorsque Jésus parlera de lui, ce sera pour évoquer le souvenir de son Précurseur, devenu étranger à la scène du monde. *Jean*, dira-t-il aux Juifs de Jérusalem, *était un flambeau qui brûle et qui luit, et il vous a plu de vous réjouir un instant à sa lumière.* Il avait maintenant un témoignage plus grand que celui de Jean : ses miracles, les œuvres que son Père lui donnait à accomplir (5, 36).

N'empêche qu'à la fin de sa vie terrestre, quelques semaines avant la Passion, Notre-Seigneur voulut repasser à l'en-

droit où Jean baptisait. Ce fut un temps de repos, qui fut interrompu par la nouvelle de la mort de Lazare. En ce lieu retiré, auquel se rattachaient de poignants souvenirs, beaucoup crurent en lui. Le souvenir du Baptiste continuait à transformer les cœurs. *Jean*, observait-on, *n'a fait aucun miracle; mais tout ce qu'il a affirmé de Celui-ci était vrai.* On n'aurait pu mieux dire. Jean avait été, non point un thaumaturge, mais un prophète. Sa mission était de rendre témoignage à la Lumière; ce témoignage, il l'avait rendu.

## II

## TROIS REGARDS SUR JEAN-BAPTISTE

Au cours de notre rapide lecture, à peine paraphrasée, des textes johanniques ayant trait à Jean-Baptiste, nous aurons déjà discerné trois aspects complémentaires. Jean est à la fois le Précurseur, le Baptiseur et l'ami de l'Époux.

### A. Le Précurseur

L'idée du Précurseur est la première qui se présente à la pensée de quiconque se met en peine de réfléchir sur ce que comportait le rôle messianique de Jean. On en trouve l'indication dans la réponse faite aux disciples mécontents des succès de Jésus. *Je ne suis pas le Messie*, leur avait-il répété, *je suis simplement envoyé devant lui* (3, 28). Il ne disait guère autre chose lorsqu'il se donnait pour la voix qui crie dans le désert (1, 23) ou quand il déclarait : *Après moi vient un homme qui m'a dépassé, car il était avant moi* (1, 15, 30). Cette dernière affirmation, l'évangéliste l'a jugée tellement importante qu'il l'a introduite dans le prologue de son livre. Sous la forme énigmatique d'un « mâchâl[2] » sémitique, elle signifiait ceci : Celui qui est apparu après

2. Ou proverbe rythmé.

moi dans l'histoire est passé devant moi en dignité, parce qu'il était avant moi de par sa préexistence.

Il n'en était pas moins vrai que, chronologiquement parlant, Jésus était venu après Jean et que celui-ci avait été chargé de lui préparer la voie, dès sa naissance. Sous réserve de la vocation de Marie, c'est le plus bel exemple de la volonté prédestinante de Dieu, qui choisit qui il veut et comme il le veut pour coopérer à l'œuvre du salut. Le grand théologien orthodoxe russe, Serge Boulgakof, a écrit à ce propos des paroles d'une grande profondeur, auxquelles on aime à se référer[3].

Précurseur, dit en substance Boulgakof, Jean ne l'est pas devenu seulement après la rencontre de Jésus. Il l'était déjà auparavant. Sa situation de Précurseur ne lui apparaissait pas, en effet, comme un fait extérieur, mais comme le résultat d'une intention antérieure à lui. Aussi, quand il vint en ce monde, ne se trouva-t-il pas, ainsi que nous le sommes, en présence de différentes possibilités. Non. Jean n'a pas eu à choisir sa voie. Elle lui était imposée d'En-Haut. Dès le sein de sa mère, il avait tressailli en présence de l'Enfant-Dieu. Dès ce moment, il avait été sanctifié, consacré pour une tâche particulière, qu'il ne partagerait avec aucun autre et qui, après lui, ne se renouvellerait plus jamais. A ce titre, Jean devait être quelqu'un de tout à fait à part. On ne sait quelles paroles de l'Écriture lui conviennent le mieux : celle qui fut adressée à Jérémie (1, 5) : *Avant de te former au sein maternel, je t'ai connu; avant ta sortie du sein, je t'ai consacré; comme prophète de peuples je t'ai mandaté* (1, 5); ou celle de saint Paul : *Quand Celui qui m'avait mis à part dès le sein de ma mère et appelé par sa grâce jugea bon de révéler son Fils en moi* (Gal., 1, 15).

Cette prédétermination divine n'entre pas en conflit avec la liberté de la créature, qui conserve toujours le redoutable pouvoir de s'y refuser. En créant l'homme libre, Dieu

3. Cf. L. Zander, *Le Précurseur selon le P. Boulgakof*, dans *Dieu Vivant*, VII, pp. 91-115.

le fait, au contraire, participer à la réalisation de sa propre existence. C'est comme s'il recevait de lui l'acquiescement à l'être qu'il veut accomplir en lui. Le Précurseur existait donc dès avant sa naissance dans l'intention que Dieu avait de susciter un Précurseur à son Fils. C'est de quoi témoigne le texte de Malachie, dont les Juifs concluaient au retour d'Élie : *Voici que je vais envoyer mon messager, pour qu'il déblaie mon chemin devant ma face.* Il n'en était pas moins vrai que Jean aurait à réaliser sa vocation par ce que Boulgakof appelle un « exploit » personnel dans l'humilité.

Qu'est-ce, en effet, ce qui nous frappe le plus dans les comportements de Jean-Baptiste, sinon son humilité ? Comme la Mère de Jésus avait été choisie entre toutes les femmes, il avait été choisi entre tous les hommes pour annoncer la venue du Sauveur[4]. De ce fait, il était détenteur d'un secret, qui, en dehors de Marie et de quelques rares privilégiés, n'était connu de personne. Ce qu'il aurait à proclamer, tous les prophètes, avant lui, l'avaient pressenti. Mais *Jean*, dira Jésus, *était plus qu'un prophète* (Lc, 7, 26). Il avait non seulement à annoncer le Sauveur, mais à l'indiquer du doigt, dès qu'il apparaîtrait. En même temps, il devait le précéder et marcher à sa rencontre, en sorte que, dès son arrivée, il fût reconnu, accueilli, manifesté. A ce double titre, Jean se voyait investi de toute la vocation d'Israël : celle de l'annonce prophétique et celle de l'attente ou de la marche vers le Sauveur. En sa personne, c'est tout l'Ancien Testament qui jetait ses dernières flammes. Beaucoup attendaient le Seigneur : Joseph, les justes du type de Siméon, les disciples de Jean appelés à devenir les disciples de Jésus. Néanmoins, ni ces justes ni ces disciples ne pouvaient aller à la rencontre de Jésus, se tenir au lieu du rendez-vous, le reconnaître à son arrivée et aussitôt attester sa présence.

Parce qu'il était chargé d'une telle mission et qu'il possédait, à un rare degré, le sentiment de sa grandeur, Jean

4. C'est pourquoi l'iconographie byzantine unit mystérieusement la Mère de Jésus et Jean le Précurseur en les représentant à droite et à gauche du Sauveur, dans l'attitude des suppliants. Cf. L. ZANDER, *op. cit.*, p. 91.

éprouvait intensément le besoin de s'abaisser. Saint Luc nous apprend qu'avant de commencer sa vie publique il demeurait dans des lieux déserts (1, 80). Il y vivait, séparé de la société des hommes, pour appartenir plus totalement à Dieu. Vint le moment de commencer sa vie publique. Il apparaît alors comme un de ceux dont les pharisiens parlaient en haussant les épaules. La tradition est très ferme sur son aspect extérieur. *Jean*, écrit saint Marc, *était vêtu d'une peau de chameau; il se nourrissait de sauterelles et de miel sauvage* (1, 6). Jésus en appellera à l'impression que produisait sa rude existence, lorsqu'il demandera à ce propos : *Qu'êtes-vous allés contempler au désert? Un roseau agité par le vent? ... Alors qu'êtes-vous allés voir? Un homme vêtu d'habits délicats? Mais ceux qui portent de somptueux vêtements et vivent dans les délices se tiennent dans les palais royaux...* (Lc, 7, 24-25). Pourtant, ce n'était pas dans le but de frapper l'imagination des foules que Jean pratiquait ses austérités. Il s'était plutôt mesuré à la toise de sa vocation, et, l'ayant trouvée disproportionnée à sa taille d'homme, d'instinct, il s'était enfoncé dans ce que le Père de Foucauld, à plus d'un égard son émule, appellera « l'état d'abjection ». Tout en lui était vérité, sincérité. Ses gestes ne faisaient qu'attester, par une irrésistible pression intérieure, la pauvreté en esprit, qui était sa béatitude.

Totalement dévoué à l'Autre sur le point de venir ou déjà apparu, Jean ne pouvait que se renoncer. Prendre la place du Sauveur lorsqu'on chuchotait à son propos : *Celui-ci ne serait-il pas le Christ?* (Lc, 3, 12), pas un instant, pareille tentation ne l'effleura. Chose plus remarquable encore est le peu de cas qu'il faisait de sa gloire de Précurseur. Car jamais non plus il ne se laissa séduire par la tentation de s'attribuer l'éclat emprunté qui lui venait de sa relation au Messie. Ne pas s'attirer les regards ou l'affection des hommes pour ne point les détourner de la Personne du Sauveur paraît avoir été, au contraire, son constant souci. Une expression particulièrement émouvante qu'il nous en a laissée fut l'empressement avec lequel il sacrifia

au Seigneur ses disciples préférés : André et Jean de Zébédée. On doit penser qu'il ne les vit pas s'éloigner sans serrement de cœur. Mais cela non plus ne comptait pas. Comme son corps dépensé en une tâche surhumaine, comme son esprit bandé dans l'attente de l'Autre, son cœur ne lui appartenait pas. Séparé de l'humanité ordinaire par la rigueur de sa vie et les exigences de son ministère, abandonné des foules et déjà voué au martyre, il nous apparaît dépouillé de tout ce à quoi un homme a normalement le droit de s'attacher. Que lui reste-t-il en propre ? Rien. Cent fois rien. Il n'est qu'une voix qui s'épuise à crier dans le désert : *Aplanissez la voie du Seigneur.*

## B. Le Baptiseur

Jean ne fut cependant pas uniquement le Précurseur de Jésus. Il fut aussi le Baptiste, ou plus exactement selon le quatrième évangéliste : le Baptiseur.

Que Jésus ait voulu se faire baptiser, c'était dans la ligne de sa mission de Sauveur. Entré dans ce monde, non pour les bien portants, mais pour les malades, il voulut que le premier acte de sa vie publique consistât à se plonger dans la masse de l'humanité coupable. C'est pourquoi il vint au Jourdain, où se réunissaient les pécheurs pénitents : comme eux, il entra dans le fleuve et exigea d'être baptisé par Jean.

Dans la liturgie, ce premier événement porte le nom d'*Épiphanie* ou « manifestation ». Il fallait que Jésus fût baptisé pour se manifester. Auparavant, c'était le temps de sa vie cachée. Mais l'humanisation du Fils de Dieu, qui s'était réalisée dans le mystère de son Incarnation, eût été incomplète si elle n'avait reçu cette connotation extérieure. De fait, à peine Jésus eut-il reçu le baptême de Jean qu'il fut désigné au regard de celui-ci par l'apparition de l'Esprit, sous la forme de la colombe qui descendit et demeura sur lui. C'est, nous l'avons vu, à la suite de cette manifestation

que Jean réunit dans une même synthèse les divers traits du Messie et le désigna, pour la première fois, comme l'*Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde*.

Pourquoi reçut-il cette révélation au baptême de Jésus ? Ce ne fut pas, on le sent bien, coïncidence fortuite. Pour en découvrir la raison, il faut nous appliquer un instant à considérer le rapport existant entre le baptême de Jésus dans le Jourdain et le baptême sacramentel des chrétiens. Les anciens Pères de l'Église enseignaient que ces deux baptêmes étaient connexes[5]. C'est à son baptême, assuraient-ils, que Jésus avait institué le sacrement de notre régénération. Cette opinion théologique, saint Thomas l'adoptera sans discussion. Elle s'inspirait de l'interprétation donnée de bonne heure au fait que l'Esprit-Saint était demeuré sur Jésus. On en déduisait que, les prophéties messianiques s'étant trouvées ainsi accomplies, le moment était venu où l'effusion de l'Esprit annoncée pour les temps nouveaux allait se répandre de la plénitude du Christ sur tous les fidèles. Cette plénitude de l'Esprit : *fons omnis Spiritus Sancti*, s'étant manifestée au baptême de Jésus, on voyait dans ce baptême le prototype du sacrement des chrétiens.

Certes Jésus n'avait pas eu besoin de se faire baptiser ni pour se purifier ni pour devenir enfant de Dieu. Mais l'Esprit qui était demeuré sur lui descendrait aussi sur nous, afin de nous faire renaître à la vie d'En-Haut. Et puisque cette seconde naissance était opérée au moyen de l'eau, il paraissait assez logique de penser que Jésus avait consacré, par son contact, l'eau sacramentelle destinée à notre régénération. C'est en quoi consisterait l'institution du baptême chrétien. L'immersion baptismale signifiait l'ensevelissement dans la mort du Christ en même temps que le bain régénérateur dans l'Esprit. Le récit du baptême de Jésus, désigné comme Agneau de Dieu, sur qui était demeuré l'Esprit, éveillait ces idées familières. L'eau, le sang, l'Esprit,

5. Je me permets de renvoyer sur ce point à mon étude : *Le baptême d'après le IVe Évangile*, dans *Revue Thomiste*, XLVIII, 1948, pp. 358-369.

ces trois composantes du sacrement, répondaient aux trois éléments du témoignage de Jean. En descendant dans l'eau sacramentelle, comme autrefois les foules dans le Jourdain, on savait qu'on y rencontrerait encore l'Agneau immolé et que de Celui-ci se répandrait l'Esprit.

Il fallait, oui, nous remettre dans ces perspectives pour comprendre dans quel but Jésus voulut recevoir le baptême de Jean. Du moment où il entendait s'humilier en se soumettant à un baptême de pénitence, il avait eu besoin d'un Baptiseur, de même que pour s'incarner le Verbe éternel avait eu besoin d'une Mère. Mais s'arrêter à des considérations de ce genre ne serait cependant pas aller très loin dans l'intelligence du mystère, soit de la maternité divine, soit de la vocation du Baptiste. Étant donné que le baptême pratiqué par Jean devait aboutir à Jésus, nous devons penser de plus que le baptême pénitentiel de Jean était de soi ordonné au baptême sacramentel. Sans le savoir, Jean faisait descendre les foules dans l'eau du Jourdain afin que, y descendant à son tour, Jésus sanctifiât les eaux dont nous devions renaître. A son insu, le Précurseur avait été guidé par une inspiration divine. Or, c'est précisément au moment où Jésus fut baptisé que se produisit la première *Épiphanie*, autrement dit l'éclatement de la gloire cachée du Verbe incarné, et que Jean pénétra dans le secret de Jésus.

Ce secret cependant ne relevait plus de la mission de Précurseur. Comme Précurseur, il devait annoncer la venue prochaine du Messie, mais non pas dévoiler ce que Jésus ne découvrira lui-même que lentement. C'est toute la différence entre la mission de Jean et celle des apôtres. Ceux-ci se présenteront tout illuminés par la présence du Verbe de vie. Celui-là personnifie l'Ancien Testament, qui est le régime de la promesse et de l'espérance. Comme il était à l'extrême pointe de la vieille Alliance, Jean devait être néanmoins celui en qui l'attente toucherait à la promesse. Et ainsi, lui aussi, par une anticipation gracieuse, nous apparaît dans la lumière du Sauveur. Seulement cette lumière qui se répandit dans son âme au moment du baptême de Jésus, il ne lui appartenait pas de la faire rayonner

à son tour. Le secret que, depuis cet instant, il porte dans son cœur, c'est à peine s'il le laisse percer en prononçant les mots pleins de mystère qui, aujourd'hui encore, trouvent les exégètes divisés : *Voici l'Agneau de Dieu.* Ceux qui les entendirent tout d'abord ne les comprirent pas. Et nous-mêmes sans doute hésiterions-nous à les définir, si l'évangéliste n'avait pris soin de les éclairer en rappelant, par des allusions successives, comment Jésus, mis à mort la veille de Pâque, au jour fixé pour l'immolation des agneaux, avait accompli la prescription de la Loi, suivant laquelle aucun os de l'agneau ne devait être brisé (Ex., 12, 46).

Moins encore, Jean-Baptiste avait-il à intervenir dans l'économie sacramentelle de la Loi nouvelle. Cependant, on ne peut en douter, il s'est vu associer à l'institution du premier, du plus indispensable des sacrements. Lui-même ne baptisait que dans l'eau. Pas plus que les autres prophètes, il n'était qualifié pour donner l'Esprit. Seuls les gestes du Christ, qui opérait surtout par contact, étaient doués d'une telle efficacité; ils nous ont été transmis dans les sacrements. Le baptême de Jean n'était qu'un signe récapitulatif. Au moment où parut Jésus, en son *Épiphanie,* le régime de la Loi qui durait depuis Moïse et subsistait encore dans les comportements de Jean parvint soudain à un état de complète décrépitude. Mais, comme rien de l'économie ancienne ne devait disparaître sans être assumé au plan supérieur de la Loi nouvelle, en même temps qu'il perdait sa raison d'être, le baptême d'eau se trouva transformé en baptême dans l'Esprit.

Ce baptême dans l'Esprit, encore une fois, Jésus était seul en mesure de l'instituer, parce que seul il disposait de la plénitude de l'Esprit, signifiée par la colombe qui planait sur lui. Néanmoins, ce fut à l'occasion du baptême de Jean qu'il fut donné au monde. Ici de nouveau, Jean, le dernier des prophètes, paraît en avance sur les autres hommes. Du fait qu'il avait touché Jésus, tout se transformait en lui et devant lui. En lui : ses conceptions touchant le Messie. Devant lui et pour ainsi dire entre ses mains : le signe de l'ancienne Loi qui se changeait en sacrement.

## C. L'ami de l'Époux

C'est ainsi qu'au baptême de Jésus, Jean cessa d'être, à proprement parler, le Précurseur pour devenir l'Ami de l'Époux. Ce titre est le dernier qu'il se donne. Lorsqu'il s'en réclamera en présence de ses disciples mécontents, il aura cessé d'être *la voix qui crie dans le désert : aplanissez le chemin du Seigneur*. Sa mission est accomplie. Sans doute aurait-il pu devenir l'apôtre de Celui qui était venu. Mais telle n'était pas sa vocation. *Il ne lui appartenait pas de s'arroger ce qui ne lui était pas donné du ciel* (3, 27).

En se présentant comme l'Ami de l'Époux, Jean entendait signifier pourtant qu'il était entré dans un nouvel état. Dans l'ancienne Alliance, Yahvé lui-même se donnait pour l'Époux d'Israël : un époux souvent trahi, et toujours prêt à reprendre son épouse infidèle dans la tendresse de son cœur. En appelant Jésus l'Époux, Jean contemplait un autre mystère. Dès lors que Jésus était l'Époux, il faisait songer à l'Épouse, qui, cette fois, ne pouvait désigner que la communauté messianique, le nouvel Israël ou l'Église. Si, dans les paroles sur l'Agneau de Dieu, nous retrouvons l'inspiration du prophète Isaïe, l'évocation de l'Époux et de l'Épouse rappelle le thème qui a donné lieu au *Cantique des cantiques*. Ce poème n'est toutefois qu'un dialogue. Il est question de l'union de l'époux et de l'épouse, mais non point de l'ami de l'époux. L'hymne de l'Ami, nous le retrouvons dans ces paroles de Jean :

> Qui a l'Épouse est l'Époux,
> mais l'Ami de l'Époux,
> qui est là et qui l'entend,
> est ravi de joie à la voix de l'Époux.
> C'est là ma joie,
> et elle est parfaite.

Ce n'est plus, cette fois, l'humilité qui s'abaisse devant un autre, dont on ose à peine s'approcher. Par son amour

de nphant et transformant, Jean lui-même est devenu B tre. Car comment définir un ami, sinon en disant que c est un autre soi-même ? Mais Jean ne serait pas devenu cet Autre s'il ne l'avait annoncé, s'il n'était allé à sa rencontre pour l'accueillir dès son arrivée, surtout s'il ne s'était vidé lui-même. Seul un homme capable de ce triple « exploit » était en état de devenir cet ami. Et l'Autre ne se serait pas livré à Jean s'il ne l'avait trouvé à sa place de Précurseur, tout prêt, non seulement à l'introduire dans le monde, mais à l'accueillir au plus profond de son âme. Aussi Jean, qui comme Précurseur avait eu à remplir une tâche unique, est-il devenu le prototype de tous ceux qui, à une certaine étape de leur itinéraire spirituel, ont été saisis par le Christ, au point de ne plus faire qu'un avec lui. Sous cet aspect encore il anticipe sur le temps de l'Église. L'exemple qu'il nous donne est celui de quelqu'un qui s'abaisse et qui se renonce, de façon à se perdre dans l'Époux. « Ce renoncement à soi, écrit Boulgakof, ne concerne pas une action ou un moment déterminés, mais toute une vie, tout un chemin, toute une autodétermination intérieure[6]. » Précurseur, Jean devait l'être non seulement extérieurement, mais aussi intérieurement, par une habitude incessante et totale. Mais la récompense de cette offrande magnifique de soi à l'Autre, Jean nous l'expose en termes lyriques : *L'Ami de l'Époux est ravi de joie à la voix de l'Époux.* Ceci est le dernier témoignage de Jean : le témoignage d'un homme qui a connu, non point uniquement le combat de l'humilité, mais aussi la douceur, la gloire et la joie d'une humilité victorieuse d'avoir été comblée par la possession d'un autre, passant les plus grands désirs. C'est ce que le théologien russe a si bien compris. « Ce que l'âme du Précurseur, ajoute-t-il, avait appelé de tous ses vœux, ce qui avait rempli toute sa vie, voici que cela maintenant est devant ses yeux. Et, en face de cette découverte, tout plein de la joie de se laisser mourir volontairement dans l'amour, il prononce sa confession de Précurseur : *Il faut qu'il grandisse et que,*

6. Cf. L. Zander, *op. cit.*, p. 99.

*moi, je décroisse*. Or cela, c'est la joie parfaite. On n'a dit, on ne saurait dire aux hommes de manière plus simple, plus complète ni plus forte, les mots de l'amour qui se renonce lui-même. En même temps, le Précurseur exprime d'une manière tout à fait claire, et à laquelle il n'est besoin de rien ajouter, l'idée que sa vie est désormais achevée, son œuvre accomplie, son but atteint, et qu'il ne lui reste plus qu'à s'éteindre doucement dans l'attente d'une fin prochaine[7]. »

Ainsi s'équilibre magnifiquement l'étonnante personnalité de Jean-Baptiste. S'il n'avait été que le Précurseur, avant la venue de Jésus, il ferait figure d'ascète, et nous le placerions dans la galerie des grands pénitents. C'est ainsi qu'il est représenté dans les trois Synoptiques. Les traits que le quatrième évangéliste leur a ajoutés complètent sa physionomie, en lui donnant un charme inexprimable. Ce que nous admirons tellement en lui, ce n'est pas la rigueur de sa vie austère ni la fermeté de son caractère. C'est bien plutôt qu'étant ainsi trempé il ait conservé des possibilités de tendresse qui pour s'exprimer ont trouvé des noms inouïs, non encore dépassés. En la personne de Jean, nous admirons l'extrême de la force et l'extrême de la douceur : l'un et l'autre confondus dans l'extrême de l'humilité. *Parmi les enfants des hommes*, a dit Notre-Seigneur, *il n'en est pas de plus grand que Jean* (Lc, 7, 28). Seul *un plus petit dans le Royaume*, nous voulons dire un plus jeune que lui suivant le temps historique[8], Jésus lui-même, l'a dépassé, parce qu'il était avant lui dans sa préexistence divine.

Si donc, nous sommes en mesure d'admirer Jean-Baptiste sous les trois aspects de Précurseur, de Baptiseur et d'Ami de l'Époux, c'est à Jean le Théologien que nous le devons. D'avoir été le disciple du Précurseur lui a laissé, semble-t-il, une empreinte ineffaçable. C'est uniquement

7. *Ibid.*, p. 105.
8. Cette interprétation heureuse a été proposé par O. Cullmann.

dans son Évangile que nous apprenons ce que devint le Baptiste après sa rencontre avec le Sauveur. Il faut ajouter que, dans cet Évangile, le témoignage du Précurseur et celui de l'évangéliste se fondent l'un dans l'autre. C'est une raison de conclure à la parenté spirituelle des deux Jean, qu'unissaient les liens du sang : le fils d'Élisabeth et celui de la sœur de Marie, le maître et le disciple, le Précurseur et l'apôtre, l'Ami de l'Époux et le *Disciple que Jésus aimait.*

F.-M. Braun, O. P.

# LE VIN MANQUA

Le prodige que fit Jésus à Cana de Galilée est de haute portée. Nul ne le conteste. Il est clair que le Christ amorce en ce premier miracle tout le retentissement de sa vie publique. Hier ouvrier de Nazareth, il a quitté désormais l'établi. A travers la Galilée et jusqu'à Jérusalem, il ne peut plus être que le prédicateur, le prophète des Voies nouvelles où doit s'engager le peuple de Dieu, le roi d'une cité heureuse, d'une poignée de disciples fervents attachés à ses pas, et qui ne sont rien de moindre que le royaume de Dieu en sa fleur. L'équipée s'achèvera au Calvaire, lorsque le Fils de Dieu consommera dans le sang les noces éternelles qu'il avait célébrées avec l'humanité religieuse; mais il avait commencé par des noces terrestres, les splendeurs de sa vie publique, à Cana de Galilée, dans les festivités d'un banquet nuptial.

Il y eut alors un événement si décisif qu'il nous est pénible d'en mal comprendre le récit et de ne pénétrer qu'à demi dans un texte aux nuances infinies, par où l'apôtre que Jésus aimait a suggéré plus que dit expressément les profondeurs du mystère et les intuitions de son propre cœur. Certes, alentour de la narration johannique, les commentaires ont abondé; les interprètes ont déployé toutes les ressources de leurs techniques; il serait injuste et suffisant de prétendre que ce travail soit resté vain; les exégètes, des plus anciens aux plus modernes, ont eu l'intelligence du beau miracle de l'eau des urnes changée en vin. Mais

on dit que, monté sur les épaules des géants, un avorton voit plus loin qu'eux. Cana débouche sur un horizon infini. Hissés très haut par nos devanciers, chance nous est laissée de voir reculer les limites de cet horizon. Relisons donc, une fois de plus, l'incompréhensible dialogue :

> Et le troisième jour, il se fit des noces à Cana de Galilée. Et la Mère de Jésus était là. Or Jésus aussi fut invité aux noces, ainsi que ses disciples. Et ils n'avaient plus de vin, parce que le vin des noces était épuisé. Ensuite, la Mère de Jésus lui dit : « Ils n'ont plus de vin. » Et Jésus lui dit : « Qu'importe à toi et à moi, femme ? Mon Heure n'est pas encore venue. »

« Quoi pour toi et moi ? » dit le Seigneur à la Vierge, en des mots très simples, revêtus encore dans le grec de saint Luc de la rudesse du texte hébraïque, « laisse donc, cela ne nous concerne pas. » Oh ! lecteur ingénu, plus dépourvu d'artifice que n'était Nathanaël, garde-toi d'enlever à ces mots leur simplicité naïve; n'embrouille pas ton esprit dans les méandres d'une exégèse trop raffinée; une expression aussi vague que celle qu'emploie Jésus n'a de sens précis qu'enchâssée dans un contexte; poursuis donc ta lecture en évitant de mettre sans nécessité sur les lèvres du Seigneur des paroles aussi inconvenantes que celles-ci : « Femme, qu'y a-t-il entre vous et moi, et qu'ai-je de commun avec vous ? »

Mais à quoi bon s'attarder à la réponse de Jésus ? Nos maîtres nous l'ont expliquée, et nous leur devons qu'elle n'aie plus, pour nous, d'obscurité. Par leurs soins, la voici claire et limpide, autant qu'une eau de source. Ce qui reste obscur, à vrai dire, est la parole de Marie. Oh ! profondeur de cette demande échappée de ses lèvres sous mode d'insinuation, formulée en termes voilés. Qu'a donc désiré la Vierge, reine des noces de Cana plus encore que la jeune épousée, pour obtenir réponse aussi solennelle ? Là est bien le secret, là le nœud qu'il faut dénouer. Mais les Pères de l'Église ont orienté ailleurs leur attention et leur ferveur. Prenons conseil, cependant, auprès de ces grands anciens.

# I

## UNE IMPOSSIBLE EXÉGÈSE

Comme les plus beaux génies, les plus grands saints ne se tiennent pas toujours dans l'éminence des dons qu'ils ont reçus, à la pointe extrême des lumières qui les habitent, et ce n'est pas faire injure à saint Jean Chrysostome de penser qu'il n'était pas au mieux de sa condition, ni particulièrement inspiré quand il commenta le miracle de Cana[1]. Jésus, pour agir, attend l'Heure. Ce n'est pas, explique saint Jean Chrysostome, qu'il soit astreint, lui, le Maître des temps, à des moments déterminés; c'est qu'un miracle n'était pas opportun. Jésus était trop peu connu, pour qu'on fît crédit aux serviteurs et qu'on crût au prodige. Au surplus, les convives ignoraient encore que le vin manquait et que les coupes allaient rester vides. « Laissez-les donc dans l'embarras ! dirait Jésus à Marie. Qu'ils aient soif ! Que leurs gosiers se dessèchent ! Alors, ils viendront à moi. Ce n'est pas à vous, ma Mère, qui, par une intervention prématurée, me frustrez de l'éclat du miracle, c'est à eux d'avoir recours à ma puissance. » Mais Jésus, ajoute saint Jean Chrysostome, accorde à Marie ce qu'il lui a d'abord refusé. Il s'affirme ainsi le Maître de l'Heure. Il évite d'offenser sa Mère en public; il redoute de tromper sa confiance; il ne peut résister jusqu'au bout, comme il ne résistera pas jusqu'au bout à la Cananéenne implorant la guérison de sa fille, et l'implorant de ce Jésus qui n'avait été envoyé que pour sauver les brebis perdues de la maison d'Israël.

Tels sont, en gros, les propos de saint Jean Chrysostome. A son avis, Jésus désignait par l'Heure le moment opportun d'accomplir le miracle. Et là-dessus, depuis des siècles, la piété chrétienne avide de nourrir sa propre ferveur a renchéri, a raffiné, a amplifié. Voyez, a-t-on dit, comme

1. *Homélie 22 sur saint Jean*, Migne, P. G., 59, 134.

Marie, par sa sollicitude, déplace le moment que Jésus, dans sa Providence courante et pour ainsi dire sa décision provisoire, avait choisi pour manifester sa puissance. S'il fait un prodige, il entre aussitôt en sa vie publique; il commence une existence de hasards, d'aventures et de luttes; il prend décidément le chemin du Calvaire; il met en branle le drame de la Rédemption qui va dérouler ses diverses phases avec une sorte de fatalité. Il avait mille raisons vraiment de ne rien hâter. Mais Marie, par son intervention, avance l'Heure du miracle. Gloire à la Vierge d'avoir accéléré sur notre mondè pécheur les épanchements du sang rédempteur et de la vie divine !

Hélas ! il nous faut, au plus tôt, faire silence, abandonner une perspective qui ne manquait cependant pas de grandeur. Lisez vous-même le très beau livre qu'un exégète de renom, le R. P. F.-M. Braun, a consacré à Marie, *La Mère des fidèles*, dans la théologie johannique; il vous apparaîtra avec évidence que l'Heure attendue par Jésus n'est pas le moment du miracle. Son Heure est celle de sa mort et de sa résurrection, celle de ses abaissements et de son exaltation, celle du passage qu'il accomplit de ce monde à son Père. L'expression est chère à saint Jean et garde toujours la même portée. Tant que l'Heure n'est pas venue, nul n'a pouvoir de mettre la main sur Jésus et de se saisir de lui (Jn, 7, 30; 8, 20). Mais quand l'Heure est venue où le Fils de l'Homme doit être glorifié et mourir comme le grain de blé voué à porter beaucoup de fruit, Jésus est troublé en son âme : *Et que dire, Père? Sauve-moi de cette Heure? Mais c'est précisément pour cette Heure que je suis venu. Père, glorifie ton nom* (12, 27). C'est encore la même Heure de Jésus dont saint Jean fait mention en ouvrant le récit de la dernière cène : *Avant la fête de Pâques, Jésus, sachant que son Heure était venue de passer de ce monde à son Père, après avoir aimé les siens qui étaient dans le monde, les aima jusqu'à la fin* (13, 1). Et c'est toujours l'Heure de Jésus, que Jésus lui-même proclame solennellement dès le début de sa prière sacerdotale : *Père, l'Heure est venue, glorifie ton Fils, afin que ton Fils te glorifie* (17, 1).

L'Heure, ce n'est pas soixante minutes; ce n'est pas une partie du jour. C'est le moment fixé de toute éternité par la volonté paternelle pour l'accomplissement du Salut universel, pour l'Événement par excellence. Rien de fatal assurément; rien de déterminé aveuglément par le cours des astres et la révolution des étoiles. Le mouvement des planètes peut bien faire le jour et la nuit et mesurer dans la durée le vieillissement des corps; mais ce qui regarde l'âme, la destinée des personnes, les faits humains, pour autant qu'ils échappent à leur conditionnement physique, ne relèvent que du bon plaisir de Dieu et de sa Providence paternelle. Lui seul est le Maître du moment. L'Heure de Jésus est l'Heure du Père, l'Heure que le Père a fixée pour la glorification de son Fils, pour le passage de ce Fils bien-aimé de ce monde auprès de lui.

A nouveau, la question monte à nos lèvres plus pressante : qu'a donc demandé la Vierge pour provoquer la réponse solennelle de Jésus? La plupart des interprètes répondent : un miracle, et ce point de départ, posé gratuitement, les engage en d'inextricables difficultés. Car Jésus refuse quelque chose à Marie en des termes absolus, sur lesquels il ne peut revenir; il lui serait loisible de se reprendre s'il avait fait une réponse pour rire, s'il avait pris une décision provisoire et révocable. Mais le principe que pose Jésus pour justifier un refus n'est pas un principe auquel il puisse déroger : son Heure n'est pas venue. L'Heure, nous le savons, est le moment d'agir, le moment de subir ou d'accomplir une action en coïncidence avec la volonté immuable, la volonté éternelle du Père qui est dans les cieux. Ce n'est pas l'Heure d'accomplir ce que demandait la Vierge. A cela il n'y a pas d'aménagement. Le refus est absolu, et l'on est bien contraint de penser que Jésus a refusé à sa Mère quelque chose et qu'il lui a accordé autre chose. Lorsque Jésus déroge à son comportement habituel en faveur d'une Cananéenne, il ne déplace pas l'Heure. Il étend seulement le théâtre de son ministère et il ne fait exception qu'à des principes aussi bénins que ceux-ci : *Je n'ai été envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Is-*

*raël... il n'est pas bien de prendre le pain des enfants et de le jeter aux petits chiens.* La volonté immuable du Père, l'Heure qu'il a fixée n'est pas mise en cause ni évoquée par le Christ quand il affirme n'être envoyé qu'aux Juifs. Jésus peut bien annoncer la Parole de Dieu à une Samaritaine, à une Cananéenne, à ces femmes qui préfigurent les nations païennes auxquelles le Fils de Dieu, remonté auprès du Père, enverra ses apôtres. Mais Jésus à Cana ne peut accorder à Marie ce que le Père, de toute éternité, n'a pas décidé qu'il fît.

## II

## Saint Augustin aux prises avec le miracle de Cana

Saint Jean Chrysostome a mal interprété « l'Heure de Jésus ». Saint Augustin, à l'inverse, en a mesuré exactement la portée; il a rencontré le regard que Jésus plongeait à l'avance dans les abîmes du Calvaire, le regard qu'il levait vers les sublimités de sa Résurrection. Commentant l'Évangile de saint Jean[2], l'évêque d'Hippone s'est livré à de hautes considérations qui portent la marque de son génie, sans rejoindre, croyons-nous, les profondeurs du texte johannique. Ne vous étonnez pas, dit-il à ses auditeurs, que le Seigneur aille à des noces terrestres, lui qui vient dans le monde pour y célébrer ses propres noces, pour épouser l'Église délivrée de la servitude de Satan, rachetée de son propre sang et douée du gage de l'Esprit, et ne soyez pas surpris des paroles si rudes qu'il adresse à sa Mère. S'il est Homme et Dieu tout ensemble, Marie n'est pas la Mère de sa divinité, bien plutôt de sa chair fragile, de son humanité et de sa faiblesse. La voici qui réclame un miracle, un geste divin. Et lui, sur le point d'agir en Dieu, ne veut plus rien connaître, pour ainsi dire, des tendresses

2. *In Ev. Ioannis tract. 8*, c. 2; Migne, P. L., 35, 1455-1458.

humaines et des entrailles maternelles. On croirait l'entendre dire à Marie : « Ce qui, en moi, fait un miracle, ce n'est pas toi qui l'as engendré; tu n'es pas Mère de ma divinité; mais, parce que tu as engendré ma faiblesse, je te reconnaîtrai à l'Heure où cette faiblesse même sera suspendue en la Croix. » Verbe de Dieu, il a connu de toute éternité celle qui serait sa Mère. Mais il refuse d'avouer pour telle, à l'Heure où il s'affirme Dieu, la femme qui a permis, en l'enfantant, les anéantissements du Verbe incarné. Il reconnaîtra Marie pour Mère du haut de la Croix, quand mourra ce qu'il avait reçu d'elle : la faiblesse et la fragilité de la chair.

Saint Augustin n'est pas médiocre. Saint Augustin n'est jamais médiocre; il a le mérite, ici même, d'avoir insinué la longue séparation d'avec Jésus dont le miracle de Cana est, pour Marie, le solennel avertissement. Mais après une large envolée, il ne l'explique pas davantage et se garde de buter aux obstacles du texte johannique. Marie, à l'entendre, exige un miracle. Il admet la chose d'emblée; tout comme si elle allait de soi et sans pressentir peut-être les difficultés insurmontables d'une pareille interprétation. Nous l'avons déjà dit, si Marie avait demandé un miracle, il était impossible à Jésus d'accorder ce prodige après l'avoir écarté en termes irrémédiables; il a donc dénié à sa Mère quelque chose qui nous échappe encore et s'est réservé de lui octroyer — provisoirement à tout le moins — autre chose. Ne voit-on pas, au surplus, que si l'insinuation : *Ils n'ont plus de vin*, n'avait d'autre portée que d'éloigner la confusion des jeunes époux au jour de leurs noces, il n'y aurait vraiment aucune proportion, dans l'incompréhensible dialogue, entre cette formule familière et la réponse solennelle et majestueuse que le Christ se permet d'y faire. Enfin, si l'on tient malgré tout à ce que Marie se soit adressée en Jésus au thaumaturge, on est aussitôt acculé à cette étrangelé que la Vierge, qui vient d'essuyer le plus catégorique des refus, sait néanmoins pertinemment qu'elle va être aussitôt exaucée. On peut mettre, je le sais, en avant qu'une mère a sa façon à elle de deviner les pensées de son enfant,

que Jésus n'avait point besoin de se prononcer ouvertement pour donner à entendre qu'il interviendrait et qu'enfin un seul de ses regards valait sans doute bien des paroles. Ce sont là subtilités, solutions ingénieuses. Saint Jean ne dit rien de pareil.

## III

### Au fil de la tradition biblique

A nouveau : qu'a donc demandé Marie ? Elle a dit : *Ils n'ont plus de vin.* Cette insinuation a un sens étroit sur lequel on est sûr de ne pas se tromper. C'est un appel au secours en faveur des jeunes amoureux. La fête a duré si longtemps — plusieurs jours sans doute — que le vin est venu à manquer. La Vierge voit l'embarras des jeunes gens. Elle en est bouleversée. Un si beau jour gâché par un incident aussi stupide ! Elle intervient avec sa délicatesse, sa discrétion coutumière. Elle a songé à la confusion des jeunes mariés, et c'est bien touchant. Mais limiter ses intentions à cela, donner à sa demande la signification la plus médiocre, la réduire presque à n'être qu'une platitude, non, ce n'est pas possible.

Déjà, nous en sommes détournés par la seconde parole de Marie en ces noces de Cana, celle qu'elle adresse aux serviteurs du banquet : *Faites tout ce qu'il vous dira;* la formule évoque, à n'en pas douter, l'un des grands épisodes de la Genèse, les jours où ce n'était pas le vin, mais le blé qui manquait au pays d'Égypte. Alors *le peuple cria à Pharaon pour avoir du pain. Et Pharaon dit à tous les Égyptiens : Allez vers Joseph; faites ce qu'il vous dira* (Gen., 41, 55). Aux affamés, Joseph a donné du blé, et Pharaon s'est effacé devant lui. Jésus va donner du vin sans lequel il n'est pas de fête, et Marie s'efface devant le Christ au seuil de sa vie publique. Elle renouvelle dans un climat nouveau un geste du passé, mais elle s'est d'abord insérée par une première parole dans une lignée de grands prophètes qui

chantaient la vigne et le vin. Les chrétiens sont-ils si ignorants de l'Écriture, si peu convaincus de l'extraordinaire unité qui joint entre eux les livres du texte inspiré, si peu avertis de la souplesse et de la profondeur religieuse de la pensée johannique, qu'ils aient pu interpréter le miracle de Cana hors de toute tradition biblique ?

Marie a dit : *Ils n'ont plus de vin.* La formule a un sens obvie, étroit; elle a aussi une profondeur qui appelle la réponse solennelle de Jésus, une densité que la Vierge, tôt ou tard, ne pouvait pas ne pas apercevoir. Car elle n'était pas une petite Juive ignorante et sans culture, une enfant du catéchisme, dirions-nous. Trente ans, elle avait été à l'école du Seigneur qui lui avait ouvert les Écritures dont elle était déjà toute imprégnée. Jeune fille, elle ne dédaignait pas, tout comme Jésus adolescent, d'aller le samedi à la synagogue. S'il arrivait au Maître d'expliquer les règles de la pureté et de l'impureté, la pratique rigoureuse du sabbat, la nécessité de payer exactement la dîme, il lisait aussi les prophètes, Isaïe assurément, que le Seigneur a spécialement cité et que l'on peut supposer avoir été, si l'on peut dire, « une dévotion de la Sainte Famille » (M.-J. Lagrange).

Or, quand Marie préside aux noces de Cana, chantent dans son cœur, ou plutôt pleurent en elle, trois poèmes d'Isaïe. Veuillez donc, ami lecteur, lire le premier d'entre eux (Is., 5, 1-7) dans la belle traduction qu'en ont donnée deux excellents exégètes : P. Auvray et J. Steinmann :

### Le chant de la vigne

Que je chante à mon ami
Le chant de son amour pour sa vigne.

Mon ami avait une vigne
sur un onctueux coteau.
Il la bêcha et l'épierra,
y planta du soreq,

bâtit une tour au milieu d'elle
et même y creusa une cuve.
Il en espérait des raisins,
mais elle lui donna du verjus.

Et maintenant, habitants de Jérusalem
et gens de Juda,
s'il vous plaît, soyez juges
entre ma vigne et moi.
Que pouvais-je faire pour ma vigne
que je n'aie fait ?
J'en espérais du raisin.
Pourquoi seulement du verjus ?

Eh bien ! que je vous apprenne
ce que je vais faire de ma vigne :
en ôter la haie pour qu'on la broute,
en abattre le mur pour qu'on la piétine.
Qu'elle soit saccagée, en brousse, inculte;
sur elle : épines et ronces !
J'interdirai aux nuages
d'y laisser pleuvoir la pluie.

Eh bien ! la vigne de Yahvé Sabaot, c'est la maison d'Israël,
et les gens de Juda en sont le plant de choix.
Il en attendait l'innocent, et c'est du sang;
le droit, et c'est le cri d'effroi.

Cet admirable poème développe un thème auquel se rapportent bien des passages de l'Écriture et des Évangiles eux-mêmes, thème amorcé déjà par Osée : *Israël était une vigne luxuriante donnant beaucoup de fruits. Plus ses fruits se multipliaient, plus il a multiplié les autels; plus son pays devenait riche, plus riches il a fait les stèles* (Os., 10, 1). Israël, que Yahvé avait rendue féconde, a dressé des autels, érigé des stèles en l'honneur des faux dieux. C'est d'idolâtrie qu'Osée accuse le peuple de Dieu, et c'est plutôt d'ingratitude et de stérilité qu'Isaïe déclare la vigne coupable : Yahvé l'avait enveloppée de toutes les sollicitudes et de toutes les tendresses; elle est demeurée sans fruits. Alors s'enflamme la colère de Yahvé : la vigne sera saccagée.

La vigne saccagée, la ville détruite est ce que décrit un deuxième poème d'Isaïe (Is., 24, 7-13). Le châtiment de la cité coupable est d'être dépourvue de vin. Manque le vin; manque la joie qui descend du ciel; manque l'amour enivrant les cœurs. Écoutez ce poème saisissant dont vous entendez l'écho aux noces de Cana : *Ils n'ont plus de vin.*

### La ville détruite

Le vin est en deuil, la vigne languit
et tous les cœurs joyeux gémissent.
La joie des tambourins a cessé,
le bruit des plaisirs est fini;
Le son des cithares a cessé,
du pays est bannie la joie.
On ne boit plus de vin en chantant,
les liqueurs fortes sont amères aux ivrognes.
La cité du néant est en ruines,
l'entrée de chaque maison fermée.
On se lamente dans les rues : plus de vin,
toute joie a disparu;
En ville, ce n'est plus que décombres,
la porte est brisée en morceaux;
Car il en advint sur terre,
parmi les peuples,
Comme au gaulage des olives,
comme au grappillage des raisins après la vendange.

Au peuple qui craint Yahvé sont promis *des greniers abondamment remplis, des cuves débordantes de vin nouveau* (Joël, 2, 24; Prov., 3, 20), aux coupables, de n'avoir plus de vin, de n'avoir plus d'amour ni de joie. Le mystère de Cana est là, présent en ses préparations, en ses préfigurations. Et cependant, il resterait pour nous un livre scellé, une indéchiffrable énigme, si nous ne lisions un troisième poème d'Isaïe qui chantait encore, qui pleurait aussi dans le cœur de la Vierge Marie (Is., 63, 1-6). Lisons nous-mêmes ce morceau extraordinaire qui décrit la vengeance de Yahvé. Le pays d'Edom et la ville édomite de Bosra y sont donnés

comme types des peuples révoltés. Yahvé foule aux pieds les nations criminelles; il est éclaboussé par leur sang comme le vendangeur par le jus des grappes qu'il pressure. Notez bien que ce très beau fragment apocalyptique est composé comme un dialogue entre Yahvé et l'auteur inspiré, ou, à votre gré, entre Yahvé et ses anges.

### La Vengeance divine

Quel est donc celui qui arrive d'Edom,
de Bosra, en habits tachés de pourpre?
Celui qui est si magnifiquement drapé
et qui marche tout plein de force?

— C'est moi, qui professe la Justice
et qui me montre grand pour sauver!

— Pourquoi te drapes-tu de rouge
et te vêts-tu comme un fouleur au pressoir?

— A la cuve, j'ai foulé, solitaire,
et des gens de mon peuple, nul n'était avec moi.
Alors dans mon ire, je les ai foulés,
je les ai piétinés dans ma fureur.
Leur jus a giclé sur mes habits,
et j'en ai taché tous mes vêtements.

Car j'avais au cœur un jour de vengeance,
l'année de ma rétribution était échue.
Je regardai : point d'aide!
je m'étonnai : point de soutien!
Alors mon bras me secourut
Et ma fureur me soutint.
J'écrasai les peuples dans mon ire,
Je les piétinai dans ma fureur,
et je fis ruisseler à terre leur jus!

Les Pères de l'Église ont regardé ce poème comme décrivant à l'avance le drame de la Passion. Le Verbe incarné

est certes le Dieu vengeur, le vendangeur éclaboussé du sang des peuples révoltés; mais son nom, pourtant, n'est pas seulement Yahvé, mais Jésus, c'est-à-dire Yahvé sauve. Il est, dit la parabole, le fils du maître de la vigne que les vignerons mettront à mort. Il se proclame *Vigne véritable* (Jn, 15, 1). Il sera donc lui-même saccagé. Que le péché des peuples retombe sur lui ! Qu'il soit éclaboussé de son propre sang !

Mais revenons aux noces de Cana que préside la Vierge Marie. Elle connaît, à n'en pas douter, les grands poèmes d'Isaïe, et lorsqu'elle déclare à Jésus que les coupes vont rester vides, sans doute est-ce de sa part compassion pour de jeunes époux couverts de confusion au jour même de leurs noces; mais elle ressent aussi ce qui manque à ces noces, ce qui manque à toutes les noces, ce qui manque aux cités coupables qui sont les vignes du Seigneur, et dans les rues desquelles, comme chantait Isaïe, on se lamente : *Plus de vin, toute joie a disparu.* Alors la Vierge s'adresse au Vendangeur. Ce qu'elle insinue, ce qu'elle demande, ce n'est rien de moindre que le salut du monde : des aires pleines de froment, des cuves regorgeant de vin nouveau. Et Jésus, se situant d'emblée au même niveau de profondeur, remet à plus tard de donner aux hommes, en son sang répandu, le vin de l'amour et de la joie, l'ivresse de la charité et de la sagesse divine. Il appelle Marie *Femme*, du nom même dont il l'appellera quand il sera pressuré sur la Croix. Il lui fait entendre que l'Heure de la Vendange, fixée éternellement dans les desseins du Père, n'est pas encore venue : « Le vin manque ? Qu'importe à toi et à moi ! Laisse donc ! Cela ne nous concerne pas aujourd'hui. Ni toi ni moi n'y pouvons rien encore. L'Heure de nos noces allant à leur consommation, l'Heure de mon sang répandu, l'Heure du vin que je boirai avec vous nouveau dans le Royaume du Père n'est pas encore venue. »

Mais peut-être me trompé-je, et Marie a-t-elle parlé, mue par l'esprit de prophétie, sans bien entendre ce qu'elle disait. Jésus, à l'aurore de sa vie publique, voyait se dérouler cette fête de Cana et en embrassait toutes les dimensions.

Il comprenait tout. Lui qui savait lire dans les plus humbles réalités, les réalités divines, qui, voyant onduler les blés, espérait la moisson des âmes, qui ne pouvait multiplier les pains sans parler de son Corps distribué en nourriture, ne voyait pas à Cana s'épuiser le vin des noces sans songer au sang qui coulerait de ses plaies, à la vie qu'il donnerait à son Église, par amour, jusqu'à épuisement. Marie ne songeait pas à tout cela, peut-être. Sans doute prononce-t-elle une parole qui est lourde de tout un passé religieux. Elle a l'audace de dire à Jésus : *Ils n'ont plus de vin.* A-t-elle conscience vraiment du poids de ce qu'elle prononce? Qui donc oserait l'affirmer? Il se pourrait que la réponse solennelle dont le Christ l'honora ait révélé soudain à Marie ce qui demeurait implicite encore dans l'insinuation qu'elle faisait, de telle sorte que les noces de Cana, pour elle aussi, pour elle surtout, ont été une Épiphanie. Épiphanie, manifestation de la puissance du Christ, elles le furent ces noces indubitablement, pour les apôtres. *Tel fut, à Cana de Galilée,* dit saint Jean, *le premier des miracles que fit Jésus. Il manifesta sa gloire, et ses disciples crurent en lui.* Sur Jésus baptisé par Jean, et remontant des berges du Jourdain, l'Esprit était descendu comme une colombe; la voix du Père avait retenti, le proclamant Fils bien-aimé; le Baptiste seul avait contemplé cette Épiphanie. A Cana, c'est au bénéfice de tous ses disciples que Jésus manifeste sa gloire. Il nous plaît de penser qu'une grande clarté descendit d'abord dans le cœur de la Vierge et que, peut-être, son Fils lui apparut soudain, comme venu d'En-Haut pour verser dans la coupe des assoiffés du monde, avec une effusion de sang, toute la joie du ciel.

## IV

### Au régime des signes

Jésus et Marie sont en parfaite communion de pensées; ils sont pleinement accordés l'un à l'autre. Pendant de si

longues années, le Seigneur a livré à la Vierge les secrets de l'Écriture, inondé son âme de lumière ! Il est la sagesse incarnée, et dispense seul la sagesse. Seul il connaît le dessein du Père et le révèle aux petits. Précisément, en la vie toujours jaillissante et immuable du Père qui est dans les cieux, en cette vie qui contient comme en sa source consciente et créatrice, et l'existence de l'univers, et l'évolution des choses, et l'histoire de l'humanité, il n'est pas inscrit que Jésus doive se sacrifier aussitôt et devenir aussitôt le sacrement des hommes. En vain, la Vierge insinue-t-elle que le vin manque, que la terre a soif d'un vin nouveau, d'une nouvelle vie, qu'elle a hâte de voir l'intimité qu'elle a avec Jésus se consommer dans l'ivresse de l'amour. En conformité avec le dessein du Père, Jésus dénie provisoirement à Marie la réalité qu'elle demande. Il lui refuse le *signifié*; il va lui en accorder le *signe*.

L'Heure n'est pas venue. L'Événement ne va pas se produire aussitôt. Il faut parer au plus urgent. La confusion des jeunes époux est imminente. Les coupes sont bientôt vides. En présence de cette détresse humaine, et qui n'est pas plus qu'humaine, Marie s'efface devant son Fils; elle peut bien le prier d'y pourvoir car elle a compris profondément la réponse dont le Seigneur l'a honorée et ce qu'il ne faut pas lui demander aujourd'hui. Jésus n'en est pas moins d'une bonté rayonnante. Aussi dit-elle très simplement aux serviteurs du banquet : *Faites tout ce qu'il vous dira.* Elle reprend à son compte la parole même de Pharaon adressant à Joseph les Égyptiens affamés; plus profondément, elle demande à chacun de nous ce à quoi elle-même vient de consentir intérieurement : ne faire à chaque moment que ce que Dieu veut que nous fassions et tout ce que Dieu veut que nous fassions. Voyez les serviteurs : sur l'ordre de Jésus, ils remplissent d'eau six jarres de pierre contenant chacune deux à trois mesures (quatre-vingts à cent vingt litres). Le vin qu'on y puise est excellent, meilleur que celui qu'on avait servi jusque-là, pareil aux choses divines qui semblent amères à qui n'y trempe que les lèvres et qui s'avèrent toujours plus douces avec le temps; tout

l'inverse des biens terrestres, enchanteurs, dans leurs commencements, et qui ne laissent qu'amertume.

Jésus a changé l'eau en vin. Ce n'est qu'un signe, nous dit saint Jean, mais un signe d'une exceptionnelle importance, le signe même de ce que Jésus vient d'écarter comme non conforme, présentement, au dessein immuable du Père. Voulons-nous savoir ce que la Vierge a demandé? Le miracle de Cana nous l'apprend; il en est la manifestaion sensible. Nul exégète, à ma connaissance, ne nous explique mieux que le R. P. Braun ce que signifie le changement de l'eau en vin : c'est l'annonce du passage de la Loi ancienne à la Loi nouvelle. L'eau versée dans des urnes de pierre destinées aux purifications des Juifs, au lavage rituel des pieds, des mains et des plats évoque l'ancienne Loi; et le vin dont Jésus dira qu'il faut se garder de le reverser dans les outres vieillies du judaïsme représente le régime de l'Esprit. L'Alliance ancienne vient se fondre et s'achever dans la nouvelle Alliance, le culte ancien dans l'adoration sous le souffle divin et dans la Vérité.

L'eau, envisagée du moins comme un symbole néfaste, est froide, insipide et triste; elle fait les larmes; elle est le torrent des tribulations, qui emporte et submerge les âmes. Le vin, en revanche, réjouit; le vin réchauffe, le vin enivre; il fait de nos repas des repas de fête. L'eau, c'est la connaissance décevante des créatures et, le vin, la connaissance savoureuse de Dieu. L'eau, ce sont les noces païennes et, le vin, les noces chrétiennes dans la virginité ou le mariage. Mais arrêtons ces oppositions au plus tôt; nous tombons dans l'allégorisme naïf qui fleurit jadis avec exubérance autour des six jarres pleines d'eau et des six jarres pleines de vin, autour des jarres des noces de Cana.

Plutôt d'ailleurs que d'opposer l'eau et le vin, voyons l'eau se transformer et s'achever en vin, comme il advint à Cana, comme fit aussi l'ancienne Alliance dans la nouvelle. Car Jésus-Christ n'est pas seulement venu avec l'eau comme Jean-Baptiste. Il est venu avec l'eau et le vin, avec l'eau et le sang. L'eau n'aurait aucun pouvoir de purifier si elle ne le puisait dans le sang, si elle n'était sortie avec

le sang de la plaie du côté. L'eau purifie; l'eau remet à neuf; l'eau régénère. Mais le sang fait beaucoup plus. Car il est versé par l'être vivant; il vient de ses veines et de son cœur; il est la vie donnée par amour. C'est bien le vin nouveau, les effusions de la vie divine, qu'a demandé Marie aux noces de Cana. Le changement de l'eau en vin en est le signe indubitable.

## V

### Contemplation apostolique

Aux noces de Cana, Marie se voit refuser provisoirement l'accomplissement du salut, la pleine réalité dont elle avait soif. A l'aurore de la vie publique du Christ, de tout cœur, elle consent à ce retard, à ces trois années où retentira l'Évangile, où prévaudront les deux grands signes annonciateurs du Royaume : celui de la prédication et celui des miracles, trois années qu'avaient préfigurées les trois inoubliables jours où l'Enfant s'était perdu au temple, trois années de séparation dont l'avenir donnera une plus amère réplique en trois jours d'inconcevable solitude. Cana est pour la Vierge la personnelle acceptation du dessein du Père. Marie attendra l'Heure en silence, dans un silence que ne brisera pas la parole prononcée par elle à Cana et sans cesse reprise dans la solitude de Nazareth : *Ils n'ont plus de vin.* Tandis que le Christ et ses apôtres prêchent sur les routes de Galilée, la Vierge fait retentir au nom des multitudes une incessante imploration : « Ils n'ont plus d'amour. » Sa présence à Cana conditionne l'envoi du Christ et des apôtres au peuple juif, comme sa présence au Cénacle conditionnera l'envoi des apôtres aux nations. Il faut que la prière de Marie se répète, trouve un écho prolongé dans l'âme des contemplatives; car le vin nouveau manque toujours.

J.-A. Robilliard, O. P.

## Bibliographie

Aucune des études que nous citons n'est dépourvue d'intérêt. C'est sans préjudice de leur valeur et conscient de notre propre fragilité que nous proposons une interprétation nouvelle du mystère des noces de Cana.

Chanoine Cadoux : *Les noces de Cana*, dans *La Vie Spirituelle*, n. 343 (août-septembre 1949), pp. 155-162.

O. Cullmann : *Les sacrements dans l'Évangile johannique*. Paris, Presses Universitaires, 1951.

F. Quiévreux : *La maternité spirituelle de la Mère de Jésus dans saint Jean*, dans *La Vie Spirituelle*, Suppl., n. 20 (février 1952), pp. 101-134.

Ch. Journet : *Les sept paroles du Christ en Croix*. Paris, Éd. du Seuil, 1952, pp. 63-69.

A.-M. Brunet : *Les noces de Cana*. Études et recherches, Ottawa, cah. VIII (1952), pp. 9-22.

F.-M. Braun : *La Mère des fidèles. Essai de théologie johannique*. Tournai, Paris, Casterman, 1953.

R. Schnackenburg. *Das erste Wunder Jesu* (*Joh. 2, 1-11*). Freiburg im Br., Herder, 1951.

# DIEU NOUS AIME

« *Nos credidimus caritati.* »

Pour décrire l'illumination de la grâce, l'ordre et la paix qu'elle apporte dans l'âme, saint Jean de la Croix emploie une comparaison étrange : « Le peigne, dit-il, doit commencer son œuvre au sommet de la tête, pour que la chevelure soit en ordre. Ainsi, toutes nos actions doivent procéder du plus pur de l'Amour divin, si nous voulons qu'il n'y ait plus dans l'âme ni souillures ni ténèbres[1]. »

La comparaison lui a été fournie sans doute par les souvenirs de sa vie d'infirmier à l'hôpital de Medina del Campo. Plus d'une fois, il a dû rendre ce modeste service à des vieillards ou à des infirmes. Son expérience spirituelle y retrouve maintenant une image merveilleuse de ce qui se passe au plus intime de l'âme. Pour l'esprit troublé par le doute, angoissé par la tentation, tiraillé par ses convoitises, égaré dans l'obscurité, perdu dans ses propres calculs, inutile de rechercher l'ordre et la paix à partir d'une analyse détaillée de ses difficultés, inutile de chercher à dénouer un à un les nœuds emmêlés de ses actions. A ce niveau, on se perd dans le multiple. Il faut remonter plus haut,

1. Saint Jean de la Croix, *Avis, sentences, maximes*, n° 223, et Dom Chevalier, *Les mots d'ordre de saint Jean de la Croix*, p. 42.

il faut s'élever à la source de toute la vie spirituelle. Il faut repartir du plus haut de l'amour. Il faut renouveler le sens de Dieu. Il faut dépasser ces complications où l'âme se perd, il faut se situer de nouveau en ce point central où elle consent à la grâce et d'où découlent toute lumière et toute force pour elle.

Quel que soit l'état de l'âme, il ne s'agit pas de se placer au plan de ses difficultés, pour les résoudre une à une, au risque de s'y perdre avec elle. Il s'agit de l'amener sur un plan supérieur, où elle découvre leur sens, dans un ordre nouveau. Il ne s'agit pas de courir avec elle dans le dédale de ces choses où elle se perd, mais de monter assez haut pour en découvrir le dessin et peut-être l'issue. D'un mot, il faut chercher ce point secret où elle rencontre Dieu et où Dieu lui donne sa paix.

Quel est donc ce point d'où jaillit la lumière, ce sommet d'où découle la grâce? Cette clef de voûte où tout s'appuie? Ce centre à partir duquel tout s'ordonne et retrouve sa place? Cet axe de la vie spirituelle autour duquel elle trouve d'un coup son orientation, son ordre et son mouvement?

C'est le lien d'une âme avec Dieu. De là découlent toute naissance et toute renaissance; de là tout ordre, toute vie et toute joie.

Et sans doute ce lien est ce qu'il y a de plus intime et de plus caché, de plus personnel aussi. Il y a un certain ton de nos rapports avec Dieu qui commande tout le reste et qui échappe à toute définition. Déjà, dans nos rapports humains, nous savons bien comme il se glisse des nuances infiniment subtiles. Sans doute, on peut établir des catégories, opérer un classement; on peut parler de rapports commerciaux et de rapports familiaux, de relations officielles et de relations amicales, mais dans chacune de ces catégories, que de subdivisions! D'une famille à l'autre, quelles différences dans l'intimité, dans l'affection, dans l'expression! D'une amitié à l'autre, quels contrastes dans les échanges, dans le ton, dans la profondeur! Pour finir, c'est vrai, chacune a sa nuance propre, et c'est ce qui en

fait la richesse humaine et la valeur irremplaçable. Les rapports vraiment humains échappent à la définition et forment le monde des réalités personnelles, où chacun devient lui-même, en entrant en contact avec l'autre.

Combien plus nos rapports avec Dieu ! Chaque âme entre avec son Créateur en un rapport ineffable. Chacun traite avec lui à sa manière, qui n'est celle d'aucun autre, et c'est pour cela qu'il est né. L'affection, le respect, l'amour, le sens filial et le don de l'épouse, tout cela entre dans le lien de grâce, mais ne suffit pas à le définir. Celui-ci échappe à toute expression. Il dépasse toute analogie. Il se diversifie à l'infini. La vocation commune de toutes les personnes est de faire retour à Dieu dans l'amour, et le dernier mot où toute âme s'exprime est de dire : « Mon Dieu, je vous aime ! » Mais chacun y met son accent, unique et irremplaçable, qui l'accorde à tous les autres dans le concert universel et qui le fait lui-même enfin pour toujours, dans le don total de son être et non pas d'un autre.

Cependant, s'il est vrai de dire que ce point où l'âme entre en contact avec Dieu est le centre le plus personnel où elle se trouve le plus seule et le plus elle-même et d'où toute vie découle pour elle, il est vrai de dire aussi que c'est ici le centre où elle entre en communication avec tous et où elle baigne dans la vie qui leur est commune. Car c'est ici avant tout que nous sommes chrétiens. C'est là d'abord que nous nous rencontrons dans le Christ. C'est le centre du mystère. C'est en le rejoignant, chacun à notre manière, dans cette démarche unique et personnelle qui le relie à son Père, que nous entrons ensemble dans une vie nouvelle. Le style de nos rapports avec Dieu a changé. Ce sont des rapports chrétiens, c'est une intimité dans le Christ. Nous participons, nous aussi, à cette intimité unique et ineffable, qui est l'intimité même des Personnes divines et le don même du Fils à son Père. En lui seulement nous avons accès auprès de Dieu. *Tout esprit qui ne proclame pas Jésus n'est pas de Dieu*[2].

2. 1 Jn, 4, 3.

C'est pourquoi, si nous pouvons difficilement parler avec des mots humains de ce qui est propre à chacun et par là même ineffable, il nous est donné de parler ensemble de l'intimité chrétienne avec Dieu, du sens chrétien de Dieu. Car si nous vivons dans le Christ, cela nous est commun.

Rien n'est plus important, pour nous, que d'approfondir sans cesse cette Lumière que le Christ nous a donnée sur Dieu et cette intimité que nous avons en lui avec le Père. Qui que nous soyons, nous avons toujours infiniment à découvrir en Dieu, nous avons toujours à renouveler et véritablement à transformer nos rapports avec lui, de clarté en clarté. Quel que soit notre état, quelle que soit notre misère, quel que soit notre péché, c'est de là seulement que peut venir pour nous la Lumière.

Sachons bien seulement que ce n'est pas une recherche humaine. Ce n'est pas par un simple effort de réflexion que nous pourrons approcher de Dieu. Nous ne pouvons, de nous-mêmes, nous tourner vers lui; il faut que ce soit lui qui se penche vers nous. Nous ne pouvons rien découvrir de Dieu que si c'est lui-même, par grâce, qui nous donne de le connaître mieux. Le point de départ n'est pas une réflexion, mais un appel : *Illumina faciem tuam super servum tuum, Domine*[3]. *Éclairez votre visage devant votre enfant qui vous cherche, ô mon Dieu!*

Il faut une grâce pour entendre les mots qui parlent de Dieu et leur donner un sens. On ne peut parler de Dieu qu'à celui qui, déjà, entend Dieu. Les paroles qui viennent du dehors ne trouvent écho dans l'âme que lorsque le Maître intérieur les redit au dedans. Alors elles se répercutent à l'infini : *Qui novit Deum audit nos; qui non est ex Deo non audit nos*[4]. *Celui qui connaît Dieu nous écoute; celui qui n'est pas de Dieu ne nous comprend pas.*

3. Ps. 118, v. 135.
4. 1 Jn, 4, 16.

## I

## Dieu est Charité

L'incroyant rejette Dieu. Il ne reconnaît pas Dieu comme Principe de ce monde où nous vivons, parce que ce monde est trop laid. Il n'admet pas Dieu comme l'auteur d'un monde à venir, parce que ce serait trop beau. Au fond, il ne peut croire à l'Amour de Dieu.

Il ne peut croire qu'un Dieu d'Amour soit l'auteur de ce monde, à cause des misères qu'on y rencontre. Il ne peut croire non plus à la puissance de l'Amour pour susciter un monde nouveau. Il lui faut un Dieu qui l'aime à la mesure de l'homme, un Dieu qui tolère le mal et qui répande le bien, selon la convenance de l'homme. Ce qu'il rejette exactement, c'est la transcendance de l'Amour divin. Il n'admet pas d'être aimé par un amour qui le dépasse. Ayant méconnu son Amour, il ignore Dieu même.

Il lui faudrait un Dieu qui l'aime et le rende heureux à sa mesure humaine, ni trop ni trop peu. Il ne peut admettre ces excès divins. Un Amour qui permet un tel mal et en tire un tel bien le déconcerte et l'éblouit. Il ne peut reconnaître un Amour divin : il n'admet pas son mystère. Il n'admet pas que l'Amour de Dieu et le Dieu d'Amour le dépassent. Il lui faut un Dieu à sa taille. Il faut que Dieu entre dans ses vues ou disparaisse. Sur ce plan il ne peut trouver Dieu. Comme il ne le trouve pas, il le nie.

### *Dieu est Amour transcendant.*

*Nous*, écrit saint Jean, *nous avons cru à l'Amour. Nos credidimus caritati*[5]. C'est le dernier mot et le résumé de tout le message de Jésus au monde : *Le Père lui-même vous*

5. 1 Jn, 4, 1.

*aime. Ipse enim Pater amat vos*[6]. Nous avons cru à sa Parole. Nous croyons que Dieu nous aime. Ce n'est pas assez dire : nous croyons que Dieu est la Bonté même et l'Amour même. *Deus Caritas est*[7]. *Notre Dieu est Amour.* Croire en Dieu, c'est croire à l'amour.

Il ne faudrait pas penser que ce soit là, pour le chrétien, une formule facile, une sorte de berceuse sentimentale. Avant que d'en arriver là, nous avons été étreints, nous aussi, par la misère de ce monde, nous avons entendu les cris des innocents, nous avons été broyés dans notre cœur et dans notre chair par la mort des êtres les plus chers, nous avons connu des souffrances pires que la mort charnelle, nous avons vu des choses atroces qu'on ne peut pas dire, nous avons pleuré sur la misère, et l'ignorance, et la servitude de tant de pauvres que nous aimions, nous avons eu notre part de la haine, de la persécution et de la guerre. Avant que d'en arriver là, nous avons poussé les cris amers de Job dans sa détresse, nous nous sommes posé toutes les questions que la souffrance arrache à l'homme malheureux : « Pourquoi, mon Dieu, pourquoi ? Pourquoi tant de souffrances et tant de misères, tant de haines et tant d'injustices ? Est-ce ainsi vraiment que vous nous aimez ? »

Et voici, pour nous répondre, le grand silence de la nuit, dans lequel le monde continue et vit : ce grand silence dans lequel la mère veille sur son petit et la Sœur infirmière se lève pour apaiser le malade qui crie, ce grand silence dans lequel se transmet la vie et dans lequel aussi les moines veillent et prient.

Qui es-tu, pour discuter avec Celui qui conduit tout ? Il y a assez d'amour qui s'écoule dans le monde pour savoir qu'il y a quelque part une source d'amour. Mais la source est plus haute que le ruisseau : Dieu nous dépasse à l'infini. Le mystère du Dieu vivant ne s'exprime pas par je ne sais quel signe algébrique, ni même simplement par une formule métaphysique. Ce mystère de Dieu, c'est sa

6. Jn, 16, 27.
7. 1 Jn, 2, 1.

vie même et sa présence et son action. Tout cela nous enveloppe et nous dépasse étrangement. L'homme en face de Dieu : il n'est pas étonnant qu'il le trouve d'abord déconcertant. Le génie déjà nous étonne, un grand chef nous déroute; combien plus Celui qui nous dépasse à l'infini ! Ou il faut nier Dieu d'avance, ou il faut nous attendre à ce qu'il nous étonne. Et s'il nous aime, ce ne peut être en homme, mais en Dieu, et d'un Amour qui nous dépasse à l'infini et qui, d'abord, nous éblouit. La première démarche de l'homme qui s'approche de Dieu, c'est de reconnaître sa transcendance et d'adorer son mystère; autrement, il ne sait même pas à qui il a affaire.

Mais quand l'homme s'abaisse, c'est Dieu qui le relève. Quand nous avons reconnu la transcendance de Dieu et son mystère, le mystère de Dieu nous éclaire. Quand nous sommes entrés dans cette obscurité, voici venir une étrange lumière, qui nous éclaire lentement, et du dehors et du dedans. Voici que tout reprend sa place et que nous découvrons les contours du monde. Quand nous avons admis le mystère de Dieu, nous rencontrons Jésus et, devant sa Croix, nous découvrons que ce mystère est un mystère d'amour.

L'Amour de Dieu auquel nous avons cru nous apparaît comme la lumière secrète qui illumine tout le reste. Sans cette foi, tout reste obscur; par elle, tout s'éclaire. Sans elle, tout le dessein de Dieu apparaît invraisemblable et fou; par elle, nous en goûtons sans cesse l'admirable Sagesse. C'est dans la lumière de l'Amour de Dieu pour nous que nous saisissons le sens profond de l'Incarnation, car *Dieu a tant aimé le monde qu'il lui a donné son Fils unique*[8]. Cette lumière éclaire encore le Calvaire et la Croix, car il nous a aimés jusque-là, et *il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime*[9]. Cette lumière nous fait comprendre, admettre, goûter le don même de l'Eucharistie, car *il nous a aimés jusqu'à la fin*[10],

8. Jn, 3, 16.
9. Jn, 15, 13.
10. Jn, 13, 1.

jusqu'à la fin de sa vie et jusqu'à la fin du monde. Cette lumière éclaire, dans son ensemble et dans ses détails, toute l'action de Dieu sur le monde et sur l'Église et sur nous-mêmes. Elle est au centre de la foi. A travers tous les articles du *Credo* et tous les dogmes de l'Église, nous adhérons à ce qui fait leur unité dans la vérité, et qui est de croire que Dieu nous a aimés. A travers tout ce que l'Église enseigne, nous rencontrons un seul Dieu, qui est le Dieu d'Amour.

C'est cela qui éclaire le monde et le rend acceptable. C'est pour cela que j'y entre, non seulement dans la résignation, mais dans la joie. Je sais maintenant que, si la misère est grande, la miséricorde est plus grande encore; je sais que, si le péché abonde, la rédemption surabonde; je sais que, si la mort est affreuse, l'amour est plus fort que la mort. Je sais, dans la lumière de la Croix, que, si la souffrance nous reste, elle est maintenant pour nous un passage vers la joie et une Pâque nouvelle.

Sans doute, si ma foi en l'Amour de Dieu éclaire lentement le sens de l'épreuve, elle ne m'empêche pas d'être étreint par elle et parfois accablé. La tentation revient de douter et de craindre. Il faut sans cesse que ma foi s'affirme et qu'elle s'élève à la hauteur des événements. Dieu permet que leurs flots menaçants se succèdent. Chaque vague paraît sur le point de tout engloutir. Mais celui qui croit marche sur ces flots, et leur montée le soulève; il ne s'appuie pas sur la terre et sur les mouvements de l'histoire humaine, mais il s'appuie sur la force de Dieu qui nous aime, et cela suffit pour assurer ses pas. Je suis assailli, mais non pas submergé.

Deux mots suffisent à rassurer mon âme : ceux qui se trouvent au premier article du *Credo* : *Credo in Deum Patrem omnipotentem*. Père tout-puissant. S'il était puissant seulement et non Père, je craindrais que cette puissance ne m'accable. S'il était Père seulement, par impossible, sans être tout-puissant, je ne douterais pas de son Amour, mais je craindrais qu'il ne puisse réaliser les desseins de sa bonté. Mais il est Père, je le sais, et tout-puissant, sa bonté pater-

nelle est au principe de tout et conduit tout à son terme. Cela suffit. Et quand je dis que rien n'échappe à sa puissance, je sais tout ensemble que rien n'échappe à sa paternité.

## *Dieu est Amour personnel.*

Cette Révélation est tournée vers moi, cette bonne nouvelle m'est adressée. Il ne me suffit pas de croire que Dieu est Amour en lui-même, dans l'intimité de sa vie trinitaire. Il me faut croire à l'Amour de Dieu pour nous, pour moi. C'est le Christ qui me l'assure, c'est le dernier mot de son message : *Ipse enim Pater amat vos*[11]. Le Père lui-même vous aime et il agit par amour. Son dessein sur ma vie, sur ma vie telle qu'elle est aujourd'hui, est un dessein d'amour.

Mystère de foi. Non, nous ne savons pas combien Dieu nous aime. Nous ne nous en doutons pas. Si nous le découvrions un instant, nous serions éblouis. Parfois, nous faisons effort pour aimer Dieu vraiment. Ce n'est là qu'un second mouvement. Peut-être nous avons oublié que le point de départ, qui oriente tout, qui illumine tout, qui facilite tout, c'est de nous ouvrir à son Amour pour nous. C'est de croire à l'Amour. Mais peut-être avons-nous plus de mal à nous croire aimés qu'à aimer ?

D'où viennent cette erreur et cette difficulté ?

D'une illusion fondamentale, qu'il nous faut dénoncer ici. Nous jugeons instinctivement des actes de Dieu à la mesure de l'homme. C'est pourquoi nous estimons instinctivement que Dieu nous aime à la mesure de ce que nous valons. Si nous étions Jeanne au bûcher, Thérèse de l'Enfant-Jésus sur son lit de mort, alors nous croirions facilement que Dieu nous aime. Si nous étions toujours généreux, délicats, fervents, fidèles, alors Dieu nous aimerait. Hélas !

11. Jn, 16, 27.

Nous sommes ce que nous sommes. Même si devant les hommes nous maintenons une façade de vertus sans fissures, devant Dieu nous savons notre misère et cette duplicité latente qui la rend repoussante. Tels que nous sommes en vérité, qui saurait nous aimer ?

Dieu seul peut-être ! Mais lui, certainement. C'est notre orgueil qui nous empêche de croire en son Amour. Nous voulons être aimés pour ce que nous valons. Et c'est pourquoi nous ne pouvons savoir comme il nous a aimés. Nous pensons qu'il nous aime à la mesure de ce que nous nous aimons ! mais il nous aime bien plus que nous ne nous aimons nous-mêmes. Nous croyons qu'il nous aime parce que nous l'aimons, et à la mesure de ce que nous lui donnons. Mais il nous aime d'abord parce qu'il est bon, et à la mesure de ce qu'il nous donne.

*In hoc apparuit caritas Dei in nobis... non quasi nos dilexerimus Deum, sed quoniam ipse prior dilexit nos*[12]... *En cela*, dit saint Jean, *s'est manifestée la charité de Dieu pour nous : non pas que nous ayons aimé Dieu, mais en ceci que lui nous a aimés le premier.* C'est cela qui est proprement divin.

L'Amour de Dieu pour nous est un mystère, en cela précisément qu'il découle de l'insondable générosité de Dieu, des richesses infinies de son Être. C'est en cela qu'il dépasse tout ce que nous pouvons expérimenter dans le monde. C'est en cela qu'il est divin, parce qu'il est pure générosité. Dieu nous aime parce qu'il est bon, ou parce qu'il est Charité, ou enfin parce qu'il est Dieu : « οτι Θεος αγαπη εστι ». Il n'y a rien au delà de cette initiative première dont nous parle saint Jean, et qui vient de ce que Dieu est Amour.

Ainsi le bien qui est en nous n'est pas la raison pour laquelle il nous aime. C'est son Amour pour nous qui est la raison des biens qu'il nous donne. Alors que nous aimons humainement en raison du bien que nous trouvons dans les choses, Dieu nous aime divinement, communiquant à notre indigence l'abondance de ses biens : *Amor Dei est*

12. 1 Jn, 4, 10.

*infundens et creans bonitatem in rebus*[13]. *L'Amour de Dieu répand le bien et crée la bonté dans les choses.* C'est pourquoi, par rapport à tout ce que nous avons et à tout ce que nous sommes, cet amour est absolument premier. Alors que nous n'avions rien et que nous n'étions encore rien dans le monde, Dieu nous a aimés éternellement, et c'est son Amour qui nous a tout donné. *Prior dilexit. Caritate perpetua dilexit nos et attraxit nos ad Cor suum miserans*[14]. C'est son privilège. Il nous a aimés le premier, simplement parce qu'il est bon. Et de sa bonté nous avons tout reçu.

Saint Paul ajoute un seul mot qui nous révèle une dimension nouvelle de cette charité divine : *cum adhuc peccatores essemus*[15]. *Il nous a aimés pécheurs.* L'Amour divin n'est pas seulement un amour créateur : c'est un amour rédempteur. Il ne se répand pas seulement sur le vide de notre néant originel, il descend vers l'abîme de notre péché. Il fallait ce mot pour que nous puissions entrevoir jusqu'où va la charité de Dieu, pour que nous puissions être pleinement rassurés : *Mes petits enfants, je vous écris ces choses afin que vous ne péchiez plus. Mais si quelqu'un vient à pécher nous avons un intercesseur auprès du Père, Jésus-Christ, le Juste*[16]. C'est ainsi que nous avons connu ce trop grand Amour dont il nous a aimés, parce qu'il a donné sa vie pour nous sauver : *En ceci est apparu l'Amour de Dieu pour nous : il a envoyé son Fils unique dans le monde, afin que nous vivions par lui*[17].

Ainsi l'Amour de Dieu se répand sur nous lors même que nous sommes pécheurs. Sa bonté nous aime au delà de tout ce que nous sommes, sa miséricorde nous poursuit au centre de notre misère pour nous combler de ses biens. Il voit d'avance, il aime d'avance le bien qu'il veut nous faire et la grâce qu'il veut nous rendre. Et cet Amour est un appel

13. Saint Thomas, *Ia Pars*, q. 20, a 10 c.
14. Office du Sacré-Cœur.
15. Rom., 5, 8.
16. 1 Jn, 2, 1.
17. 1 Jn, 4, 9.

à notre repentir, à notre confiance, à notre foi. « Tu as péché, nous dit saint Bernard. Fuis donc ! Fuis en Dieu. *Peccasti. Fuge ! Fuge in Deum.* »

Ce qui fait obstacle à l'Amour de Dieu sur nous, ce n'est pas notre néant, mais notre suffisance. Ce n'est pas notre misère, mais notre orgueil. Ce n'est pas seulement notre péché, mais notre refus. Son Amour ne nous rejetterait que si nous nous identifiions tellement avec notre péché que nous ne puissions plus le reconnaître en nous et le dépasser par le repentir, et si nous faisions tellement corps avec notre refus orgueilleux qu'au delà du péché il ne puisse trouver le pécheur, auquel s'adresse son pardon. Et sa colère ne serait encore que la forme dernière de son Amour méprisé. Mais quelle que soit notre misère, s'il nous reste assez d'humilité pour la reconnaître et assez de confiance pour la tourner vers sa miséricorde, nous ne trouverons plus un Juge, mais un Père qui nous recueille en ses bras.

Car *celui qui se dit sans péché, celui-là est un menteur et se trompe lui-même*[18]. Mais celui qui reconnaît son péché, il trouve Dieu même pour défenseur, *car Dieu est plus grand que notre conscience et il connaît tout*[19]. Celui qui se justifie, Dieu le condamne. Mais celui qui se reconnaît pécheur, Dieu le justifie.

Cet Amour de Dieu pour nous nous dépasse toujours à l'infini. Nous n'avons jamais fini de le découvrir. Si nous le connaissions parfaitement, nous verrions Dieu lui-même. Nous ne le connaîtrons pleinement qu'au ciel, et ce sera notre bonheur.

Mais sur la terre, il peut nous être donné déjà de saisir un peu de ce qu'est l'Amour du Père, à travers des analogies merveilleuses. Dieu même a disposé le monde pour que nous y trouvions des témoignages de sa Bonté.

Le premier reflet de la bonté paternelle de Dieu qui se penche sur nous à notre entrée dans le monde, c'est l'amour de nos parents. Amour merveilleux, gratuit et premier, ils

18. 1 Jn, 1, 8.
19. 1 Jn, 3, 20.

nous ont aimés avant que nous ayons rien fait pour eux. Amour généreux, qui nous a tout donné et qui fut pour nous source même de vie. Amour persévérant, qui ne nous lâche pas à travers toutes les peines et les misères de la vie. Par notre situation humaine, par notre naissance, nous savons que nous dépendons d'un amour premier dont la générosité est à l'origine même de la vie.

C'est cela même que nous trouvons en Dieu à l'infini. Car lorsqu'il nous est dit qu'il est miséricordieux, cela signifie qu'il a un cœur pour nous aimer tout petits, et veut dire exactement qu'il a pour nous comme des entrailles maternelles[20].

Si l'expérience de l'amour que nous avons reçu inaugure providentiellement la connaissance de Dieu, notre Père, l'expérience de l'amour que nous donnons la renouvelle incessamment.

Deux jeunes époux se penchent sur un berceau. Pour la première fois, ils regardent ensemble leur tout petit enfant. Au tressaillement de leur être, ils ont senti monter en eux les flots d'un amour nouveau. Voilà qu'ils ont rejoint mystérieusement Celui de qui jaillit toute paternité; et quand ils se relèvent, ils se disent : « Aujourd'hui, nous avons compris de quel Amour Dieu nous a aimés. »

Mais il n'y a pas que ceux qui donnent la vie du corps qui connaissent les joies de la paternité. Nous tous qui avons aimé un jour le petit enfant délaissé, le pauvre et l'abandonné; nous tous qui avons aimé les autres d'un amour généreux, gratuit, désintéressé; nous tous qui rêvons de leur donner la vie même de Dieu, voici que nous connaissons un bonheur nouveau. Nous sommes entrés par la porte étroite dans le monde de la charité. Nous savons un peu de ce qui se passe en Dieu pour y avoir participé : *Celui qui n'aime pas ne connaît pas Dieu. Mais celui qui aime est né de Dieu, et il connaît Dieu. Qui non diligit non novit Deum. Omnis qui diligit ex Deo natum est et cognoscit Deum*[21].

20. Cf. Guillet, *Thèmes bibliques*, p. 47.
21. 1 Jn, 4, 7-8.

Il faut avoir aimé les pauvres vraiment pour savoir de quel Amour Dieu nous a aimés le premier.

## II

## Croire a l'Amour

Le don de Dieu est gratuit. Il nous prévient de son Amour. Mais il attend notre réponse. La réponse de l'homme est de faire confiance à l'Amour de Dieu. La plus grande déception de celui qui aime vraiment est qu'on ne croie pas au désintéressement et à la générosité de son amour.

Il faut souligner ce mot *croire*. Ce n'est pas rien. Notre foi est une foi militante. Elle s'affirme dans les événements les plus déconcertants. Elle progresse dans l'obscurité. Elle triomphe du doute. Elle lutte contre les négations du monde.

Il faudra peut-être s'apercevoir un jour que toute notre vie n'a été, sous le regard de Dieu, qu'une épreuve de notre foi en son Amour.

Il nous est facile de croire au Dieu d'Amour quand tout nous est favorable.

Cette enfant qui grandit, heureuse, cette petite fille aimée et choyée, une belle maison la protège, et la double affection de ses parents. Elle a un grand jardin, et c'est, aujourd'hui, le printemps. Le soleil l'environne. Toutes les fleurs se tournent vers elle. Tout le monde l'aime; elle est pure et belle. Elle s'avance dans la joie. Elle n'a pas de mal à croire que Dieu l'aime, car tout lui montre sa bonté. Le monde est bon pour elle et les gens. Le bon Dieu appartient à son univers, et il lui semble qu'elle va le rencontrer.

Mais voici que les années ont passé. Le printemps est fini depuis longtemps. Elle n'est plus une petite fille, et elle a quitté la maison paternelle. Celui qu'elle a épousé l'a trahie tant de fois qu'elle a dû s'en séparer. Elle l'a aimé, et n'en a pas été aimée. Pourquoi ? Ses parents ne voulaient

pas cette union et ne la lui ont point pardonnée. Ils l'ont abandonnée. L'enfant qu'elle a eu est mort auprès d'elle. Maintenant, c'est l'hiver, et il lui faut travailler. Elle est triste et seule, elle a froid, dans un monde qui l'a rejetée. La misère et le mal rôdent auprès d'elle, et le désespoir l'a visitée. Comment croire encore que Dieu l'aime? Comment croire que ce monde mauvais est l'œuvre d'un Dieu d'Amour? Comment croire que cette vie mauvaise est dirigée par la main d'un Père?

Cependant, c'est l'heure de la foi.

Quand tout va bien et que tout nous sourit, quand nous sommes bons et heureux, et que tout nous réussit, alors il nous est facile de croire à l'Amour de Dieu. Mais quand tout se tourne contre nous, quand tout nous manque, et que nous sommes pauvres et malheureux, c'est alors que la foi devient difficile. C'est quand elle devient coûteuse qu'elle grandit. Et ce n'est qu'en luttant qu'elle triomphe. Il faut le voir clairement, Dieu permet cet abandon, Dieu poursuit l'épreuve jusqu'au bout, afin que s'affirme le triomphe de la foi. A travers les événements, un terrible dialogue est alors engagé : « Et si cela te manque, et cela encore, et cette chose entre toutes que tu n'aurais pas voulu donner, ton Isaac, ton fils, ton unique et l'héritier de la promesse? — Mais oui, Seigneur, car au delà de vos dons et des marques de votre Amour, c'est en vous que nous croyons. » *Et s'il me tuait*, dit Job, *je croirais encore en son Amour pour moi!*

Peut-être, il pourra se faire un jour que, dans l'obscurité où l'âme s'avance, et dans le délaissement où elle se trouve, ces paroles de foi : « Dieu nous aime », semblent n'avoir plus de sens pour elle. Mais elle se répète ces mots, comme une leçon qu'un enfant redit sans bien en comprendre le sens : « Mon Dieu, je crois en votre Amour pour moi. » Et sans le savoir, soutenue par sa foi, elle avance dans les ténèbres à la rencontre de la Lumière.

Car, un jour, il faudra bien s'apercevoir que c'était vrai, et qu'elle avait raison; que Dieu l'aimait, bien plus qu'elle ne le pensait. Un jour, voici que la lumière va poindre à

l'autre extrémité de la vie, du côté de l'éternel. Un jour, il faudra tout comprendre dans la lumière qui vient de Dieu, et s'apercevoir enfin qu'à travers le déchirement de tout ce qui la protégeait, de tout ce qu'elle aimait, de tout ce qu'elle possédait, c'était lui-même qui la cherchait pour se donner à elle.

Car il y a un temps pour reconnaître l'Amour que Dieu nous porte, à travers les dons qu'il nous fait, et un temps pour le connaître, lui, au delà de tout ce qu'il donne. Car aucun de ces dons n'égale son Amour. Ils nous le révèlent, mais ils nous le cachent. Ils nous conduisent vers lui, mais à condition de les dépasser.

Dieu nous invite à ce dépassement. C'est pourquoi un moment vient où Dieu semble retirer ses dons, mais ce dépouillement et ce vide nous ouvrent au seul bien qui soit digne de lui et puisse enfin nous combler, et qui est le don qu'il se prépare à faire de lui. Pour l'âme qui ne comprend pas et qui s'attache à ce qui lui est arraché, c'est la souffrance et l'obscurité de la nuit. C'est l'heure de la foi. Au delà de toute apparence, c'est le moment de croire a l'Amour. Plus que jamais, Dieu nous aime à cette heure-là.

Mais au delà de cette clarté du temps, au delà de cette nuit, il y a la lumière d'éternité. Il nous faudra reconnaître ici Dieu même qui nous cherchait dès le premier instant. Il nous cherchait par ses dons en nous comblant dès notre enfance. Il nous cherchait encore en nous dépouillant de ses dons pour nous attirer à lui. Il ne nous trouve enfin qu'en se donnant lui-même totalement.

Oui, c'est bien vrai, son Amour atteint d'une extrémité à l'autre — dans le monde et dans notre vie. Il suffit de s'y livrer pour qu'il nous attire à lui.

## *Les signes que Dieu nous donne.*

Il ne faut pas se retourner en arrière pour réclamer sans cesse des marques sensibles de l'Amour de Dieu pour nous. Loin de nous le doute qui exige des prodiges pour se ras-

surer. Et cette gourmandise insatiable, cette curiosité déplacée qui veut sans cesse du nouveau pour accepter l'éternel.

Il ne faut pas tenter Dieu et lui demander sans cesse de se manifester. Il ne faut pas regretter les oignons d'Égypte. Il ne faut pas exiger les cailles qui nous tombent du ciel. Il ne faut pas demander que ces pierres se changent en pains. Il faut savoir se contenter, pour avancer dans le désert, de cette manne cachée qui tombe à notre porte chaque matin, et qui est de faire la volonté du Père. Elle suffira à nous soutenir pour la marche de cette journée; car l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute chose qui vient de Dieu. Il ne faut pas réclamer sans cesse des signes de l'Amour divin, mais vivre dans la foi. Mais pour celui qui fait la volonté de Dieu, tout devient signe de sa bonté. Et le rayonnement de cette foi éclaire toute l'histoire du monde et la nôtre.

Voici que nous découvrons le secret ressort qui meut tout. La bonté de Dieu pour nous est à l'œuvre depuis le commencement. Cette pure lumière se réfracte au prisme de l'histoire pour prendre toutes les couleurs de l'événement.

L'histoire du monde s'ordonne pour devenir une histoire sainte. Elle devient dans cette lumière une manifestation progressive de l'Amour de Dieu pour son peuple et pour le monde : une épiphanie de l'Amour miséricordieux. C'est ainsi qu'il faut la lire pour la saisir dans le sens où l'Esprit la dirige. Elle est scandée d'âge en âge par le refrain du psaume 137 : *C'est lui qui crée et qui gouverne, car éternel est son Amour. C'est lui qui relève et pardonne, car éternel est son Amour. C'est lui qui éprouve et qui couronne, car éternel est son Amour.*

Cette vision de l'histoire, où transparaît le don de Dieu à son peuple, illumine le visage de l'Église. Il faut comprendre ainsi sa vie, sa structure et son destin. Elle est le signe permanent de la présence aimante de Dieu à l'humanité dans le Christ; et à travers ses misères d'une charité en marche qui ne l'abandonne jamais. C'est ainsi qu'il faut voir et recevoir les sacrements. Ce sont des signes que Dieu

nous faits pour nous montrer à chaque pas les richesses inépuisables de son Amour : Amour qui donne la vie, Amour qui pardonne et qui guérit, Amour qui unit et qui bénit, Amour qui se donne lui-même. Pour qui sait voir et comprendre, ils nous montrent ce qu'ils donnent, mais plus encore Celui qui donne et qui nous aime.

Et les souffrances mêmes de son Église, sa misère au milieu des peuples, c'est Dieu qui l'éprouve pour voir, à travers tout, jusqu'où va sa confiance en son Amour. L'histoire entière est en marche pour assurer la solidité de sa foi, mais sa confiance totale en Celui qui la dirige assure déjà le triomphe qu'elle attend : *Haec est victoria quae vincit mundum, fides nostra*[22].

Il en va ainsi pour chacune de nos histoires particulières. Nous aussi, nous pourrions chanter le psaume alterné de nos souffrances et de nos joies. Mais après chaque verset de la vie, il faut reprendre l'éternel refrain qui lui donne son sens et assure son avenir : *Quoniam in aeternum misericordia ejus.* Oui, tout cela nous arrive pour notre bien, car éternel est son Amour.

Et peut-être se multiplient les marques imperceptibles où nous reconnaissons, toute proche, la main délicate du Père, et son ombre qui nous protège.

Peut-être aussi nous avancerons longtemps dans l'obscurité totale, sans comprendre ce qu'il fait et sans voir où il nous mène. Mais le jour comme la nuit, nous marcherons sans fin à la poursuite de la Lumière.

Un signe du moins ne nous sera jamais refusé. C'est celui qui vient de cette quête ardente et de ce désir douloureux et de cette soif de le posséder. Car cette poursuite elle-même, nous ne l'aurions pas entreprise si ce n'était lui qui nous cherchait. Et nous n'entendrions pas l'appel, si, déjà, nous n'étions pour lui cette brebis perdue qu'il poursuit depuis si longtemps. Et nous ne marcherions pas à tâtons, si, déjà, au terme il ne nous tendait les bras. Et en vérité, nous ne le chercherions même pas, si lui-même le

22. 1 Jn, 5, 4.

premier il ne nous avait pas trouvé, et si, déjà, il ne soutenait nos pas[23].

## III

## Consentir a l'Amour de Dieu

### *Consentir à Dieu.*

Il ne suffit pas de penser que Dieu nous aime, il faut entrer dans son Amour pour nous. Il ne suffit pas d'affirmer que Dieu est Charité, il faut participer à sa vie. Il ne suffit pas de croire à l'Amour de Dieu, il faut y consentir. Il ne suffit pas d'adhérer de tout son esprit, il faut adhérer de tout son cœur. Il faut laisser se répandre en nous la charité de Dieu.

Il faut consentir à Dieu, nous réjouir sans cesse de ce que notre Dieu est un Dieu d'Amour. C'est par là d'abord que nous entrons dans la vie divine. Il faut penser que c'est ainsi en Dieu, et que le Fils, éternellement, consent à l'Amour du Père. Il est la réponse, il est le « Oui », il est l' « *Amen* » dans l'Esprit au don que le Père fait de lui-même. Il nous faut nous réjouir de cette intimité éternelle et rester confondu dans l'action de grâces, parce que Dieu lui-même nous a appelés, par son Fils, à y entrer.

Le mouvement normal de l'âme chrétienne, c'est l'élan de la reconnaissance. Si nous savions ce que Dieu fait pour nous, il faudrait le remercier toujours. Nous croyons que Dieu nous a aimés, et nous voulons l'aimer en retour. Tel est l'ordre qu'il nous faut suivre : *Nous donc, nous aimons Dieu, parce que Dieu nous a aimés le premier. Nos ergo diligamus Deum, quoniam Deus prior dilexit nos*[24].

23. Cf. Bouyer, *Le sens de la vie monastique*, p. 36.
24. 1 Jn, 4, 19.

## *Consentir à nous-mêmes.*

Entrer dans cette charité de Dieu, c'est nous aimer comme Dieu nous aime. Peut-être n'y a-t-il rien de plus nécessaire pour remettre l'âme dans la tranquillité de l'ordre que ce consentement fondamental à ce que nous faisons et à ce que nous sommes. Il faut consentir dans l'Amour à ce que Dieu même fait de nous. Il faut accepter son être, ses origines, sa situation, son milieu : tout ce qui est donné providentiel. Rentrer dans notre vie de bon cœur comme dans celle que Dieu nous a préparée, avec une extrême douceur; consentir à nous-mêmes, entrer dans l'Amour de Dieu pour nous. Il faut nous conduire nous-mêmes avec amour comme Dieu le fait. Il faut nous réformer nous-mêmes, nous sacrifier nous-mêmes avec amour comme Dieu le veut. Il faut nous élever nous-mêmes dans la charité. Il y a un amour charnel de soi qu'il faut vaincre. Il y a un amour spirituel de soi qu'il faut épanouir. Ainsi que le sentait si justement Bernanos : « Il est plus facile qu'on ne croit de se haïr. La grâce est de s'oublier. Mais si tout orgueil était mort en nous, la grâce des grâces serait de s'aimer humblement comme n'importe lequel des membres souffrants du Christ[25]. » C'est cela qui glorifie Dieu, car ce qu'il fait en nous est digne d'amour. L'âme de la Vierge magnifie son Seigneur, et son esprit exulte de joie en Dieu, son Sauveur.

## *Consentir aux autres.*

Ce consentement à la charité de Dieu s'étend immédiatement aux autres et au monde entier. Nous adhérons à l'Amour de Dieu pour son œuvre : nous les regardons du regard même de Dieu créateur : *Nihil odisti eorum quae*

25. Bernanos, *Journal d'un curé de campagne.*

*fecisti*[26]. *Il aime tout ce qu'il fait, et il le fait par amour.*

Il faut consentir aux autres, tels que Dieu les a faits, parce que Dieu les a faits. Il faut entrer dans l'amour éducateur de Dieu pour eux, dans sa patience et sa bonté. Il faut entrer dans sa gratuité. Dans cette prédilection divine pour ce qui est pauvre et petit et faible. Aimer plus, non ceux qui donnent davantage, mais ceux qui ont plus besoin d'être aimés. Alors la vie de Dieu passe en nous et, par notre cœur, elle se répand dans le monde. *Aimons-nous donc les uns les autres, car la charité est de Dieu. Diligamus invicem, quia caritas ex Deo est*[27].

Mais pour finir, il faut nous dire que ce consentement plénier qui est amour catholique et qui fera de nous le « frère universel » n'est qu'une étincelle, en nos âmes, du brasier de la charité de Dieu. Il faut entrer dans la joie de savoir au sujet de tous les hommes, que si nous les aimons un peu comme lui, lui les a aimés le premier. Il les a aimés avant nous, il les aime, à cette heure même, infiniment plus que nous. Et cette charité enfin que nous avons pour eux n'est qu'un reflet qui leur transmet un peu de la lumière et de la chaleur de l'Amour éternel qu'il leur porte.

## *Notre charité fraternelle vient de Dieu et va à Dieu.*

Ainsi l'amour même que nous avons pour les autres vient de Dieu, et il nous faut le recevoir de lui. Toute notre vie est comme suspendue à la générosité de son amour, pour nous livrer à son action, afin de transmettre sa charité. Pas de foi véritable qui ne mène à la générosité du don de soi.

Tout commence dans l'abandon, pour s'achever dans le don. Tout recevoir pour tout donner, c'est la condition même du Fils. C'est sa vie dans l'éternité, c'est sa mission

26. Sap., XI, 25.
27. 1 Jn, 4, 7.

dans l'Incarnation, et nous y participons dans le temps par sa grâce et son Esprit qui sont la vie éternelle commencée.

Mais comment pourrions-nous donner à Celui qui possède tout ? Comment pourrions-nous aimer dans le désintéressement et la gratuité, Celui de qui nous tenons tout et le don même que nous lui faisons ? Dieu a mis nos frères près de nous, afin que nous puissions, pour eux, entrer dans une divine largesse. Leur faiblesse et leur misère même est le champ qu'il offre au désintéressement de la charité. En eux, c'est lui que nous servons. Nous aimons le Créateur en son œuvre. Nous comblons le Père en ses enfants. Et notre amour de Dieu remonte vers lui, en se répandant sur eux. Ainsi la générosité de notre amour pour les hommes est le signe le plus certain de l'authenticité de notre charité pour Dieu : *Nous savons que nous sommes passés de la mort à la vie, parce que nous aimons nos frères. Celui qui n'aime pas demeure en la mort. Nos scimus quoniam translati sumus de morte ad vitam quoniam diligimus fratres. Qui non diligit manet in morte*[28]. La gratuité de notre amour pour les pauvres et pour les pécheurs nous fait entrer dans le courant de la vie divine et participer à la bonté même du Père céleste : *Soyez donc parfaits comme votre Père céleste est parfait, lui qui fait luire son soleil sur les justes et sur les injustes*[29]. C'est en étant des frères pour tous que nous sommes des enfants pour Dieu.

## *Consécration à l'Amour miséricordieux.*

Nous rejoignons ici un des plus beaux messages spirituels adressés à notre temps : celui de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. A vrai dire, elle nous a guidés dès le premier instant. Elle incarne merveilleusement en sa vie toute cette attitude chrétienne de confiance en l'Amour que la première épître

28. 1 Jn, 3, 14.
29. Mt., 5, 48.

de saint Jean nous décrit. Elle a saisi dans l'Évangile le secret de Dieu.

Dieu est Amour, et Amour miséricordieux. Il aime donner, et donne gratuitement au plus pauvre et au plus petit; simplement parce qu'il est bon. Il attend de nous, pour nous combler uniquement, une confiance totale en la générosité de ses dons.

C'est pourquoi Thérèse se consacre à l'amour miséricordieux. Elle sait ce qu'il faut faire et comment s'y prendre avec Dieu ! Elle se voue, pour toujours, à être l'objet de la miséricorde de Dieu, sur lequel se déverse ses trésors de générosité infinie. C'est pourquoi elle entend rester petite devant lui... Non point sortir de sa petitesse, mais y demeurer. Non point cacher sa faiblesse, mais simplement l'exposer. Non point devenir assez grande pour n'être plus soutenue, mais rester une enfant comblée.

Car, en sa petitesse, elle garde une confiance absolue en la générosité de Dieu. Elle est, comme on l'a dit, « l'infini du désir dans la totale impuissance ». Et ce n'est pas malgré sa petitesse qu'elle veut accomplir de grandes choses, mais à cause d'elle. Car elle sait qu'elle sera comblée, non pas à sa mesure, mais à la mesure du don de Dieu. C'est pourquoi elle n'hésite pas à demander sans limites. Elle sait qu'elle n'est rien, mais que Dieu peut tout et qu'il l'aime. Cela suffit.

Puissions-nous passer par où elle a passé, afin de la rejoindre là où elle est, et savoir enfin avec elle combien Dieu nous a aimés éternellement.

Louis Lochet.

# SYMBOLES DE L'AMOUR DE DIEU AU SAHARA

## Spectacles

### *Soleil levant.*

Dès que l'aube est certaine, au Hoggar, je me chausse pour courir sur quelque piton et, de là, assister à l'aurore. Ce matin, c'est toute la baie de Tamanrasset qui s'éveille au jour, puis au soleil, avec ses rochers parlants et gigantesques : le marteau, l'enclume, la tour, le fort et le toit du monde. Le ciel est vide et ne s'imbibe que lentement de clarté, noyant les rayons dans ses flots sans reflets. Mais la terre est toute obstacles, toute accidents, toute gradins pour recevoir l'envahisseur. La féerie du soleil levant se déroule donc sur les montagnes, dans toutes les directions, et jusqu'à l'infini dans les brèches de leur cirque.

Ces masses de pierre, de lave, de gravats, qui restent insensibles aux saisons, changent, sous mes yeux, de couleur, de valeur, de densité. Dilatées la nuit comme des spectres, elles sont transparentes à l'aube, éclatantes à l'aurore, sereines, muettes, fières pendant la journée. Elles se revêtent de lumière par degré, comme on s'habille, passant l'aube, la blanche, comme une tunique, enfilant l'aurore, la dorée, comme une chlamyde, recevant le soleil de midi comme une chape. Revêtement exact, revêtement somptueux, revêtement durable, soulèvent et reposent tour à tour l'admiration comme dans un office bien ordonné, une messe de Pâques.

Jamais ces roches ne seront aussi belles qu'à leur lever, l'heure illuminative, l'heure du Peintre. En plein jour, il n'en reste que des formes, et ce n'est un spectacle que pour les arrivants, qui ne savent pas, qui n'ont rien vu. L'apparition de l'astre est même une heure plus solennelle que le couchant, d'autant plus prolongée qu'elle est plus attendue. Ce qui s'en va finit toujours trop tôt, tandis que ce qui arrive commence souvent la fête avant l'heure, l'espérance préludant à la joie.

Les grandes beautés ne sont que des moments dans l'existence, des passages de l'Esprit, des surprises. Nos rencontres avec la lumière sont plus exaltantes que sa possession, et les dons de Dieu se révèlent plus divins dans leurs prémices, quand ils gracient nos lourdeurs et notre obscurité.

Les rayons d'en haut qui envahissent chaque matin la terre se couronnent eux-mêmes en transfigurant autour de nous les monstres de la nuit et l'immense bonté dans laquelle roulait à son insu la terre triomphe en conférant un prestige spirituel à des êtres pesants. L'effusion du jour est ce moment de grâce qui confond plus que sa longue présence, jusqu'au soir. Aussi les croyants du désert ne louent-ils pas le maître du monde à leur réveil, mais au sien.

## *Aurore boréale.*

Quelques kilomètres de reg entre Béni-Abbès et un golfe de l'erg occidental dégagent assez le poste pour le pourvoir d'un aérodrome. C'est de là, à mi-distance entre le hangar et la dune la plus proche, que j'ai observé, un matin de novembre, un phénomène lumineux qui couvrait le tiers du ciel. Au nord-est, une étoile de rayons blancs tranchait sur le bleu du ciel et avait son centre à la antihélie de huit heures du matin : on eût dit un faisceau de projecteurs aériens situé loin en dessous de l'horizon.

Le soleil qui commençait à peine à éblouir n'avait rien de remarquable. Tout l'intérêt, tout l'éclat étaient à l'opposé sans que cette gloire pût appartenir à un autre astre qu'au maître du ciel. Curieux triomphe que celui de ce soleil dont les plus

éclatantes aurores ont leurs foyers dans les abîmes glacés dont il paraît absent !

Rien n'est plus opposé non plus à Dieu que l'échec, la violence et la mort. Les martyrs devraient sonner le glas d'une religion. Pourtant, ils l'auréolent. Leur gloire est celle du Dieu qui les a laissés mourir, leurs rayons les siens, à travers la grisaille des siècles.

## *Tahasa.*

Je connais une source, quelque part, qui ne sort du lit asséché d'un oued que pour un jet de pierre. Elle arrose un petit jardin, un petit lavoir, un bosquet de roseaux et, en un mètre, disparaît sous le sable pour toujours. Cette source merveilleuse, ignorée des géographes et délaissée par les pistes, est peu fréquentée par les animaux. Un seul homme s'y abreuve, un homme heureux, qui consacre son existence à rendre grâce à Dieu pour cette effusion, symbole de toutes les autres, au cœur du pays le plus sauvage et le plus aride.

Le grandiose et le terrible qui règnent aux alentours s'effacent devant ce sourire du paysage à la vie. La présence de l'eau suffit à rendre l'endroit aimable, avenant, hospitalier. La présence de l'homme en fait un lieu de prière, de silence apaisé, d'union sans bruit. On ne peut plus maudire ni désespérer dans ce désert. Tout ce qui respire y respire. On est au centre. Comment souffrirait-on d'une absence ? L'amour de Dieu s'y déclare, et le chrétien, présent au rendez-vous, assume sa fonction parmi les êtres, de connaître l'Amour et d'y répondre.

## *Échappées.*

La dernière des terrasses qui dominent au nord l'immense Tanezrouft, plus coriace que les terrasses supérieures, se délite plus largement avec des ressauts rocheux et laisse, entre les deux étapes du reg, un terrain bizarre, aux vues limitées, où le caprice des vents déchaînés déchausse, recouvre, émiette des

bancs de grès. De ce chaos, des ravins de sable descendent vers le Reggan bien nommé et finissent en échappées sur ses lointains mystérieux.

Les intervalles entre les plans surélevés sont restreints, mais un regard habitué à l'horizon circulaire du reg reconnaît sa courbure sur la largeur d'un doigt, en oublie tout le reste, négligeant les portants du décor, et se revoit au centre du cercle parfait qui hante les pistes. L'amour devine, il transporte et, d'un aperçu, fait un panorama.

Ce n'est pas une évasion, car le désert est aussi implacable ici et là, mais quelque chose s'intensifie au loin, qui attire et fascine l'amateur de Sahara. Ici, le moutonnement de la pierre est monotone; là-bas, l'uniformité du sol devient impossible à fixer : un paysage sans motifs disperse l'attention, décourage la pensée, dispense des soucis. La détente est radicale dans la vie de l'esprit. Elle serait fatale si des îles fortunées ne recueillaient bientôt le naufragé. Mais l'attente contemplative est réciproque. Les derniers soutiens enlevés, le croyant aborde un monde que les formes lui cachent et qui change sa détresse en bonheur.

Alors, les deux plans de l'échappée ne sont plus seulement deux degrés de dénuement ni deux instances d'une même ascèse, mais l'acompte et le solde de la même récompense. Ici le spectacle cède, là-bas il s'évanouit, ici le regard divague, là il se perd, ici le cœur se déprend, là il chavire, ici l'âme prend son départ, là-bas c'est l'arrivée.

## *Coucher de soleil à Adrar.*

Au ras du ciel, les rayons attardés du soleil entretiennent une zone incandescente, rouge mat, rouge sang, d'une intensité africaine. Mais elle se dilue aussitôt dans le bleu pâle, puis le gris, le bleu lunaire de la voûte. Les têtes des palmiers, les pylones du stade, le croissant de la mosquée baignent déjà dans des teintes froides et sombres. Au-dessus, c'est la nuit, mouchetée par les vingt étoiles maîtresses.

Ainsi la nuit se superpose au jour. Rétréci, le couchant s'exas-

père et voit rouge. La lumière solaire se défend, mais en vain. La sérénité qui enveloppe les choses est désormais ailleurs. Les plus nobles sont déjà entrées dans la nuit et, sans couleurs, bientôt sans nom, passent sous la coupe des réalités supérieures. Leur paix invite l'homme à les suivre et détache peu à peu le regard d'un éclat caduc.

La nuit, où la nature fait retraite, n'est pas la mort, car le Dieu vivant l'enveloppe et y allume de mystérieux foyers. Qui n'en a fait l'expérience un soir de malheur? On croit avoir tout perdu, le ciel avec la terre, et déjà l'Amour infini nous fait signe dans une autre direction, de plus loin, de plus haut.

## Avions

### *Atterrissage.*

Quatre moteurs brillent dans le ciel comme une quadruple étoile qui vient visiter la terre. A bord, c'est une maison, une usine, un vaisseau avec ses soutes, sa coque à hublots, son réservoir de trente mètres cubes. D'en bas, c'est le plus effilé des oiseaux, le voilier impassible, infatigable. Tant de machines n'ont-elles roulé, flotté, volé, depuis un siècle que pour ouvrir les voies à ce chef-d'œuvre du machinisme et de l'évasion hors de la matière?

Mais le voici qui approche, tourne, revient, pense à nous. L'oiseau montre ses pattes, puis se présente de face, allume tous ses feux, descend et nous fascine. Étonnamment maître de lui, il se tait et se retient sur les glissières invisibles qui vont le déposer à l'extrémité du terrain. La piste s'étend sous lui comme un tapis magnifiquement illuminé et clouté d'or. D'en bas, tout un personnel, suspendu à son vol, attend la seconde où il daignera toucher terre. Lui, sans hâte, en force et en majesté, tend ses pneus vers le sol et les pose doucement, longuement, comme on donne un baiser.

Le roi du monde en visite au désert ne l'aborde donc pas en maître, mais en ami, presque en séducteur. Le Très-Haut n'agit

pas plus brutalement avec ceux qu'il veut toucher. Sa grâce nous effleure et se pose sur les âmes sans peser sur elles, comme une impression d'amour.

## *L'aérodrome.*

Pour accueillir l'avion, chaque poste du Sahara s'est aménagé un terrain. Or cette descente de ciel n'est ni une place ornée ni une avenue triomphale, mais un redoublement de désert. Sortir des lieux habités n'est encore rien. Le reg n'est ni assez uni ni assez nu pour ne plus être qu'un terrain. Il faut que la plaine s'aplatisse, que le désert se purifie, que les habitations soient perdues de vue. On s'en écarte parfois de plusieurs lieues comme pour éliminer de l'horizon le dernier témoin végétal. Aoulef, simple poste au cœur du pays plat, a son aérodrome à douze kilomètres de la dernière maison et du dernier palmier, sans une feuille ni un puits.

Mais la jalousie du vide n'est pas encore satisfaite. La piste, le plateau idéal, l'aire des envols reste à construire. Aucune surface n'est assez innocente à l'état de nature pour tenter l'oiseau miraculeux. Il faut balayer le désert, découper la plaine et en consacrer une bande sans reproche, pour l'offrir étalée, muette, sans un frisson, au contact du dieu.

Les dons les plus rares ne se reçoivent ni dans un salon ni sur une estrade, mais dans le redoublement de silence d'une âme déblayée, décapée, immobile.

## *Plages célestes.*

Les déserts nivelés semblent d'immenses aérodromes ménagés par la nature pour recevoir les navires volants de l'avenir. Les revenants de l'éther pourront toujours, sans prévenir, faire leur atterrissage autour de Bidon V. Faudra-t-il, un jour, limiter l'irrigation des déserts pour laisser aux astronautes des terrains et des refuges?

Plus le genre humain se concentre et parvient à usiner la

terre, plus il met l'esprit à l'étroit. Nous éprouvons déjà le besoin de larges zones désertiques dans nos existences, notre année, nos villes. Encore un tour de vis, un tour de roue, et chaque peuple, jaloux de ses déserts, les défendra comme jadis les cités, en en réservant l'accès à ceux qui jouent le rôle d'accumulateurs de silence.

## Sanctuaires

### « *Aevum* ».

Au désert où rien ne bruit et rien ne bouge, que le vent, il suffit d'une brusque immobilité de l'air pour entr'ouvrir la porte sur une autre vie. L'air circule encore dans les maisons arabes sans porte ni fenêtres. Mais une construction hermétique, l'église et le presbytère vide d'Adrar, les ermitages du P. de Foucauld livrent enfin passage. L'impression est physique d'avoir passé le seuil interdit, d'être sorti du temps et d'expérimenter l'immuable.

A quoi bon faire un pas de plus, des gestes, changer encore ? A quoi bon les pensées, les émotions ? L'éternité les laisse dans la rue. Ne suffit-il pas d'être, d'en être, l'esprit enfin lucide, le cœur fixé, tout entier paisible et, sans le savoir, heureux ?

Est-ce Dieu qui se cache ainsi derrière sa création et si loin de l'habituel discours ? Non, ce n'est encore qu'un mirage, mais plus beau que tous les spectacles. N'est-ce pas de le pressentir qui méduse les amateurs de désert devant les paysages indigents du Sahara ?

### *La tête vide.*

Les églises de nos villes jouent aussi le rôle d'isoloir les jours ouvrables. Tel oratoire au cœur d'une maison d'éditions catholique — Service Louange, escalier B, 1er étage, 2e porte à droite — est un brusque désert, mais c'est un désert qui parle. Le crucifix prêche, le mur illumine, le vitrail est un haut-parleur.

Les chapelles pauvres du Sahara, tirées du sol, aveugles et sans chefs-d'œuvre, ne disent rien, et les quatre idées qu'on avait en entrant s'y éteignent quand on a le nez sur les murs inégaux à gros grains. Elles ne savent que Jésus crucifié et il est sans beauté. Elles ne montrent que l'Hostie du matin et elle est sans rayons. Non meublées, elles vous remettent à genoux dans le sable commun et l'ignorance universelle.

Seule une mémoire affective tenace, celle qui crispe encore les mains des mourants, bien que sourds et muets, subsiste dans cette mortification de l'esprit. L'amour veille et, soustrait aux pensées comme à tout ce qui s'écoule, il ne lasse plus.

## *La chapelle de l'hôpital.*

La construction saharienne est en hauteur pour lutter contre la chaleur, mais le matériau ne supporte pas d'étage, il veut des murs pleins et sans moulures. Ce parti donne son caractère à la chapelle de l'hôpital d'Adrar. C'est un puits dont le salut vient d'en-haut. De tout au fond j'ai crié...

Ici l'argile se fait prison. La réalité du désert transposée sur le plan vertical s'avoue et se stylise. Une situation morale est traduite en architecture, les parois rassemblent les élans de l'âme, et les piliers qui fusent emportent la prière vers les cieux.

Tandis que la voûte recueille, les hauts murs vous arrachent à votre bassesse native. Tactiques opposées, mais tentatives parallèles pour perdre son âme, puisque la sauver ne dépend plus de nos ruses.

## *La chapelle vide.*

Un des cônes volcaniques du Hoggar qu'enlace une vallée porte au sommet une chapelle de trois pas sur deux et la pierre épaisse d'un autel. Les murs sont faits de blocs empilés, ajustés, sans ciment. Le toit est en roseau, le sol, un tapis de sable, la porte, un trou. La chapelle est si pauvre qu'elle ne possède pas de Christ, mais chaque assise, arrachée à la montagne avec les mains, a scellé son oblation d'un peu de sang.

Sur les flancs de la colline, les ermitages abritent une prière contemplative de jour et de nuit. Mais là-haut, ce n'est plus un oratoire individuel, c'est une église minuscule pour la célébration du sacrifice, c'est la pierre agréable à Dieu vers laquelle on monte, de loin en loin, pour lui offrir toute créature, l'humanité absente, l'avion qui passe, le monde avec le désert, la privation avec la vie. En attendant son jour, la chapelle vide se tasse sur elle-même pour s'identifier aux rocs et consacrer la montagne.

Là-haut, la prière devient geste, le prêtre parle latin et sur ses pas on entre dans le mystère. L'Amour n'est plus sensible, mais il s'est révélé à nos pères et nous y avons cru. Cela suffit. A la religion du cœur le chrétien superpose toujours un autel nu : l'hommage inaltérable de sa fidélité et de sa foi.

## *La chapelle du sang.*

Le dernier refuge de l'ermite du Hoggar est un fortin crénelé, image de sa résolution et théâtre de sa mort. L'intérieur comprend, avec un abri pour les voisins menacés, sa dernière chambre-chapelle, allongée contre le rempart et plus étroite que jamais. C'est elle qui rassemble aujourd'hui, le dimanche, les chrétiens de Tamanrasset. Le bordj est devenu la paroisse.

Celui de ses oratoires qui réunit aujourd'hui une chrétienté est donc le réduit le plus mal commode et qui ressemble le moins à nos églises, mais qui reste le sanctuaire de son sacrifice et le lieu de son héritage. On n'y entre que courbé en deux par le sas en chicane par où le traître l'a tiré, on n'y assiste à la messe qu'en colonne derrière le prêtre, derrière l'ermite.

Ce sanctuaire évoque les cryptes minuscules qu'on met à jour sous les cathédrales et qui en marquent l'origine : un ermitage devenu *martyrium*, lieu de pèlerinage, enfin de culte public. Tel est le processus, la tradition dans l'ordre de la charité : toute chrétienté se fonde sur une révélation de l'Amour de Dieu. Or elle n'est nulle part si persuasive que là où l'apôtre a donné l'exemple jusqu'à la contemplation solitaire et au témoignage du sang. Là, le Père de Foucauld n'a pas crié dans le désert.

## L'Hostie

### *La rencontre.*

Le désert total est un désert de divinité, autant que d'humanité. Double absence, double déréliction. Un seul dérivatif, le moi, ce puits empoisonné.

C'est alors, au moment où on y pense le moins, que, en visitant la chapelle d'un ermite à barbe, on tombe sur un tabernacle allumé : l'Hostie ! Elle, ici ! Quel concentré d'humain et de divin ! Non délayée, c'est une pilule d'incarnation, d'union aux hommes et à Dieu. Tout nous est rendu à la fois. On dirait une religion entière envoyée par la poste.

### *Custode.*

Si le désert est l'ostensoir, l'ermitage est la custode : logis sacré où personne n'entre, personne ne frappe dans le pays, kasbah dorée au milieu des ors pâles, mats ou éclatants d'une terre de soleil. Les oratoires du P. de Foucauld sont des tabernacles solides, rivés au sol, pour le Dieu inconnu et les réceptacles timides qui insèrent l'Hostie du monde dans sa *gloire* vermeille de soleil et de sables.

### « *In ipso vivimus...* »

Il n'y a plus de désert après une communion, plus d'absence, plus de solitude. On a fermé les yeux à ce qui était aussi vain que vide, pour s'ouvrir, bon ou mauvais, à la plénitude. Plus qu'une présence, c'est un milieu, une ambiance. Plus qu'un amour, c'est une vie antérieure reconstituée, un destin anticipé. On s'y perd moins qu'on ne s'y trouve. Les limites qui nous séparent de nos semblables sont effacées. On est homme comme jamais au cœur de ce pays inhumain, et on goûte la joie divine, qu'ignore Allah, de se communiquer.

Mais si Dieu n'était que la lointaine nébuleuse admise par mon voisin motorisé, ou le potentat jaloux qu'adorent les bur-

nous, le désert redoublé d'un recueillement solitaire serait-il supportable? Non, pas plus que les horizons muets du Sahara pour l'homme qui ne sait pas dans quel univers il subsiste et il roule.

## *Faction.*

La nuit, les factionnaires indigènes montent la garde, couchés par terre, en travers de la porte. Le sable est le lit commun en ce pays, où le Prophète veut que chacun y naisse et y meure. Le gardien somnole, mais il est à sa place devant Dieu dans la poussière, et sa position est aussi significative de son dévouement qu'un garde-à-vous.

Il aurait été inconvenant que le Saint-Sacrement ne fût gardé la nuit que par un chien ou un cadenas, dans un pays où le moindre chef l'est par un homme. La Présence perpétuelle de l'Eucharistie n'a été rétablie à Tamanrasset que quand les Petits Frères ont pu, à tour de rôle, venir coucher à l'ermitage, ce long couloir de sable sans un meuble, et rendre au Maître présence pour présence.

Combien dure la veille et combien le sommeil ? C'est le secret de chaque nuit. Il n'y a pas loin, dans le sable et le froid, d'une attitude à l'autre. La prière essentielle, c'est d'être là, sans lit, silencieux, comme la Réserve d'amour, l'Hostie.

## *Adoration nocturne.*

L'Hostie retrouvée nuitamment, à la Nicodème, confond. Maximum de présence dans le maximum d'absence. Triple concentration de la voûte, du tabernacle, de l'Hostie, au milieu de la dispersion la plus poussée des gens et des choses. La cité endormie, la civilisation perdue de vue, le vide partout, et pour moi seul cette plénitude, cette omniprésence !

La prière de nuit au désert est moins astronomique qu'eucharistique. Nos adorations nocturnes, à Montmartre et le jeudi saint, sont aussi des prières dans le désert et m'auront désormais un arrière-goût du Sahara.

S.

# *LAISSERONS-NOUS PROFANER LES IMAGES ?*

*La scène se passe dans un grand hôpital. Un homme vient d'arriver au service des urgences : un doigt écrasé. Les infirmières s'agitent. Le patient se raidit. L'interne fait ce qu'il peut; mais voici le Patron.*

*Le chirurgien est bien pressé ce matin ! Il se défait rapidement de son pardessus. Il enfile nerveusement sa blouse blanche pendant qu'on commence l'anesthésie du blessé. Dort-il ? Pas encore ! Le médecin achève de se laver les mains. Il s'approche de la table d'opération. Il saisit son bistouri, l'infirmière fait un geste, mais déjà il est à l'œuvre sur une main encore imparfaitement engourdie. Le malade réagit vivement. Le praticien s'arrête. L'infirmière le foudroie du regard. Le médecin s'interrompt, attend quelques instants et reprend son travail.*

*L'opération maintenant se termine. L'infirmière suit le médecin pour lui ôter ses gants. Elle tremble encore de colère; elle dit sèchement : « Vous exagérez; vous auriez pu attendre un peu avant de commencer ! » Le chirurgien, piqué au vif, répond sur un ton glacé : « Mademoiselle, mêlez-vous de ce qui vous regarde ! »*

*La matinée se poursuit. Les ambulances se succèdent. Les misères défilent. Le chirurgien travaille en silence. Il est pensif. Il appelle maintenant l'infirmière. Pourquoi lui demander son*

*aide pour un travail qu'il peut tout seul mener à bien ? Tout en exécutant cet ouvrage superflu, la jeune fille s'entend dire : « Mademoiselle, je tiens à m'excuser pour ma hâte de ce matin : vous avez raison; la prochaine fois, je ferai attention. » L'infirmière a souri : c'est son pardon.*

*Saint Augustin dit dans sa Règle que le moine emporté ira demander pardon à son frère et que l'offensé pardonnera sur-le-champ de tout cœur. C'est la loi de l'Évangile, la règle de ceux qui entendent suivre le Christ. Les médecins n'ont pas fait profession selon la Règle de saint Augustin, mais comme de pauvres hommes, ils ont aussi besoin de se sentir pardonnés. Toucher à la souffrance humaine est, dit-on, un sacerdoce. Mais s'accoutumer à la souffrance au point de perdre le respect des hommes est une des pires déchéances.*

*Le chrétien sait-il voir le vrai visage de ses frères ? Le malade d'hôpital n'est-il qu'un numéro matricule, un taux d'albumine, une courbe de fièvre ou un cas intéressant parce que rare ? N'est-il vraiment — ce qui est plus grave — qu'une simple affaire à expédier ? Un cœur de femme se révolte. Forte de sa charité, elle reprend le médecin négligent. Il faut être fort pour se faire respecter des hommes, il faut être fort pour ne pas les craindre. Le médecin pensif a médité ce mystère pendant toute la matinée en homme de cœur, il tient à demander le pardon d'une femme qu'au fond il admire.*

*La charité est attentive, elle soigne les corps, mais observe les cœurs. Les plaies physiques ne sont pas les plus douloureuses. Les blessures de l'âme saignent un désespoir caché et souvent incurable, parce qu'il demeure secret. La charité ne se répand pas en « bonnes paroles » qui souvent exaspèrent, elle devine les meurtrissures intérieures et cherche à les couvrir du baume d'imperceptibles délicatesses. Il faut les yeux de Dieu pour voir dans ce visage tordu de souffrance le visage d'enfant qui espère encore. Dieu est un Père, et la foi nous prête son regard sur les êtres. D'un amour unique, il interroge le visage de ses fidèles et de ses renégats. Peu entendent le cri de cette vocation muette, de cet appel silencieux à la Béatitude. Le chrétien, par la foi, l'entend retentir. Pour lui, tous les hommes sont appelés, il écarte le masque de leurs misères et de leurs péchés pour saisir un*

*instant sur leur visage le reflet du Père des Lumières qui ne connaît pas l'ombre d'une vicissitude.*

*Mais, pour garder sa foi, le chrétien doit jeter un autre masque, ce visage d'une fausse réserve qui dérobe à ses frères la lumière de sa foi. Il ne peut se dispenser de porter témoignage. La foi, c'est l'écho de la Parole de Dieu dans son cœur, le son de cette source qui murmure dans son âme : « Viens vers le Père. » La foi n'est pas une affaire personnelle, une question privée. Renfermée, elle se gâte et corrompt l'âme. Refuser le témoignage, c'est fermer la bouche de Dieu et bâillonner le Saint-Esprit. Bien des chrétiens s'accusent d'avoir « un peu » de respect humain. Cela leur semble bénin. Il n'en est rien. Une foi muette est une foi agonisante. Le respect humain est pour notre vie divine un cruel germe de mort. Cette lâcheté mine intérieurement notre certitude et nous met à notre insu dans un profond état de délabrement spirituel. Les certitudes que nous n'affirmons pas dépérissent, elles ne laissent subsister qu'une ossature cadavérique d'observances : la vie s'est enfuie de toutes parts.*

*Il n'est pas besoin, à notre époque, de réunir un aréopage et de courir les forums pour affirmer sa foi. Notre comportement peut être* heureusement insolite. *Ne nous mettons pas en peine de catéchismes ou de leçons de morale. Aller de rue en rue pour raconter sa vie, ses péchés et sa conversion au son de l'accordéon est, de nos jours, un exemple plus admirable qu'efficace. Nous avons cru à l'amour et, depuis ce jour, nous nous sentons les débiteurs d'une immense dette. Il faut payer d'exemple, payer de sa personne.*

*Entre autres choses, nous ne pouvons accepter que les fils de Dieu soient traités comme des robots ou des sujets d'expérimentation. Quelle étrange pudeur nous fait baisser les yeux devant l'avilissement de nos frères ! Que de fois, dans le secret du cœur; avons-nous capitulé ! Dieu attend, à cet instant, le témoignage de notre foi pour crier son amour et la dignité de son œuvre. Quel vrai chrétien accepterait de voir insulter ou mépriser les images de la Vierge, des anges ou des saints? Il y a plus ici que des images terrestres : de vivants miroirs de la divinité. Nous pardonnera-t-on de manquer l'occasion de ces* heureux scandales?

*Un vrai chrétien pleurait, un jour, à la vue d'un homme-sandwich. Il pleurait l'image de Dieu profanée, il pleurait de ne pouvoir rien faire. Mais nous, faisons-nous toujours ce qui est en notre pouvoir ? Le Christ, venu sur la terre pour racheter de son sang la dignité des hommes, nous demandera compte de ces mortelles omissions.*

APOSTOLUS.

## OU EN EST NOTRE ENQUÊTE ?

Elle se poursuit. Les lettres commencent à parvenir au bureau de la revue, mais VOTRE TÉMOIGNAGE nous sera précieux. Un billet rapidement griffonné peut avoir plus d'intérêt qu'une longue dissertation. De toute façon, une enquête a besoin de beaucoup de réponses pour que l'on puisse dégager des constantes. Écrivez-nous.

(Cf. le questionnaire paru dans le numéro de décembre 1953.)

# CONNAITRE LES SAINTS

*Sous le titre « Connaître les saints »*, La Vie Spirituelle *se propose d'offrir à ses lecteurs un moyen pratique de saisir le vrai visage des saints. On entend souvent dire : « Donnez-moi une bonne vie de saint. » On demeure perplexe. Il y eut un temps où l'imagination populaire rejoignait d'un seul coup, à travers de merveilleuses légendes, le message spirituel d'un homme de Dieu. Mais le temps des panégyriques, des dithyrambes, des sermons de circonstance a sécrété toute une littérature pieuse, sucrée jusqu'à l'écœurement. Elle occupe dans le monde des lettres la place du style Saint-Sulpice dans le domaine des arts plastiques.*

*Depuis longtemps, pourtant, les historiens sont à l'œuvre. Non plus des historiens-littérateurs rompus aux galanteries hagiographiques, mais d'humbles ouvriers qui s'attachent à remonter, pièce à pièce, la vraie figure des saints. Cette restauration se fait au profit de leur influence. Le saint « historique » est notre ami, un homme comme nous, pris un jour par la grâce. La lutte de l'amour de Dieu contre ses faiblesses — si semblables aux nôtres —, ses résistances et ses élans de générosité sont pour nous le plus sûr des réconforts. Dieu a montré une telle patience avec ceux qu'il voulait placer un jour sur le chandelier pour éclairer l'Église, que nous pouvons tout espérer de sa miséricorde. Toutefois, l'œuvre des historiens demeure perdue dans la masse des ouvrages sans valeur. Dans leur œuvre même, il faut choisir selon ses besoins. Les monographies sans âme peuvent aller grossir la documentation d'une thèse, elles ne sont*

*pas d'une utilité immédiate. Mais il se trouve des hommes de science capables de révéler le vrai visage des saints sans nous encombrer de références ou laisser couler le flot d'une dévotion facile ou d'un art trop consommé. Nous essayerons de donner ici des moyens pratiques de retrouver la pureté de ces figures de la grâce, laissant à nos auteurs le libre choix du genre littéraire (bibliographie ou esquisse rapide, mais bien documentée). Nos lecteurs aimeront sans doute retrouver de temps en temps le fil d'une nouvelle légende dorée, non pas parée de la splendeur empruntée de l'imagination ou d'une trop tendre dévotion, mais brillante du seul éclat de la réalité.*

# JEANNE LA SAINTE

Durant l'occupation, Claude Vermorel nous avait donné *Jeanne avec nous*. La libération nous a valu une *Jeanne d'Arc* « trade mark » sous le visage d'Ingrid Bergmann. M. Jean Anouilh vient de laisser échapper une *Alouette* qui fait courir tout Paris. Ces images modernes de la Pucelle nous déçoivent : elles utilisent l'attrait du mystère au profit d'une idée, d'une star ou d'un talent. Jeanne est sainte. Le numéro du 15 novembre de *L'Actualité religieuse dans le monde* fait le procès de la pièce de M. Anouilh en ces termes :

> Je féliciterai même l'auteur d'avoir tenté de faire descendre Jeanne d'Arc de son piédestal, d'enlever (du moins en principe) les plâtres languissants et les marbres impérieux pour nous restituer (si possible) non une statue, mais une Jeanne vivante et vraie.
>
> Il faut même aller beaucoup plus loin et admettre comme parfaitement juste que Jeanne a commencé par faire un effet bouffon. C'est, en effet, un des traits les plus frappants en même temps que les plus méconnus de la vie des saints qu'ils ont souvent paru non point du tout conformistes et respectables, mais dérisoires. Le curé d'Ars faisait rire ses confrères quand il leur avouait les manifestations nocturnes de Satan dans son presbytère. Berna-

dette se faisait traiter de menteuse ou d'hallucinée. Saint Vincent de Paul a passé pour un voleur. Don Bosco a failli être embarqué pour le cabanon. On riait de voir Jean-Baptiste de la Salle, aristocrate et ancien chanoine, conduire des galopins dans la rue. On n'en finirait pas de citer des exemples. Les saints ont toujours fait scandale.

Non seulement la mission surnaturelle de Jeanne est un mystère qui défie les explications, mais même la façon dont elle a pu réussir à s'imposer demeure fort énigmatique et les historiens n'ont pas fini d'en discuter.

Le malheur de M. Anouilh est qu'en dépit des protestations de sa préface, toute sa pièce se présente comme une explication positive. Si encore c'était à échelle humaine ! Mais c'est au niveau de la caricature.

Autour de Jeanne, on ne voit qu'un grossier paysan, des soudards idiots, un dauphin risible, des combinards et au loin la masse naïve des croyants. A partir de quoi tout va marcher comme sur des roulettes.

Digne émule des galonnards de Courteline, Baudricourt n'est préoccupé que de bonnes fortunes et d'avancement. Il commence par rudoyer Jeanne. Mais elle le roule sans plus de peine qu'une astucieuse petite fille se fait payer une bicyclette par un grand-papa grognon et gâteau.

La scène avec Charles VII est encore mieux dans le genre. Bien entendu la question du « secret » est escamotée. Le vrai secret de Jeanne, c'est d'avoir inventé avant la lettre quelque chose comme la méthode Coué. Le dauphin est terrorisé par son conseil. Le traitement est simple : Dites d'abord : j'ai très peur. Bon, c'est fini. Maintenant, dites aussi fort : je n'ai plus peur. Après deux ou trois petits essais, ça y est. Le roitelet n'a plus peur du tout. Vous voyez comme c'est facile. Il ne reste plus à Jeanne et au dauphin qu'à s'esclaffer de ce bon tour.

Quant au spectateur, émerveillé, il ne s'étonne plus de rien.

Jeanne (ou plutôt M. Anouilh) peut faire au passage, en blaguant avec La Hire, une curieuse apologie du mélange de libertinage et de dévouement, personne ne trouve ça bizarre.

Dans cette pièce, les mélanges savants pleuvent de partout. Quand de temps en temps on revient au procès, on trouve au moins un exemple des fameuses réponses de Jeanne, sa réplique à la question : Êtes-vous en état de grâce ? A côté de quoi on assiste à un grand débat idéologique digne du Club du Faubourg entre Jeanne et l'inquisiteur, pour et contre la cause de l'Homme.

On peut noyer la sainteté dans le sirop.

M. Anouilh la noie dans un cocktail.

Quand on arrive alors à la scène du bûcher, on se demande comment l'auteur pourra s'en sortir sans capituler ou sans crever le plafond de l'indécence. C'est ici qu'il triomphe. Très simple. On crie sur la scène : ah ! mais, pardon, l'histoire de Jeanne est une histoire qui finit bien. Par le sacre. On a oublié le sacre. Jouons tout de suite le sacre.

Alors le bûcher se métamorphose tout d'un coup. Jeanne délivrée brandit son étendard au-dessus de l'archevêque couronnant le roi.

C'est fait. La séance de prestidigitation est terminée.

C'est tout de même insuffisant pour escamoter l'*histoire* de Jeanne d'Arc.

Quittant les entrechats de l'auteur à la mode, cherchons maintenant les moyens de pénétrer dans l'histoire spirituelle de *Jeanne la Sainte* :

## I

## Ce qu'il faut avoir lu

Deux « sources » complémentaires nous introduisent à la connaissance de Jeanne :

### A. *L'Histoire générale.*

Elle fournit les événements et les dates, les contextes proches et plus lointains, l'atmosphère et les visages du temps.

S'en tenir aux historiens « objectifs ». Michelet, par exemple, a des pages admirables sur Jeanne d'Arc, mais qui font connaître Michelet plutôt que Jeanne d'Arc. Il faut savoir aussi qu'Anatole France a écrit sur Jeanne d'Arc un chef-d'œuvre de partialité et de déformation historique, une tentative pleine de talent d'évacuer le mystère. Se tenir donc en garde.

Calmette : *Jeanne d'Arc* (Coll. « Que sais-je ? »).

Petit ouvrage de vulgarisation un peu déconcertant dans le souci qu'il manifeste de transcrire en concepts moder-

nes les réalités du temps (termes de « communisme », « zone libre »...), et systématiquement situé en deçà du surnaturel, mais qui constitue une bonne mise en place du contexte d'histoire générale où évolua Jeanne. A LIRE.

G. HANOTAUX : *Jeanne d'Arc.*

Plus développé que le précédent, constitue, lui aussi, l'ouvrage d'un historien probe. Également en deçà du surnaturel. Peut se lire.

## B. *Les textes authentiques des procès.*

Toutes proportions gardées, ils sont à la connaissance de Jeanne ce que les Évangiles sont à la connaissance du Christ. Il n'y a pas un auteur qui ne s'en inspire, mais c'est en général de façon fragmentaire, chacun retenant seulement les citations qui illustrent l'aspect qui l'a séduit. De sorte qu'*aucune autre lecture ne peut remplacer celle des procès*, particulièrement des procès de condamnation : l'Esprit-Saint, qui a assisté Jeanne devant ses juges, s'est chargé de nous procurer, grâce à leurs propres soins (suprême ironie !), un monument fidèle de ce témoignage. Ce serait une faute de le négliger pour s'en tenir à des commentaires humains qui, si fidèles qu'ils soient, seront toujours ici de seconde main.

Dans les procès de condamnation, les interrogatoires proprement dits sont accompagnés d'un appareil de précisions juridiques, de rédactions accessoires, de pièces annexes, toutes précieuses aux yeux de l'historien, et qui donnent au procès son caractère douloureusement réel, mais qui risquent de dérouter, voire de décourager ceux qui cherchent avant tout à saisir le visage de Jeanne dans sa pureté immédiate, sans aucun voile. Que ceux-là donc, au moins en première lecture, considèrent avoir atteint l'essentiel en s'en tenant aux procès-verbaux des interrogatoires — ils seront d'ailleurs conduits à s'intéresser d'eux-mêmes et peu à peu, non seulement au contexte historique précis des événements évoqués, mais encore au contexte (historique, lui aussi) du procès lui-même.

Quant au procès de réhabilitation, il n'a pas, on peut s'en

douter, le caractère dramatique du premier : sa valeur est essentiellement pour nous une valeur d'information, encore qu'il apparût aux contemporains comme ayant d'abord la signification d'une réparation. Là encore, le nombre de pièces est très grand et leur valeur est très inégale. S'en tenir en première lecture aux déclarations des témoins directs de la vie de Jeanne.

Ainsi les procès de condamnation nous livrent la sainteté de Jeanne en ce qu'elle a de plus intérieur et de plus dépouillé, une sainteté saisie dans son exercice même; le procès de réhabilitation nous instruit de ce qu'il en est apparu à l'extérieur et des jugements qu'ont portés sur elle ses contemporains. Ils se complètent l'un l'autre : il faut d'abord les voir dans cette perspective d'éclairage mutuel.

*Les Éditions :*

J. Quicherat : *Procès de condamnation et de réhabilitation de Jeanne d'Arc* (1841-1850, 5 vol). Texte latin. Le procès de réhabilitation n'est pas publié *in extenso*.

O'Reilly : *Les deux procès de condamnation, les enquêtes et la sentence de réhabilitation de Jeanne d'Arc* (1868, 2 vol.); traduction du précédent.

P. Champion : *Procès de condamnation de Jeanne d'Arc* (2 vol., 1920); texte et traduction.

C'est l'édition désormais classique; A LIRE.

L'édition du procès de réhabilitation n'a pas été élaborée; il existe cependant un premier travail.

P. Champion : *Notice des manuscrits du procès de réhabilitation de Jeanne d'Arc.*

Comme simple — mais bonne — « mise en appétit », deux petits ouvrages de la collection catholique Gallimard, donnant la traduction des interrogatoires les plus significatifs :

* O. Englebert : *Vie de Jeanne d'Arc par elle-même* (1940).

Un bref commentaire organise les paroles de Jeanne selon l'ordre chronologique réel des événements.

* Brasillach : *Le procès de Jeanne d'Arc* (1941).

S'abstient de commenter. Plus fidèle à la lettre même des procès-verbaux.

Sans oublier bien sûr :

* P. Doncoeur : *Le Mystère de la passion de Jeanne d'Arc*, 2 vol. : I, *La Trahison, 1430*; II, *Le Martyre, 1431*, en plus de O. Englebert ou Brasillach (à L'Orante, 1948).

## II

## Ce qu'on peut lire ensuite

La littérature sur Jeanne d'Arc est infinie; il est essentiel de ne pas s'y perdre. Devant tout livre qui vous tombe sous la main sur ce sujet, la première réaction doit être la *méfiance*. Le nom de l'auteur est finalement le meilleur critère : un livre écrit par un inconnu est systématiquement suspect, jusqu'à plus ample information.

Cela posé, il faut savoir néanmoins qu'il n'y a guère d'écrivains catholiques, surtout contemporains, qui n'aient médité sur Jeanne d'Arc et n'aient tenté de la saisir par l'intérieur. Dans cet ordre, se laisser guider par ses propres affinités littéraires; de pareils contacts seront toujours fructueux.

Principaux noms :

Bernanos : *Jeanne, relapse et sainte.*

Quelques pages à peine; mais qui constituent une pénétration directe et brûlante dans le mystère de Jeanne. On en ressort ébloui et pensif. C'est du meilleur Bernanos.

Péguy. On ne peut pas connaître Péguy sans connaître Jeanne; le visage de la vierge a constamment hanté le vieux lutteur; il se retrouve un peu dans toute son œuvre, mais plus spécialement :

— *Le mystère de la charité de Jeanne d'Arc.*
— *Ève* (vers la fin du poème).

— Les premiers ouvrages scéniques : *Domrémy*, *Les Batailles*, *Rouen*.

P. Claudel : *Jeanne au bûcher*. N.R.F. (texte d'oratorio, musique de A. Honegger).

Il vaut mieux voir et entendre plutôt que lire cet ouvrage génial et baroque.

## III

## Simples mises en garde

### A. *Jeanne d'Arc « héroïne française »*.

Jeanne d'Arc est née française. Sa mission temporelle a consisté dans la restauration du royaume de France : c'est un fait. On peut en déduire une Jeanne d'Arc héroïne française par excellence; cette présentation peut sè légitimer au plan de la littérature et des panégyriques patriotiques (quoique avec nuances), mais il faut se rendre compte qu'en s'en tenant à ce plan national, on évacue délibérément une partie du mystère et l'on se donne la chance de la méconnaître totalement. Le mystère est que Jeanne, en tant que *fille de Dieu*, ne promeut formellement que la seule réussite du salut universel : elle ne pouvait s'insérer dans le temporel concret qu'en prenant parti, si l'on peut dire, à la façon dont Dieu ne pouvait s'insérer dans l'histoire qu'en prenant parti pour un peuple particulier, au début tout au moins; mais la coïncidence de ce parti avec celui du royaume de France, pour aussi « convenante » qu'elle ait été, doit être considérée néanmoins comme « accidentelle ».

Trop d'auteurs, excellents patriotes, la plupart du temps historiens médiocres, ont annexé Jeanne avec une précipitation et une naïveté contre lesquelles il faut se mettre en garde. Jeanne disait : « Messire Dieu, premier servi »; eux déclament « la France, première servie ». C'est passer un peu brutalement de l'écho de la Parole de Dieu à celui des mots d'ordre politiques. On en arrive fatalement à cette équivoque flatteuse pour le Fran-

çais, insupportable pour le croyant, d'un marxiste éminent prononçant à Radio-Moscou, dans les années 1940, son panégyrique de Jeanne d'Arc.

C'est proprement se moquer de Dieu.

## B. *Jeanne d'Arc « fille d'Église ».*

Le procès de Rouen a-t-il été un pur procès politique, ou bien faut-il admettre qu'une certaine Église s'y soit compromise? Toute une littérature, en général ecclésiastique, sur Jeanne d'Arc ne se lasse pas d'attribuer toutes les responsabilités au politique et de nier qu'à aucun moment le spirituel fût mis en débat. Une autre littérature, en général anticléricale, joue avec complaisance sur les équivoques et l'appareil ecclésiastique du procès, pour tenter de ridiculiser l'Église et de la mettre en contradiction avec elle-même.

A en rester sur un plan trop humain et où la notion d'Église elle-même est trop humaine, il n'y aura jamais de solution. Les arguments sont trop ambigus; il suffit d'un peu de bonne foi pour s'en rendre compte.

Là encore, chacun est invité à accepter délibérément le problème tel qu'il est, à le nouer aux profondeurs où Histoire et Église prennent leurs dimensions véritables.

Il faut se méfier de toute solution de facilité. Posons simplement la question : le procès du Christ devant le Sanhédrin a-t-il été un procès politique? Il s'ensuivra peut-être alors la réponse à la question : le procès de Jeanne d'Arc a-t-il été un pur procès politique?...

Et on pénètre au cœur du mystère si l'on considère que l'appareil du procès fut celui d'un procès en matière de foi, si les intentions politiques demeurent évidentes.

## C. *Jeanne d'Arc et... Luther.*

Il saute aux yeux qu'une fille envoyée de Dieu qui déclare tranquillement : « Je répute chose impossible à faire de déclarer que mes faits et dits, et tout ce que j'ai répondu au sujet de mes

visions et révélations, je ne l'ai pas fait et dit de par Dieu... et en cas que l'Église voulût me faire faire chose contraire au commandement qui m'a été fait par Dieu, je n'y consentirais pour quoi que ce soit », qu'une telle fille, donc, a pu servir d'argument à ceux qui cherchaient à faire prévaloir une soi-disant inspiration personnelle sur le magistère ecclésiastique.

D'où un problème.

On trouvera un exposé succinct avec renvoi à des ouvrages plus complets dans :

Th. Deman : *Un jugement théologique sur la prétendue insoumission de Jeanne d'Arc à l'Église : Revue des Sciences Philosophiques et Théologiques* 1931, pp. 699 et ss.

## IV

## Mission et sainteté

En Jeanne d'Arc, deux choses sont à considérer : sa mission et sa sainteté.

### *Sa mission.*

Il semble qu'on soit encore loin de l'avoir élucidée. Son caractère extraordinaire en a masqué, plutôt que dévoilé, la signification véritable. Très populaire et très célèbre, Jeanne d'Arc l'est surtout à la façon d'une héroïne de légende, dont le visage de guerrière séduira toujours l'imagination des gens simples et celle des littérateurs qui ne s'élèvent guère jusqu'au niveau où elle devient une question sur Dieu. L'indéniable, c'est qu'une telle mission se joue à la jointure du temporel et du spirituel, c'est qu'elle pose (et doit contribuer à résoudre) le problème des rapports de l'histoire du salut avec l'histoire tout court.

Là même, deux perspectives sont possibles, d'ailleurs complémentaires. La première se réfère à la mission de Jeanne telle

qu'elle-même l'a explicitement connue : le sacre et le rétablissement du roi légitime en France, et le déclenchement de la libération définitive du royaume. Depuis les anciens jours d'Israël, il n'y avait pas eu (et il n'y a pas eu depuis) de prise en charge aussi catégorique du temporel par Dieu; spécifions même du *politique*. Cette compromission divine confère au fait Jeanne d'Arc une éminente valeur de signe qu'on serait coupable de dédaigner. Ni Constantin, ni Clovis, ni d'autres n'ont promu le spirituel avec le temporel, avec cette parfaite et tranquille certitude d'être envoyés par Dieu, avec cette précision et cette pureté efficaces dans l'ordre de l'histoire, avec cette confirmation suprême que constitue la sainteté. Le fait est donné, il reste à savoir le lire; c'est à quoi chacun doit s'attacher.

La seconde perspective nous est ouverte par le procès. Jeanne, fille d'Église, a été jugée et condamnée par un tribunal d'Église. Il ne sert à rien de nier le scandale. Qu'on se garde d'alléguer trop vite que ces évêques, abbés, chanoines, que l'Université de Paris tout entière étaient « vendus » aux Anglais : l'explication est trop facile et, pour quiconque croit au mystère de l'Église, n'explique rien. Car l'option temporelle qu'ont pu prendre ces hommes n'a pu faire qu'ils cessassent d'être des hommes du spirituel. Un Cauchon pouvait agir par politique, mais bien d'autres, et non des moindres, maîtres en théologie et bacheliers, ont engagé dans ce procès leur conscience même. Y en eut-il un seul qui fût de bonne foi (et il y en eut), et le problème est posé. La mission de Jeanne apparaît ainsi comme une mise en garde adressée à l'Église; comme la preuve, administrée à grande douleur de sa propre chair, qu'il y a certains dangers qui la guettent en son pèlerinage terrestre; qu'il y a un discernement à opérer entre les deux ordres du charnel et du spirituel, du temporel et de l'éternel, et que ce discernement n'est pas une séparation pure et simple, dualisme trop facile (d'où la mission proprement historique de Jeanne), mais un discernement très intérieur sous la lumière de l'Esprit-Saint (d'où la signification du procès). Mais au lieu d'expliquer tout cela par livres et discours, Jeanne a laissé Dieu parler en elle selon le dessein qu'il avait sur elle. « Prends tout en gré, lui disaient ses Voix, *il le faut faire ainsi.* »

Comme le Fils, et en conformité à certains égards très étroite avec lui, Jeanne en a pâti. Il importe seulement que la leçon ne soit pas vaine. Tout théologien devrait lire l'admonition que le docteur Pierre Maurice fit à Jeanne dans sa prison, le mercredi 23 mai 1431 : incontestable et troublant chef-d'œuvre, fruit du péché contre l'Esprit-Saint, si celui-ci consiste à attribuer à Satan les œuvres mêmes de l'Esprit-Saint. Lire, méditer et craindre.

## *Sainteté de Jeanne.*

Elle est d'une perfection si rare qu'elle rejaillit pour s'épanouir sur sa personnalité tout entière, jusque dans son équilibre humain et jusque dans son corps. Jeanne est une contagion de pureté; son contact prolongé avec les Voix célestes l'avait rectifiée dès son enfance, et sans retour. Non qu'elle paraisse d'une autre race que le commun des hommes : elle a des cris de faiblesse d'une sincérité émouvante, mais c'est afin que soit manifestée l'origine véritable de sa force : le Christ qui vit en elle. Sur cette certitude, elle n'a jamais eu la moindre tentation ni le moindre obscurcissement : « Sans la grâce de Dieu, je ne pourrais rien faire »; mais elle est si franchement ouverte à la grâce que celle-ci semble constituer quasiment la seule étoffe de son être.

L'Église la vénère comme une vierge, mais il faut préciser le contexte humain et divin de cette virginité. A la différence de Catherine de Sienne, par exemple (et c'est un fait très significatif), elle n'a jamais été invitée à pénétrer dans l'intimité de Dieu sous l'analogie des fiançailles, à plus forte raison du mariage spirituel. Elle n'a pas connu non plus, autant que l'histoire nous l'apprend, les étreintes et les nuits mystiques. Sa vie mystique, combien intense cependant, s'est déroulée, même dans les épreuves, sur un mode de totale objectivité : celui d'une conversation sainte avec deux saintes et un archange. Elle a *vu*, certes (et c'est une lumière qui lui donne, à certains moments, la nostalgie de la vie éternelle), mais les visions semblent ici le superflu; ce qui compte à ses yeux et ce qui reste au principe

de son action, ce sont les *Voix*. Sa mystique est « auditive », et ce qu'elle entend — soit commandements, soit conseils, soit réconfort — est directement ordonné à sa mission. Nul retour sur soi, nulle consolation pour le plaisir de se sentir consolée : elle est constamment face à son œuvre qui est l'œuvre de Dieu. Elle peut ainsi nous aider à discerner selon quel mode le véritable enfant de Dieu est une âme à la fois « agissante et agie » — et ses défaillances (à la tour de Beaurevoir par exemple, ou lors de l'abjuration) nous sont ici de précieuses indications.

Elle peut surtout nous aider à comprendre ce qu'est l'enfance spirituelle dont il est parlé au chapitre XVIII de saint Matthieu — une enfance tellement spirituelle qu'elle ne présente plus aucune de ces équivoques de l'enfance, qui nous rendent ces paroles du Christ si difficilement accessibles : elle s'égale à la vigueur des plus solides maturités, à la rectitude des jugements les plus avertis, à la fidélité des « vieux amis de Dieu » qu'évoque saint Jean de la Croix. Elle constitue une réussite où sont réunies comme en un faisceau toutes les valeurs de lumière, de simplicité aussi bien que de sagesse et de force, qui établissent le Royaume. Pénétrant dans cet ordre de la guerre qui est, trop souvent pour beaucoup, le lieu commun de la violence, de la compromission, de la haine, de la ruse, elle s'y établit fermement dans la droiture, la charité, la rectitude, la douceur, et, chose incroyable, leçon suprême, elle y est *efficace*, au point d'en remontrer par sa sagacité, sa prudence aussi bien que par son audace, aux plus chevronnés capitaines. Au milieu des combats (c'est finalement son secret), elle apporte, vécue, la Béatitude des Pacifiques.

Il est inutile de s'inquiéter d'un titre qui la caractériserait mieux. Dieu lui-même s'en est chargé. Car elle a avoué humblement devant ses juges que, dans les moments où son âme avait besoin de soutien et de réconfort, ses Voix lui murmuraient à l'oreille cette simple mais brûlante injonction : « Va, fille Dé, va ! » (« Va, fille de Dieu, va ! ») Nous avons déjà l'Unique, la Mère de Dieu, Marie. Voici en Jeanne, parmi beaucoup, la fille de Dieu. Et c'est peut-être la suprême grâce que nous procure son intercession : celle de pénétrer dans le mystère de la paternité divine à notre égard.

Ici un ouvrage mérite l'attention : *Le Mystère de sainte Jeanne*, du P. Clérissac. Le P. Doncoeur en a écrit la préface.

## V

### A SIGNALER

J.-B.-J. Ayroles, S.J. : *La Pucelle devant l'Église de son temps* (1890).

Il faut y distinguer trois éléments d'intérêt très inégal :

1) La traduction (totale ou partielle) d'un certain nombre de documents du dossier de réhabilitation, et dont certains sont précisément absents de Quicherat. Ce sont des traités ou consultations de théologiens du temps : ils ne concernent pas le visage de Jeanne proprement dit, mais se préoccupent de résoudre les difficultés théologiques que pose le cas de Jeanne au regard de l'Église.

D'où leur intérêt pour quelqu'un qui connaît déjà *bien* Jeanne d'Arc.

Feuilleter l'ouvrage pour les découvrir ici ou là.

2) Quelques mises au point ou réflexions historiques, en particulier plusieurs chapitres sur le « sombre rôle » joué dans le procès par l'Université de Paris.

Étude assez suspecte. S'en tenir aux ouvrages plus purement historiques. L'auteur a une thèse...

3) Commentaires et opinions personnelles de l'auteur, dont l'intérêt est tout à fait contestable. Les quelques lignes suivantes permettront de s'en rendre compte :

> Si Charles VII et ses successeurs avaient compris — (il s'agit de l'acte par lequel, sur les injonctions de Jeanne, Charles VII fit don de son royaume au « Roi du Ciel ») — non seulement ils seraient aujourd'hui sur le trône, mais l'univers serait dans les bras de Jésus-Christ, et ce serait la France qui l'y aurait placé.
>
> N'y aura-t-il donc personne qui puisse faire comprendre cette vérité qui les renferme toutes, aux descendants de Hugues Capet et de saint Louis ? Celui qui leur persuadera de la reconnaître, de

la proclamer par leurs paroles et par leurs œuvres, les remettra sur le trône, et aura relevé la France et le monde (p. 59).

Chanoine Debout : *Jeanne d'Arc.*

Du papier glacé, une magnifique reliure, deux tomes, beaucoup d'images...

M.-J. Belon et F. Balme, O.P. : *Jean Bréhal, grand inquisiteur de France, et la réhabilitation de Jeanne d'Arc* (Paris, 1893).

L'ouvrage situe les circonstances et les artisans du procès de réhabilitation, puis donne le texte intégral, avec force notes, du mémoire de Jean Bréhal. Étude très érudite mais très particulière et très limitée.

Ne pas chercher à lire, à moins de connaître parfaitement le cas de Jeanne, ou de s'intéresser spécialement à ce jugement théologique sur la mise en œuvre de sa mission.

Chanoine Glorieux : *Jeanne d'Arc, fille de Dieu.*

Ce livre est conçu comme une présentation de Jeanne au public populaire moderne. Le climat général est celui d'une apologétique facile et un peu superficielle (Jeanne et son bon sens, Jeanne et son patriotisme, etc.).

A.-M. B.

# *LES LIVRES*

## THÉOLOGIE

Yves M.-J. CONGAR, O.P. : *Jalons pour une théologie du laïcat*. Coll. « Unam Sanctam ». Éd. du Cerf, Paris, 1953; 683 pp.; 23 × 14; 1.500 fr.

Derrière le rideau de fer, la foi ne sera peut-être gardée que grâce au laïcat fidèle. L'importance d'une théologie du laïcat est donc à la mesure des tâches qui nous sont confiées. Le livre du P. Congar vient à son heure.

Une caractérisation de la condition laïque entame le sujet. Le reste de l'ouvrage est divisé en deux parties. Sous le titre *Positions*, la première cherche à définir l'intérêt d'une théologie du laïcat pour l'ensemble de la doctrine ecclésiologique avant de situer le laïcat lui-même dans la réalité concrète de la communauté chrétienne. Les activités du laïc dans la vie de l'Église sont étudiées dans la seconde partie. Le P. Congar a repris ici le cadre classique en christologie : fonction sacerdotale, fonction royale, fonction prophétique. Répartir toute l'activité de l'Église dans ces trois catégories risque toutefois de faire violence à l'un ou l'autre aspect du réel. Aussi un chapitre spécial a-t-il été réservé à la place de l'Action catholique dans la fonction apostolique de l'Église. Un exposé sur la sanctification des laïcs engagés dans le monde termine ce volume.

Le plan du P. Congar est vaste. Pourrait-il en être autrement ? Une théologie du laïcat, c'est en pratique tout un traité de l'Église vu du côté du simple fidèle. Dans le présent compte rendu, nous ne toucherons qu'à certains points saillants.

Qu'est-ce qu'un laïc ? Nous sommes habitués à le définir négativement par opposition au prêtre et au moine. Le mérite du P. Congar est d'avoir tenté une description positive. Certes, laïcs, clercs et moines ont part au même héritage de fils de Dieu, mais les premiers poursuivent cette fin sans faire l'économie de l'engagement dans le mouvement du monde : l'œuvre de Dieu dans et par l'œuvre du monde est leur moyen propre (p. 38). Aux yeux du clerc et du moine, les choses ne sont vraiment intéressantes que dans le rapport qu'elles ont à Dieu; pour le laïc, au contraire, dans l'œuvre que Dieu lui a confiée, la substance des choses *en elles-mêmes* existe et est intéressante (p. 39).

« Les fidèles et plus spécialement les laïcs, déclarait Pie XII, doivent avoir une conscience toujours plus nette, non seulement d'appartenir à l'Église, mais d'être l'Église » (p. 80).

L'Église, en effet, n'est pas uniquement la direction imprimée par le chef commun, le pape et les évêques en communion avec lui; elle est aussi communauté des fidèles. Il faut tenir ensemble ces deux aspects : la structure hiérarchique et la vie communautaire. L'Église existe ainsi à la fois d'en haut et d'en bas (p. 81). L'effort pastoral actuel a pour but d'assurer pleinement à l'Église sa double dimension, par une célébration liturgique qui ne soit pas sans peuple, par une vie de la pensée chrétienne et un apostolat qui intéressent tout le corps (p. 83).

Dans la fonction sacerdotale de l'Église, quelle est la part du laïc ? Les fidèles ne sont pas les ministres de la célébration eucharistique, mais ils y participent en consentant, en recevant, en s'unissant (p. 277): « Par son désir (*voto*), le peuple offre l'hostie que le prêtre offre par son ministère (*ministerio*). » Cette formule d'Albert le Grand exprime bien la part de chacun : du côté des fidèles, il y a désir, prière, union fervente; du côté du prêtre, il y a fonction et compétence (p. 280). Cette foi et ce vœu du peuple chrétien trouvent leur expression liturgique tout au long de l'action sacrée dans des gestes, des attitudes et des prières, surtout dans les différents *Amen* qui disent le consentement profond à la célébration du mystère. « *Amen* signifie : oui, c'est solide, c'est vrai » (p. 289).

L'Église ne se contente pas d'offrir le sacrifice du Christ, elle offre son propre sacrifice dans et par celui du Christ (p. 286). Le sujet est difficile à traiter. La plupart des auteurs restent ici dans un certain flou qui favorise souvent des initiatives déplorables au point de vue liturgique. Le P. Congar s'exprime très heureusement : « La messe n'a son plein effet et, au sens augustinien du mot, sa pleine réalité (*res*) que dans le cœur des fidèles et si ceux-ci vivent une vie offerte à Dieu dans le Christ » (p. 293). Personnellement je préfère cette formule à celle de la page 291, où il est parlé de l' « adjonction que les membres font de leur propre sacrifice à celui de leur tête ». Pleinement légitime, le mot *adjonction* a toutefois besoin d'être complété si l'on entend souligner les différences essentielles en même temps que l'unité de ces deux sacrifices. Les plans sont distincts.

Notre sacrifice spirituel (Rom., 2, 1) n'est-il pas plutôt le *retentissement* en nous du sacrifice du Christ (sur la croix et à la messe) ? « Rendez-vous compte de ce que vous accomplissez, dit l'évêque aux futurs prêtres le jour où il les consacre, *imitez ce que vous faites*, et en célébrant le mystère de la mort du Seigneur, faites mourir complètement en vos membres les vices et les concupiscences. » La phrase du P. Congar : « Il faut donner à l'Eucharistie toute sa vérité en nous, dans le quotidien de nos vies » (p. 293), répond bien à la distinction augustinienne, si opportunément utilisée par saint Thomas : « Le sacrifice visible est le sacrement, ou signe sacré, du sacrifice invisible » (*De civ. Dei*, l. X, ch. 5).

L'exposé sur l'Action catholique est éclairant. On connaît la définition donnée par Pie XI : « La participation du laïcat à l'apostolat hiérarchique » (p. 507). Une interprétation trop philosophique du mot *participation* a nui un certain temps à l'intelligence toute simple d'une formule très condensée (p. 508). Les fidèles participent en « prenant part » à l'apostolat de la hiérarchie ou, comme le dit très justement le P. Congar : « Ils participent à l'activité du ministère, non à ses pouvoirs » (p. 510). Dans différents documents officiels, Pie XII emploie volontiers des formules désignant l'Action catholique comme une *aide* ou une *collaboration* à l'apostolat des évêques et des prêtres (p. 512). Ce léger changement de vocabulaire exprime plus clairement le sens reconnu à la définition classique donnée par Pie XI (p. 513).

Pendant la dernière guerre, à Ber-

lin, huit cents laïcs, jeunes gens et jeunes filles, dont plusieurs avaient suivi un cours complet de théologie, reçurent la *mission canonique* en vue d'une activité apostolique de la parole (p. 426). Comment situer ecclésiologiquement cet office ? « Pour remplir leur mission apostolique à titre individuel, dit une note de l'Assemblée des Cardinaux et Archevêques de France, les laïcs n'ont pas à attendre une délégation de pouvoirs : il leur suffit d'être fidèles aux exigences de leurs titres de baptisés et de confirmés » (p. 521). Ces deux sacrements confèrent, en effet, des titres de mission *ex spiritu* (p. 521). Le baptême qualifie pour les actes de l'existence chrétienne pure et simple; la confirmation fait du baptisé un défenseur et un témoin de la foi qualifié pour les actes de la vie militante de l'Église (pp. 517-518).

Mais l'exemple donné plus haut ne concerne pas seulement un témoignage apostolique à titre personnel et privé. C'est au titre d'une mission et donc d'un certain office public que ces huit cents laïcs participèrent à la fonction prophétique de l'Église. Ils avaient reçu un *mandat* de la hiérarchie. Faudrait-il en déduire que ce mandat est le fondement de l'Action catholique ? En aucune façon. Le fondement de *tout* témoignage du simple fidèle sera toujours celui du baptême et de la confirmation (p. 516). Mais le témoignage demeure de droit privé tant que l'Église, par un appel hiérarchique, ne l'a pas assumé au plan d'une condition homologuée par elle (p. 521). « On pourrait évoquer, pour le rapport de l'Action catholique organisée et mandatée à l'apostolat spontané et personnel, l'analogie de ce qu'est la vie religieuse sanctionnée par les vœux selon une règle approuvée par l'Église, à l'égard d'une vie religieuse personnellement menée dans l'esprit des conseils. Les vœux publics ne sont ni l'appel à la perfection, ni la vertu; mais ils les sanctionnent, les organisent en un état de vie publiquement homologué; ils en font une réalité d'Église » (p. 522).

Le présent ouvrage n'a pas la prétention de formuler du définitif. C'est à dessein que l'auteur a choisi le titre modeste de *Jalons*. « Il est trop clair que, sur tant de difficiles questions, les positions théologiques peuvent diverger » (p. 14). Mais ajoutons que ce volume est une étape importante dans l'élaboration d'une théologie du laïcat. Tous ceux qui sont confrontés quotidiennement avec ces problèmes, que ce soit sur le plan doctrinal ou sur le plan des décisions pratiques, seront reconnaissants au P. Congar de leur avoir donné ce livre désormais indispensable.

JÉRÔME HAMER.

A. MICHEL : *Les Mystères de l'Au-delà*. Éd. Téqui, Paris, 1953; 153 pp.

Après nous avoir donné déjà tant d'études théologiques, l'auteur, infatigable, offre un exposé doctrinal complet sur les fins dernières, inspiré principalement de saint Thomas. Cet ouvrage sera fort apprécié des étudiants en théologie; et les prêtres auront sous la main l'essentiel des questions qui se posent à un chrétien sur la mort, le Jugement, l'Enfer, le Purgatoire, le Ciel et la Résurrection (sur l'enfer cependant, ne pourrait-on tirer meilleur parti de la doctrine de saint Thomas par une réflexion attentive sur *Quest. Disp. de Anima*, a. 21 et *VII Quodl.*, q. 8, a. 18 ?). Peut-être les laïcs éprouveront-ils plus de difficulté à lire cet ouvrage où ne sont pas épargnés les termes techniques du langage théologique. Aussi les mêmes vérités devraient-elles être mises ensuite à la portée des fidèles. Il est vrai que d'autres travaux visent, déjà ce but. L'auteur aurait pu signaler dans la bibliographie l'ouvrage du R. P. Ch.-D. Boulogne, *Par delà la mort* (Paris, 1946). Quoi qu'il en soit, ce livre est un bon instrument de travail qui complète les articles correspondants du *Dictionnaire de Théologie catholique*.

R.-L. OECHSLIN.

VIKTOR WARNACH : *Agapè. Die Liebe als Grundmotiv der neutestamentlichen Theologie*. Patmos-Verlag, Düsseldorf, 1951; 1 vol. rel., 760 pp.

L'intérêt permanent de ce qu'on a pu appeler justement « l'école » de Maria Laach (*theologica lacensis*) vient de ce qu'on s'est toujours obstinément refusé, dans le groupe des travailleurs plus ou moins directement apparentés à cette école, à séparer la considération de toutes les « positivités » chrétiennes (la liturgie, le droit ecclésiastique, l'exégèse, les institutions chrétiennes, l'art chrétien), d'une nécessaire réflexion philosophique et théologique sur ce « donné ». Cela donne un ensemble extrêmement capiteux pour l'esprit, cela offre à la réflexion un matériel d'une incroyable richesse et complexité. C'est, pour employer un mot auquel Casel lui-même, dans un article célèbre, a rendu sa dignité positive et toute paulinienne, une « gnose » du Christ et de son Église. On est donc loin d'une activité « désintéressée » et faussement objective de l'esprit. Reprenant la grande tradition platonicienne, on affirme que le théologien, encore moins que le philosophe, n'est pas une pensée pure. Il est homme, il aime, il s'émeut à la vue du beau. L'être considéré est aussi un être aimé.

L'activité de l'école de Maria-Laach s'était, depuis trente ans, toute concentrée dans la publication collective de son important *Jahrbuch*. Les livres sortis de ce cercle étaient plutôt rares. On considérera donc avec une particulière attention le livre qu'un moine de Maria-Laach, Dom Victor Warnach, vient de publier sous le titre suggestif de *Agapè : l'amour comme motif fondamental de la théologie du Nouveau Testament*. Livre énorme, qu'on aurait bien tort de qualifier de diffus, et qui malgré les apparences propres à rebuter un lecteur scolastique, « cartésien » (je n'ose pas dire français), possède une merveilleuse unité. Mais c'est précisément l'unité d'un *motif*, ou d'un « projet » au sens phénoménologique du terme.

Warnach part de ce fait que l'amour est le motif fondamental qui inspire toute la philosophie et la culture depuis un siècle. Il assigne avec juste raison à Max Scheler l'honneur d'avoir fait passer cette considération de l'amour, du plan « vital » où la pensée matérialiste et positiviste des années 1880-1910 l'avait tenu, à un niveau proprement spirituel. L'amour, avec Scheler, ne sera plus simplement une poussée vitale, il redeviendra un fait caractéristique de la vie de l'esprit. Dans le même temps, le christianisme allait retrouver le sens de la spécificité propre de son message : il est amour personnel, il est événement, il est rencontre. Un renouveau simultané et cohérent de la théologie biblique et de la philosophie chrétienne provoqueraient donc cette floraison d'œuvres qui sont, certes, très inégales, mais qui ont toutes l'avantage de ne pas réduire le fait chrétien à ses composantes naturelles, historiques, psychologiques ou culturelles. « L'essence du christianisme », c'est la personne de Jésus qu'on ne peut réduire à aucune catégorie du monde de la pensée humaine —, qu'on ne peut même réduire à aucune catégorie religieuse préexistante. Le christianisme, ce n'est pas « une » religion, c'est Jésus, et c'est Jésus révélant le mystère de l'Agapè.

On pensera justement que rien de cela n'est très neuf et que pour un lecteur d'Origène, d'Augustin, de Bernard, de Thomas d'Aquin ou de Pascal, — pour ne rien dire de saint Jean et de saint Paul —, c'était là une vérité acquise depuis vingt siècles. L'intérêt du livre de Warnach, c'est de l'avoir ressaisie au plan de la conscience moderne et de lui avoir redonné une expression philosophique étonnamment accordée à la communication des esprits de notre temps. En effet, Warnach a réuni deux livres en un seul. On pourrait appeler le premier un livre de lec-

ture spirituelle biblique où tous les motifs « de la théologie du Nouveau Testament » sont successivement passés en revue et noués par une considération dynamique qui en révèle l'unité interne. C'est une synthèse biblique de l'essence du christianisme à partir de l'Agapè. Et le lecteur avide de lectures spirituelles ne sera pas déçu par la lecture de ce texte et de ces textes magnifiques. Un second livre est celui qui court au bas des pages où un apparat de références exubérant se développe, et il est presque aussi important que le premier. C'est une bibliographie impressionnante du sujet. Warnach connaît bien la littérature française, mais nul ne s'étonnera que sa bibliographie soit surtout allemande, et c'est là, je crois, que résidera pour le lecteur français éventuel la difficulté de l'ouvrage. Le livre de théologie biblique écrit par Warnach est, de fait, une réponse à cette problématique philosophique qu'il a sagement reconduite au bas de ses pages et qui n'alourdit pas la ferveur de sa contemplation religieuse. Je me demande seulement si le lecteur du livre de théologie biblique qui n'est pas au fait de la problématique philosophique trouvera dans le texte religieux de Warnach ce que l'auteur y a mis. Il faut avoir beaucoup lu et lu beaucoup d'allemands, pour retrouver sous l'apparente banalité du texte et de la langue de Warnach toute la spécificité dont elle est prégnante.

On m'assure qu'un éditeur français a la magnanimité d'entreprendre la traduction de ce livre. Je lui souhaite bonne chance et il rendra un service signalé aux lecteurs français. Mais je crains, pour les raisons que je viens d'indiquer, une déception lors de la parution de l'ouvrage.

Avec ses index particulièrement soignés, ce livre me semble indispensable à tous les professeurs de théologie et à tous ceux qui, à un titre ou à un autre, sont chargés de l'enseignement dans l'Église. Je veux redire aussi que la lecture ne laissera certainement pas indifférents les chrétiens soucieux de vie spirituelle. Ils y trouveront un traitement de la Sainte Écriture qui respire à chaque page cet eudémonisme mystique à base sacramentelle qui donne tant de prix à ce qui émane du milieu de la célèbre abbaye rhénane.

PIE DUPLOYÉ.

## SPIRITUALITÉ

*Spiritualité carmélitaine*, n° 10 : *Conversation avec Dieu*. Couvent de Chèvremont, Belgique, 1953; 88 pp.

« Le présent cahier n'est pas destiné aux débutants dans la vie intérieure, mais à ceux qui en ont déjà un peu tâté », écrit le R. P. Étienne de Sainte-Marie dans *l'Avant-Propos*. Peut-être l'auteur est-il trop modeste et la lecture de son livre sera sans doute profitable à toutes les étapes de la vie spirituelle. On entendra volontiers l'appel à la vie intérieure qui retentit dans les deux premiers chapitres, avec ces remarques pertinentes sur un apostolat envisagé superficiellement : « On considère ses effets visibles, tangibles, pas assez la source intérieure qui l'alimente » (p. 11). La vie intérieure est donc première; il ne faut pas négliger l'action, mais la concevoir comme un rayonnement plutôt que comme une force mesurable par son efficacité visible. L'auteur en vient à l'acte par excellence de la vie intérieure : la prière. Il caractérise en termes clairs et simples ce dialogue avec Dieu et encourage à surmonter les difficultés qu'on y rencontre. Il y faut du courage, en effet, quand on sent la gravité de cet acte : « Dans la prière, une confrontation va s'imposer, nous allons être mis en présence de quelqu'un, appelés par notre nom, mis en demeure

de répondre » (p. 41). On rencontre encore d'autres problèmes : celui du rôle de la pensée dans la prière, celui des liens de la prière et de l'amour. Mais fallait-il marquer une telle opposition entre la demande des débutants et l'oraison la plus avancée ? N'arrive-t-il pas plutôt que nos demandes, d'abord égoïstes, vont se spiritualisant peu à peu, pour à la fin s'identifier uniquement à la prière du Fils, mais sans modifier leur caractère essentiel de prière. D'ailleurs l'auteur explique très bien : « Le but de la prière n'est pas de changer les adorables volontés de Dieu, de bouleverser ses plans..., mais bien d'adapter nos vouloirs aux siens » (p. 63). Et encore : « Notre prière atteint son plus haut point, sa plus grande efficacité quand elle s'insère dans cette prière divine, quand nous laissons en quelque sorte Dieu prier en nous » (p. 67). L'ouvrage se termine par la traduction d'un texte du P. Lippert sur le même sujet. On ne saurait trop se réjouir de voir se multiplier de tels ouvrages qui stimulent les âmes à approfondir leur vie intérieure.

R.-L. Oechslin.

Thomas MERTON : *Quelles sont ces plaies ?* Éd. Desclée de Brouwer, Paris, 1953; 193 pp.

Le P. Louis retrace ici la vie d'une grande cistercienne belge du début du XIIIe siècle, sainte Lutgarde d'Aywières. Ce n'est pas un ouvrage à prétentions critiques et scientifiques. L'auteur raconte avec simplicité les événements de cette vie en suivant de près le premier biographe, Thomas de Cantimpré. Il ne se hâte point et s'arrête chaque fois qu'il le juge utile, pour donner des explications sur le milieu historique ou, plus souvent, sur quelque point de doctrine spirituelle. Les historiens purs seront peut-être déçus de ces digressions, mais beaucoup de lecteurs y trouveront de précieux enseignements sur la vie de piété, notamment sur la dévotion au Sacré-Cœur. Car c'est peut-être là surtout l'originalité de sainte Lutgarde : elle compte parmi les grands précurseurs de cette dévotion. Sa spiritualité, tout en se rattachant à la grande tradition cistercienne du XIIe siècle, participe à la piété affective de ses contemporains et à la dévotion à l'Humanité du Christ. Mais quelle solidité! Sa dévotion au Sacré-Cœur de Jésus est liée étroitement à la Passion et au Sacrifice de la messe; elle se préoccupe aussi beaucoup de la sanctification des prêtres.

Sa vie en ses débuts ne semble rien annoncer d'extraordinaire. Elle est née en 1182 à Tongres, en Limbourg. Son père veut la marier, mais imprudemment place sa dot dans les fonds d'un marchand qu'engloutit un jour la mer. Une nouvelle dot est reconstituée par la mère, mais seulement pour permettre l'entrée de la jeune fille au cloître. Devenue bénédictine à Sainte-Catherine de Saint-Trond, elle mène comme ses sœurs une vie quelque peu relâchée. Une vision du Christ au Cœur ouvert par la lance la décide à rejeter les assiduités de certains prétendants. Désormais elle s'impose une règle de clôture et de solitude volontaires, malgré les sarcasmes. Elle vivra dans la familiarité du Seigneur qui la favorise de visions et lui communique les stigmates, faisant pénitence et priant pour la conversion des hérétiques albigeois et des pécheurs et pour soulager les âmes du Purgatoire. Entre temps, elle est élue prieure, puis elle se décide à embrasser la vie austère des cisterciennes d'Aywières. C'est là qu'elle mourut dans une paix rayonnante en 1246.

Ce livre est le premier de Thomas Merton, devenu moine. Il l'écrivit en 1945 sur le désir pressant de l'Abbé de Gethsémani, Dom Frédéric Dunne. Souhaitons que par lui se réalise le dessein de l'auteur : d'aider les catholiques « à aimer le Sacré-Cœur avec un peu de cette pureté, de cette simplicité et de cette ardeur » qui animait son Père Abbé.

R.-L. Oechslin.

Mgr FULTON J. SHEEN : *Dépassons-nous (Lift Up Your Heart)*. Trad. de l'américain par l'abbé L. BRÉVET. Éd. Salvator, Mulhouse, 1953; 318 pp.

Noble ambition que celle de conquérir sa personnalité. Il faut pour y parvenir assurer la prédominance du véritable moi sur le moi de surface, qui est comme un masque pour la montre. Finalement la personne ne s'achève que si elle accueille les appels de la grâce et s'épanouit en Dieu. Mgr Sheen analyse les étapes de cette montée de l'âme en discernant trois plans, celui du « je » ou moi apparent, celui du « moi » purement humain, enfin le plan divin. Il dépiste d'abord les dérobades de l'égoïsme, fait ensuite connaître à lui-même le moi et indique les moyens de parvenir à un véritable équilibre humain, enfin explique comment dépasser ce plan naturel. Notons à ce propos la présentation originale du « sens divin de l'humour » : « De même qu'un homme perd le sens de l'humour lorsque le double sens, *l'affaire* d'un calembour lui échappe, il le perd complètement lorsqu'il n'arrive plus à voir *la grande affaire* de l'univers, que tout est révélations, symboles, mementos du Dieu qui le créa » (p. 66). Mais surtout l'auteur retrace excellemment le cheminement de la grâce : « Dieu ne vient pas dans le tonnerre, mais dans la brise d'avril. Parce qu'il ne crie pas, qu'il chuchote seulement, l'âme doit être attentive pour ne pas le manquer » (p. 211). D'où le rôle de la prière et de la méditation pour ouvrir l'âme. « La prière est dynamique, mais seulement si nous coopérons avec Dieu par l'abandon » (p. 218). Cela suppose un vouloir livré entièrement à Dieu. Trop souvent il est partagé : « Une main derrière le dos, nous nous réservons quelque dédommagement dans le cas où il viendrait à nous manquer » (p. 219). Finalement c'est tout l'idéal de la vie chrétienne présentée de façon vivante, et par un prélat qui connaît son temps, en parle et en apprécie les ressources cachées : « Cœurs et âmes, déclare-t-il, recèlent aujourd'hui plus d'ardeur généreuse qu'il ne s'en trouva jamais depuis cinq siècles » (p. 137).

R.-L. OECHSLIN.

J.-B. GOSSELIN, S.J. : *Sujets d'oraison pour tous les jours de l'année*. T. VI : *Textes et pensées pour le temps de la retraite*. Apostolat de la Prière, Toulouse, 1953; 184 pp.; 280 fr.

Il y a des richesses dans ce petit volume qui veut aider les retraitants qui doivent faire seuls leur retraite. Des plans de retraites et de triduums, de brèves citations d'auteurs anciens et modernes destinées à étoffer la méditation, un commentaire de certains points des *Exercices de saint Ignace*, de longues pages sur la « contemplatio ad amorem ». Mais, plus que tout le reste, ne faut-il pas apprécier cet avis qui commande tout le livre : « C'est quand le retraitant réfléchit par lui-même et, soit par son propre travail, soit par une touche ou lumière de la grâce divine, pénètre un peu mieux la vérité proposée, qu'il goûte un fruit spirituel plus considérable. *Il ne faut donc ni lire beaucoup, ni proposer longuement les points de la méditation, car ce qui rassasie l'âme c'est de sentir, de goûter les choses intérieurement.* »

M.-L. T.

JEAN DESCOLA : *Quintessence de saint Jean de la Croix*. Éd. de la Colombe, Paris, 1952; 96 pp.; 700 fr.

Historien du catholicisme espagnol, Jean Descola connaît bien les circonstances dans lesquelles se déroula la vie de saint Jean de la Croix et les retrace à grands traits et d'attachante façon. De nombreux et très beaux textes sont groupés ensuite pour décrire l'ascension de l'âme vers les sommets de l'union à Dieu; mais ils

sont cités sans aucune référence et, séparés de leur contexte, ils ne rendent pas toujours ce que le saint a voulu leur faire exprimer; les commentaires qui les introduisent paraissent parfois un peu sujets à caution (exemple pp. 77, 83) et leur groupement même est un peu arbitraire. N'est-ce pas par le sommet (le *Cantique* et la *Vive Flamme*) qu'il faudrait commencer une exposition de la doctrine de saint Jean de la Croix; n'est-ce pas cette union qui explique tous les retranchements de *La Montée du Carmel* et de *La Nuit obscure* ?

M.-L. T.

Marcel-Marie DESMARAIS, O. P. : *Le cœur et ses trésors.* Causeries prononcées à Radio-Canada. Éd. Spes, Paris, 1952; 111 pp.; 225 fr.

Le P. Desmarais est le prédicateur le plus apprécié de la Radio canadienne française. Ces causeries (conférences de Carême 1953) sont vivantes, colorées, toutes en récits et en anecdotes, selon l'expression de leur auteur, « enveloppent les vérités éternelles dans un empaquetage moderne ». L'amour, la bienfaisance, la bienveillance, la générosité, le zèle, la joie, y sont évoqués tour à tour pour éclairer le précepte du Christ : *Aimez-vous les uns les autres.*

M.-L. T.

Abbé A. BAILLY, curé de Bienvilliers-au-Bois (P.D.C.) : *A l'écoute du divin Maître. Allocutions de fêtes.* Préface de S. Exc. Mgr Perrin, évêque d'Arras, Boulogne et Saint-Omer. G. Durassié et Cie, Paris, 1951; 272 pp.; 430 fr.

Un curé parle à ses paroissiens : à propos des grandes fêtes liturgiques, de la solennité de tel ou tel saint, de cérémonies patriotiques ou de fêtes de famille. Il le fait simplement, sobrement, indiquant les idées maîtresses, les illustrant de quelques brèves anecdotes, dispensant toujours à son peuple une doctrine substantielle, adaptée aux problèmes actuels.

M.-L. T.

P. Philippe PONSARD, Prêtre de l'Oratoire : *Essai sur la prière.* Coll. « Feuillets de vie spirituelle ». Éd. Fleurus, Paris, 1952; 72 pp.; 120 fr.

Le R. P. Ponsard, en quelques pages très accessibles et d'une solide doctrine, montre que la prière est désir et attente, qu'elle est surtout confiance, entretien de notre âme vivante avec notre Dieu vivant, proche et aimant. Quant à la dévotion, ce mot de nos jours si mal compris, elle est un état de prière habituelle, cordiale, personnelle; elle s'exprime par les « dévotions » parmi lesquelles le Rosaire a une place de choix.

Quelques prières méditées : *Pater*, *Ave*, actes de foi, d'espérance, de charité, deux très belles prières personnelles terminent ce livret sans prétention, mais qui apaisera et simplifiera bien des âmes.

M.-L. T.

Paul DE JAEGHER, S.J. : *Le Seigneur est ma joie.* Apostolat de la Prière, Toulouse, 1952; 248 pp.; 350 fr.

Le Christ nous demande de porter notre croix à sa suite, mais il ne faut pas oublier que Dieu veut nous rendre heureux et que notre bonheur croît en proportion de notre union à lui. Une âme dégagée d'elle-même trouve en cette union des joies intérieures à nulle autre comparables. Ce sont ces joies spirituelles que le P. de Jaegher veut mettre en lumière : « Joie de vivre, en union avec Jésus, par l'amour parfait de Dieu, de se perdre et de s'oublier en lui, pour épouser ses intérêts et son bonheur, de jouir en lui de ses divines perfections », joie de la confiance en Marie et de l'intimité des saints,

joie même au sein de la souffrance supportée par amour. Il ne s'agit pas là de grâces mystiques extraordinaires, mais d'une expérience que peuvent faire toutes les âmes unies à Dieu.

L'abondance de certains adjectifs : suave, délicieux, exquis, ravissant, était-elle si nécessaire ?

M.-L. T.

## HAGIOGRAPHIE

Roberto RIDOLFI : *Vita di Girolamo Savonarola*. Éd. Angelo Belardetti, Rome, 1952; 2 vol. VIII-407 pp. et 303 pp.

Le cinquième centenaire (1952) de la naissance de Jérôme Savonarole a été l'occasion de rappeler à l'attention cette grande figure de dominicain. Ainsi M. R. Ridolfi vient de publier un travail considérable sur sa vie. On sait le rôle joué par Savonarole à Florence. Par ses prédications enflammées, inspirées surtout des prophètes de l'Ancien Testament, il réussit à établir à Florence, dans des circonstances politiques très difficiles, une véritable république chrétienne. Son grand désir, dès sa jeunesse, était le retour des membres de l'Église, clercs, moines et laïcs, à la pureté de vie ancienne. Lui-même embrasse en 1474 la vie religieuse; sa décision est prise lorsque, écoutant un jour une prédication, il est frappé par ces paroles de la Genèse : *Quitte ton pays, ta famille et la maison de ton père*. Il les entend comme prononcées pour lui et va demander l'habit au couvent de Bologne. Plus tard, à Saint-Marc de Florence, son influence ira grandissant. Devenu prieur, il fera accepter une réforme qui est un retour à la ferveur primitive de l'Ordre des Prêcheurs. Le rayonnement du couvent de Saint-Marc s'étendra à la province de Lombardie et ensuite à celle d'Espagne. A Florence, il réussit à refréner l'immoralité et à éveiller la ferveur du peuple. Malheureusement les problèmes politiques sont alors très mêlés aux questions religieuses. Alexandre VI ne peut supporter cette œuvre qui se met en travers de ses projets de Ligue contre le roi de France. (On remarquera, par exemple, p. 227, que le pape avoue le motif politique de l'interdiction de prêcher, et p. 323, qu'il propose la levée de l'excommunication en échange d'un avantage politique.) L'hostilité grandissante du pape finit par l'emporter. On ne peut qu'admirer l'attitude de Savonarole : à la fois humblement et patiemment soumis au pape et sauvegardant les intérêts temporels de sa cité.

L'ouvrage de M. Ridolfi contribuera à réhabiliter la figure de Savonarole. S'appuyant toujours exactement sur les documents, il redresse souvent des jugements tendancieux de Schnitzer, l'historien qui jusqu'alors offrait l'étude la plus complète sur le sujet. Resterait à entreprendre un travail à la fois historique et théologique sur les prophéties du prédicateur de Saint-Marc. Il faudrait noter certaines réflexions de Savonarole : par exemple il se défend d'être prophète (p. 35); et surtout étudier de près son traité *De Veritate prophetica* (cité p. 313). On s'étonne de sa hardiesse et de son assurance. Ne faudrait-il pas cependant faire entrer en ligne de compte la question de ce genre littéraire très répandu à cette époque ? (Cf. les études en cours de M. Marcel Bataillon. — On pourrait établir aussi une comparaison avec la description de l'ambassade auprès de la Vierge, qui relève manifestement d'un genre littéraire : pp. 172-173; cf. aussi note 35.) D'autre part, Dieu accorde parfois des révélations privées, mais il arrive que celui qui en est favorisé y mêle ses propres interprétations humaines; ne serait-ce pas le cas ici ? Certaines paroles de

Savonarole implorant dans sa prison le pardon de Dieu le laisserait peut-être entendre. Bien d'autres réflexions pourront être suggérées par le livre de M. Ridolfi. Il sera désormais indispensable de le consulter pour toute étude sur Savonarole.

R.-L. OECHSLIN.

DONALD ATTWATER : *Saints Westward*. P. J. Kenedy and Sons, New-York, 1953; x-130 pp.; relié toile, $ 2.50.

Les chrétiens de l'ancien monde retrouvent en tous lieux les traces d'innombrables saints. Si les habitants de l'Amérique ne peuvent invoquer pareilles traditions, ils ont pourtant déjà leurs saints que les Européens ignorent et qu'eux-mêmes ne connaissent pas assez. L'hagiographe anglais Donald Attwater, en une série de courtes biographies, nous les fait découvrir. Jésuites pionniers de la foi au Canada et au Paraguay, Franciscains et Dominicains originaires surtout d'Espagne, religieuses françaises venues instruire « les filles sauvages », ermites et contemplatives, frères convers au rayonnement immense, apôtres des Noirs et apôtres des émigrants, évêques et humbles Indiens, trente-six de ces saints et bienheureux défilent devant nos yeux. Sait-on qu'à Lima, dans les premières années du XVII^e^ siècle, vivaient cinq chrétiens que l'Église a depuis élevés sur les autels ? Rapide et facile à lire, ce livre sera pour beaucoup une vraie révélation.

M.-L. T.

PATRICK O'REILLY : *Pèlerin du Ciel. François Luneau, soldat nantais et missionnaire calédonien, 1890-1950*. Présentation de Mgr Francis Trochu. Éd. Alsatia, Paris, 1951; 240 pp.; 480 fr.

A-t-il fait quelque chose d'extraordinaire, ce missionnaire qui devait mourir dans un accident d'avion en se rendant à Rome pour le jubilé ? Rien de plus, sans doute, que tant de ses confrères dont on n'écrira jamais la vie. Et pourtant ce Breton qui, après avoir fait toute la guerre de 1914, entra chez les Maristes, partit pour la Nouvelle-Calédonie et y besogna vingt-huit ans sans prendre un jour de repos, tour à tour apôtre pérégrinant et constructeur d'écoles, perçant des routes et se consacrant à la formation d'une élite indigène, peut servir de modèle à tous ceux qui désirent se donner d'un cœur généreux.

Le P. O'Reilly écrit cette biographie avec sa grande connaissance de la Calédonie, son amour des missions et une verve qui sait mettre en relief le piquant des incidents et accidents inséparables de toute vie de missionnaire broussard.

M.-L. T.

J. LE JOLLEC, S.J. : *Guénolé, le saint de Landévennec. Vie, œuvre, culte*. Chez l'auteur, Roz-Avel, Quimper, C. C. Rennes, 185-85, 1952; 264 pp.; 350 fr.

Au moment où les moines bénédictins de Kerbénéat font revivre les ruines de l'abbaye de Landévennec que Guénolé fonda vers la fin du V^e^ siècle, le P. Le Jollec retrace la biographie du saint d'après la *Vita brevis* (VI^e^ siècle environ) et la *Grande vie*, écrite par Gurdisten entre 860 et 880 probablement. Il discute ensuite les nombreux miracles attribués au moine breton, commente la Règle de Landévennec, décrit l'expansion spirituelle et temporelle de l'abbaye. La partie réservée à la survivance de Guénolé dans le folklore breton paraît moins solide; elle ne pourra d'ailleurs intéresser que des lecteurs bretons ou connaissant à fond la Bretagne.

M.-L. T.

JEANNE ANCELET-HUSTACHE, CHARLES, CLERC, GENEVIÈVE DUHAMELET et PIERRE LADOUÉ, ABEL MOREAU, ISABELLE RIVIÈRE, etc... : *Convertis du XX^e^ siècle*. Collection

dirigée par F. Lelotte, S.J., directeur du « Foyer Notre-Dame ». 1er volume : Henri Ghéon, Douglas Hyde, Édith Stein, Max Jacob, Charles Nicolle, Willibrord Verkade, Fred Copeman, Takashi Nagaï, Thomas Merton, Jacques et Raïssa Maritain, Alexis Carrel, Georges Desvallières, Léon Bloy, Jacques Rivière, Francis Jammes. Casterman, Paris-Tournai; Foyer Notre-Dame, Bruxelles, 1953; 248 pp.; 390 fr.

Il y a deux ans, en Belgique, le P. Lelotte lançait une série de brochures qui, tirées à plusieurs centaines de milliers d'exemplaires, furent traduites dans presque toutes les langues européennes. Chacune d'elles comprenait la biographie d'un converti contemporain, écrivain, artiste, homme politique, etc., illustrée de nombreux extraits de ses écrits, suivie d'une courte mais suggestive bibliographie énumérant ses œuvres principales ou les ouvrages intéressants parus à son sujet.

Ce succès s'explique par l'intérêt que l'on porte actuellement au problème de la conversion ; intérêt qui s'attache aux personnages en vue, mais surtout sentiment plus profond qui va droit à ce point où se situent la demande de Dieu à toute vie et la façon unique dont chaque être lui répond.

Le volume où l'on a réuni quinze de ces brochures montre leur variété : un dirigeant communiste anglais, un Prix Nobel de médecine, un peintre hollandais devenu bénédictin, une Israélite allemande entrée au Carmel. En chacune de ces âmes la grâce a cheminé différemment, mais toutes ont trouvé dans l'Église du Christ la réponse à leurs inquiétudes. Chaque récit a été confié à celui qui pouvait le mieux évoquer le personnage et son drame : Isabelle Rivière nous parle de son mari; Mme Ancelet-Hustache, qui a tant fréquenté la maison de Meudon, de Jacques et Raïssa Maritain; un professeur de Nagasaki retrace la vie du docteur Takashi Nagaï. C'est dire la qualité de ces biographies, d'une grande qualité spirituelle en leur extrême sobriété, vivantes et faciles à lire.

M.-L. T.

MARIE-ANDRÉ : *Un paladin de la liberté. Le commandant Honoré d'Estienne d'Orves.* Apostolat de la Prière, Toulouse, 1953; 88 pp.; 120 fr.

Brochure courte, mais donnant l'essentiel de la vie de ce héros de la Résistance, qui fut si profondément chrétien. Lettres et témoignages nous font pénétrer en cette personnalité si riche, ardente et équilibrée, tendre et sereine.

M.-L. T.

PAUL NAGAI : *Les cloches de Nagasaki. Journal d'une victime de la bombe atomique.* Adapté du japonais par K. et M. Yoshida, M. Suzuki et J. Masson, S.J. Casterman, Tournai, Paris, 1953; 198 pp.; 390 fr.

Lorsque le 9 août 1945, la bombe atomique éclata sur Nagasaki, le docteur Paul Nagaï, radiologue réputé, dirigeait son service dans l'Université-hôpital de la ville. Dès qu'il put se dégager des décombres qui l'ensevelissaient, il se mit à diriger le sauvetage des survivants, et, bien que blessé grièvement, opéra et pansa sans arrêt pendant les heures qui suivirent la catastrophe. Quand, au soir du troisième jour, il put s'échapper quelques instants et aller jusque chez lui, il trouva sa maison détruite et, dans la cuisine, les restes carbonisés de sa femme avec la chaîne de son rosaire dont les grains aussi avaient été brûlés...

Les jours passèrent; après la reddition du Japon la vie reprit, et le docteur se remit, au milieu des ruines, à ses recherches scientifiques; mais sa santé, déjà gravement atteinte par une leucémie due à ses travaux de

radiologue, avait été définitivement compromise par les radiations atomiques. Rien ne l'empêcha cependant de remplir son devoir : père de deux enfants, il s'efforça de les élever chrétiennement et de remplacer près d'eux la maman disparue; professeur, il étudia sur lui-même les effets de la bombe atomique; mais surtout il multiplia à l'adresse de ses concitoyens les appels à la résignation, au pardon, au travail, à l'espoir; et ses livres connurent dans tout le Japon un extraordinaire succès. Élu maire de Nagasaki, ayant reçu la visite de l'empereur, considéré comme un héros national, il mourait le 14 mai 1951.

Le livre adapté pour les lecteurs de langue française contient des extraits d'un de ses ouvrages : *La chaîne du Rosaire* et le texte intégral des *Cloches de Nagasaki*. Il comptera parmi les plus bouleversants de notre époque. Après quelques gracieuses scènes familiales évocatrices de l'ancien Japon, c'est la description hallucinante de la catastrophe atomique, vécue minute par minute, où la netteté scientifique et l'intérêt du chercheur pour l'invention nouvelle se mêlent à l'horreur éprouvée devant les morts, les blessés, l'incendie, et aux efforts surhumains déployés pour sauver le plus possible de vies. C'est aussi la douleur grave de ces hommes qui, au soir de la capitulation, pleurent longuement sur leur patrie vaincue; c'est la recherche au milieu des décombres des vestiges de la vie familiale; c'est l'effort pour construire le Japon de demain dans la paix et la foi. En ces dernières pages, la grandeur humaine et chrétienne de l'auteur se montre pleinement.

Tant de sobriété et de mesure dans l'expression des sentiments intimes, tant de netteté dans le récit d'événements tragiques, tant de force d'âme devant la souffrance et la mort font de ce livre un message que tous devraient connaître.

M.-L. T.

Michel DURAND, des Missionnaires diocésains de Bayeux : *Guides vivants sur nos routes*. Collection « Présence du catholicisme ». Librairie Téqui, Paris, 1953; 124 pp.; 360 fr.

Ces sermons furent prêchés aux auditeurs de la messe pontificale, à Trouville, en 1952. Chacun d'eux trace un portrait rapide et précis d'un saint : saint Étienne, saint Louis, saint Jean Vianney, Jeanne de Chantal, Maria Goretti, Vincent de Paul, Ignace de Loyola, sainte Bernadette, Thérèse de l'Enfant-Jésus. Rien de nouveau, mais les traits caractéristiques de chaque physionomie dégagés en un style simple et direct; des leçons à peine esquissées, et cependant tous, jeunes et vieux, en tireront profit. Les prêtres verront en ces pages comment ils peuvent utiliser l'hagiographie dans leur prédication.

M.-L. T.

## LIVRES REÇUS

Agel (H.) : *Le prêtre à l'écran*. Coll. « Présence du catholicisme ». Téqui, Paris, 1953; 122 pp.

André (Marie) : *Sœur Rosalie*. Apostolat de la Prière, Toulouse, 1953; 72 pp.; 150 fr.

Aurelius Augustinus : *Die Lüge und Gegen die Lüge*. Augustinus Verlag, Wurzburg, 1953; 1 vol. rel., 160 pp.

Broutin (Paul, S.J.) : *L'évêque dans la tradition pastorale du XVI^e siècle.* L'Édition Universelle, Bruxelles; Desclée de Brouwer, Paris, 1953; 136 pp.

Crisenoy (Maria de) : *Saint François Xavier, apôtre des Indes et du Japon.* Spes, Paris, 1953; 270 pp.; 450 fr.

Danemarie (Jeanne) : *Saint François de Sales.* E.I.S.E., Lyon, 1953; 80 pp.; 280 fr.

*Ecclésiastique (L').* Trad., Introd. et notes de H. Duesberg, O.S.B., et P. Auvray, de l'Oratoire. Coll. « Bible de Jérusalem ». Éd. du Cerf, Paris, 1953; 224 pp.; 600 fr.

*El Breviario de los Fideles.* El Rezo del oficio divino acomodada para los seglares. Ordenació, sellección y traducción del Dr D. Casimiro Sánchez Aliseda. Editorial Vilamala, Barcelone, 1951; rel., 774 pp.

*Épîtres de saint Jacques, saint Jude et saint Pierre.* Trad., Introd. et notes de R. Leconte. Coll. « Bible de Jérusalem ». Éd. du Cerf, Paris, 1953; 112 pp.; 315 fr.

Folliet (Joseph) : *Deuxième nocturne.* Chronique Sociale de France, Lyon, 1953; 192 pp.; 350 fr.

Frauwallner (Erich) : *Geschichte der Indischen Philosophie.* I. Band. Die Philosophie des Veda und des epos. Der Buddha und der Jina. Das Samkhya und das klassische Yoga-system. Otto Müller Verlag, Salzburg, 1953; 1 vol. rel., 500 pp.

Galot (Jean, S.J.) : *Le Cœur du Christ.* Coll. « Museum Lessianum ». L'Édition Universelle, Bruxelles. Desclée de Brouwer, Paris, 1953; 265 pp.; 78 fr. b.

Gasbarri (G.) : *La terra di Dio.* Edizioni Paoline, Roma, 1953; 160 pp.; une carte et nombr. illustrations en hélio.

*Guerre et les chrétiens (La)* : Cahier de la Pierre-qui-Vire. Desclée de Brouwer, Paris, 1953; 218 pp.

*Habaquq, Abdias, Joël.* Introd. et notes de J. Trinquet, P.S.S. Coll. « La Bible de Jérusalem ». Éd. du Cerf, Paris, 1953; 96 pp.; 270 fr.

Jammes (Dom François-Régis) : *La messe sacrifice du Christ total.* Bloud et Gay, Paris, 1953; 156 pp.

Kuehnelt-Leddihn (Erik) : *Freiheit oder Gleicheit?* Dis Schickfalsfrage des abendlandes. Otto Müller Verlag, Salzburg, 1953; 1 vol. rel., 630 pp.

Labourdette (M.-M., O.P.) : *Le péché originel et les origines de l'homme.* « Sagesse et culture ». Alsatia, Paris, 1953; 210 pp.

Lachat (William) : *La réception et l'action du Saint-Esprit dans la vie personnelle et communautaire.* Delachaux et Niestlé, Neuchâtel, 1953; 66 pp.

Lebret (Louis-Joseph, O.P.) : *Civilisation.* Coll. « Spiritualité ». Éd. Ouvrières et Économie et Humanisme, Paris, 1953; 220 pp.

Legaré (Romain, O.F.M.) : *Un apôtre des deux mondes : le P. Frédéric Janssoone.* Librairie Saint-François, Ottawa, 1953; 390 pp.

Levasti (Arrigo) : *La vie de sainte Catherine de Sienne, combattante de la paix.* Trad. par Yvonne Batard. Éd. du Seuil, Paris, 1953; 440 pp.

*Livres de Samuel.* Trad., Introd. et notes du R. P. de Vaulx, O.P. Coll. « Bible de Jérusalem ». Éd. du Cerf, Paris, 1953; 244 pp.; 660 fr.

Magnan (Jean-Charles) : *Sur les routes d'Haïti.* Éd. Fides, Montréal-Paris, 1953; 186 pp.

Marmoiton (Victor) : *Le P. Pro, apôtre et martyr.* Apostolat de la Prière, Toulouse, 1953; 250 pp.; 350 fr.

*Mélanges Emmanuel d'Alzon.* Conférences de la « Semaine alzonienne », Hal, 14-19 mai 1951. Éd. du Centre d'Alzon, Saint-Gérard, (Belgique); 390 pp.

Mellet (R. P., O.P.) : *La pénitence, sacrement d'amitié.* Coll. « Études reli-

gieuses ». La Pensée catholique, Bruxelles; Office général du Livre, Paris; Librairie dominicaine, Montréal, 1953; 95 pp.

MOELLER (Charles) : *Littérature du XX^e siècle et christianisme.* I : Silence de Dieu. Casterman, 1953; 420 pp.

NAUTIN : *Le dossier d'Hippolyte et de Méliton dans les florilèges dogmatiques et chez les historiens modernes.* Coll. « Patristica », 1. Éd. du Cerf, Paris, 1953; 196 pp.; 900 fr.

NIEDERMEYER (Dr Albert) : *Compendium der Pastoralmedizin.* Verlag Herder, Wien, 1953; 1 vol. rel., 526 pp.; DM. 18.

PAUL (Leslie) : *Sir Thomas More.* Faber and Faber, London, 1953; 1 vol. rel., 222 pp.; 12/6.

*Peaux-Rouges.* Almanach. Éd. de Fleurus, 1953; 64 pp.; imp. deux couleurs.

*Pénitences et pénitence.* Cahiers de la Roseraie. Lumen Vitae, Bruxelles; 220 pp.

PIE XII (S. S.) : *Lettre encyclique Fulgens Corona.* La Pensée Catholique, Bruxelles, 1953; 20 pp.

PIEPER (Josef) : *La fin des temps.* Trad. de l'allemand par Claire CHAMPOLLION. Coll. « Textes et études philosophiques ». Desclée de Brouwer, Paris, 1953; 200 pp.

PIHAN (Abbé Jean) : *Pour voir juste et penser vrai.* Éd. de Fleurus, Paris, 1953; 84 pp.; 150 fr.

POINSENET (M.-D.) : *Sous la motion de l'esprit : Anne de Guigné.* Casterman, Paris-Tournai, 1953; 200 pp.

*Pourquoi pas religieuse ?* Monastère de la Vigne, Bruges, 1953; 32 pp.

PRÉVOST (J.-L.) : *Le prêtre, ce héros de roman.* Téqui, Paris; 126 pp.; 360 fr.

*Psychologie et pastorale.* Nauwelaerts, Louvain; Desclée de Brouwer, Paris, 1953; 190 pp.; 45 fr. b.

RICHOMME (Agnès) : *Saint Bernard.* Éd. de Fleurus, Paris, 1953; 48 pp., 4 illustr. à la page; 190 fr.

RIDEAU (Émile) : *Paganisme ou christianisme.* Étude sur l'athéisme moderne. Casterman, Paris, 1953; 254 pp.

ROCK (Augustine, O.P.) : *Unless they be sent.* Wm. C. Brown, Dubuque Iowa, 1953; 1 vol. rel.; 210 pp.

SANSON (Henri) : *L'esprit humain selon saint Jean de la Croix.* Presses Universitaires de France, Paris, 1953; 366 pp.; 1.200 fr.

SANSON (Henri) : *Saint Jean de la Croix entre Bossuet et Fénelon.* Contribution à l'étude de la querelle du Pur Amour. Presses Universitaires de France, 1953; 126 pp.; 400 fr.

THOMAS D'AQUIN (saint) : *Somme théologique. La Vertu,* t. II. Trad. française par R. BERNARD, O.P.; Éd. du Cerf, Desclée et C^ie, Paris, 1953; 510 pp.

VIBTON (R. P., S.J.) : *Enquêtes de sociologie paroissiale.* Spes, Paris, 1953; 160 pp.; 320 fr.

WALKENBACH (Albert Peter) : *Der unendliche Gott und das nichts und sünde.* Lahn Verlag, Limburg, 1953; 1 vol rel., 306 pp.

WALTER (Eugen) : *Quellen lebendigen Wassers.* Von der Fülle der sieben Sakramente. Herder, Freiburg, 1953; 376 pp.; 14,80 DM.

ZUCCHELLI (O.F.M.) : *Jésus-Christ.* Notes pour la vie intérieure. Éd. Regain, Monte-Carlo, 1953; 190 pp.; 400 fr.

---

*Le gérant* : R. P. Plé, 29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7^e.

Impr. AUBIN, LIGUGÉ (Vienne). — D. L., 1^er trimestre 1954. — Impr., n° 1.048.